



A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>







B. l. franc. pag. 45.

P.O. gall. 278 ^t = [Bologne]

Oct 1845.

**AMUSEMENS
D'UN SEPTUAGÉNAIRE.**

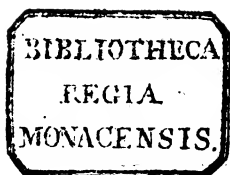
AMUSEMENS
D'UN SEPTUAGÉNAIRE,
OU
CONTES, ANECDOTES,
BONS MOTS, NAIVETÉS, &c.
MIS EN VERS.

*Amusemens de ma vieillesse.
Allez, en l'amusant instruisez la jeunesse.*



A PARIS;
Chez POINÇOT, Libraire, rue de la Harpe,
près S. Côte, N^o. 135.

M. DCC. LXXXVI.
AVEC APPROBATION, ET PRIVILÈGE DU ROI.



P R É F A C E

D E L'É D I T E U R.

DANS un siècle où tout le monde se pique de paroître instruit ; où les personnes de tout état, de tout âge, & même de tout sexe, font de la lecture une de leurs occupations favorites, c'est se rendre à la fois agréable au Public, & utile aux bonnes mœurs, que de publier des ouvrages propres à divertir l'esprit, sans que le cœur coure le moindre risque de se corrompre. Tel est celui qu'on fait paroître aujourd'hui. On le doit à M. de Bologne, déjà connu par un volume d'*Odes sacrées*, dont le succès lui a mérité un rang honorable (1) parmi ceux qui,

(1) « Après M. le Franc, dit un des plus sévères
» & des plus habiles critiques de nos jours, M. de
» Bologne est celui de tous nos Poètes actuels qui
» a le mieux réussi dans les Odes sacrées. Le prin-
» cipal caractère de sa poésie n'est ni la force, ni
» l'enthousiasme, qualités cependant nécessaires au

depuis J. B. Rousseau , se sont exercés dans ce genre. On a lieu d'espérer que les nouveaux fruits de sa Muse ne seront pas moins bien accueillis : on aime à se rappeler les Anecdotes , les Contes , les Bons Mots , les traits d'Esprit ou de Naïveté qu'on a entendu raconter , & que notre Auteur a souvent rendus plus piquans & plus faciles à retenir , en les revêtissant des couleurs de la poésie. L'avantage de ces sortes d'ouvrages est qu'ils n'appliquent point , & amusent toujours : on les quitte & on les reprend quand on veut. Celui-ci nous paroît très-propre à faire passer des momens agréables aux personnes qui cherchent dans la lecture , soit un préservatif contre l'ennui , soit un délassement pour l'esprit , lorsqu'il

» genre lyrique ; elles sont remplacées , autant
» qu'elles peuvent l'être , par la pureté , l'élégance ,
» l'harmonie , le naturel & l'aisance de la versifica-
» tion. » *Les Trois Siècles de la Littérature Fran-*
çoise , par M. l'Abbé Sabatier de Castres , tome I ,
article BOLOGNE.

P R É F A C E. vij.

est fatigué par une trop grande application à des choses sérieuses.

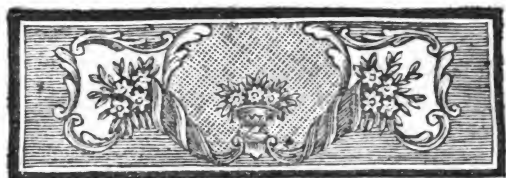
Ne cultivant les Muses que pour charmer les ennuis de la vieillesse (1), M. de Bologne ne destinoit point au grand jour les Contes & les diverses pensées qu'il s'est amusé à mettre en vers; mais des amis éclairés lui ayant fait observer que la lecture en étoit très-agréable, & qu'un Recueil si diversifié ne pourroit qu'être bien reçu du Public, il s'est déterminé sans peine à le livrer à l'impression. Son éloignement de la Capitale ne lui ayant pas permis de présider lui-même à la correction des épreuves, nous nous en sommes chargés d'autant plus volontiers, que, d'après la connoissance que nous avions des principes de l'Auteur, nous étions assurés d'avance de n'y rien trouver qui fût capable d'alarmer notre délicatesse, quoique les sujets en soient pour la

(1) M. de Bologne touche à sa quatre-vingtième année.

viiij P R É F A C E.

plupart fort gais. M. de Bologne s'est toujours fait un devoir de montrer le plus grand respect pour les mœurs & la religion ; & tous les Ecrivains en vers , comme en prose , qui entendront les intérêts de leur gloire , ne manqueront pas d'imiter son exemple. La licence & l'obscurité , quelque couleur qu'on leur donne , ne sont jamais du goût des lecteurs bien nés. Cependant , qu'il est peu de Recueils de Contes qui n'en soient infectés ! Mais à quoi sert de s'exercer & même de réussir dans un genre , quand on ne peut se faire lire de tout le monde , & qu'on s'expose à se faire mépriser de ceux mêmes qui nous lisent ? Indépendamment de la Religion , la saine Philosophie , même la morale du monde , réproouve cet abus de l'esprit.

AMUSEMENS



AMUSEMENS
D'UN SEPTUAGÉNAIRE,
O U
CONTES, ANECDOTES, BONS-MOTS,
NAIVETÉS, &c.

LE MALHEUR

Qui console de tous les autres.

EH! bon jour, cher ami! comment te portes-tu?

Depuis trois ans je ne t'ai vu! —

Pas bien, mon cher; & toi? — Parbleu! le mieux
du monde!

Je vis joyeux, je cours de la brune à la blonde... —

Pour moi, l'on m'a fait marier. —

Je t'en fais compliment, la nouvelle est fort bonne. —

Pas si fort: quelle femme! oui, le diable en personne

A

Ne sauroit , autant qu'elle , & gronder & crier !
 Le Ciel fait moins de bruit quand il foudroie &
 tonne. —

Tant pis ! — Pas trop tant pis ; j'ai reçu pour sa dot
 Vingt mille écus comptant , c'est un assez bon lot. —

Ta tristesse par là doit être consolée. —

Pas beaucoup ; ces beaux ducats ,

Je les ai mis tous en moutons ,

Qui sont morts de la clavelée ! —

C'est fâcheux ! — Oh ! pas tant ; de leurs peaux en
 détail ,

Au-delà du prix du bétail ,

Par hasard la vente est allée. —

L'heureux événement ! — Pas trop ; car depuis peu

Le logis où j'avois déposé cette somme ,

Vient d'être avec l'argent consumé par le feu. —

Jamais tant de malheurs n'ont tombé sur un homme !

Loin de te consoler , j'en fais ici l'aveu ,

Que je te trouve à plaindre ! — Oh ! pas tant qu'il
 te semble :

La femme & le logis s'en sont allés ensemble.

LE NOVICE RASSURÉ.

PRÈS d'entreprendre un long voyage,
 Un bon Hermite, en homme sage,
 S'informoit avec soin, par quelques passagers,
 Et des écueils, & des dangers
 Qu'il pourroit rencontrer dans son pèlerinage. —
 Quand vous verrez courir, s'empressez, s'agiter,
 Les matelots, le patron même,
 L'un contre l'autre s'emporter
 Jusques aux coups, jusqu'au blasphème,
 Vous n'aurez rien à redouter.
 Mais quand vous les verrez dans de mornes alarmes
 S'embrasser tristement, se demander pardon,
 Faire des vœux les yeux en larmes ;
 Tremblez alors, c'est tout de bon.
 On s'embarque, & bientôt une horrible tempête
 Semble vouloir confondre & le ciel & les flots.
 Au tumulte effrayant qu'il entend sur sa tête,
 Le Pater tremble jusqu'aux os.
 De tems en tems le frere alloit à l'écoutille,
 Rapportoit de fil en aiguille
 Tous les discours des matelots. —
 Quels garnemens ! quel assemblage !
 Tout est perdu, dit-il ; vous frémiriez d'horreur
 Aux blasphèmes affreux que vomit leur fureur !
 Le moindre des périls est celui de l'orage !

Leurs excès suffiroient pour nous abîmer tous !
 En vain priez-vous Dieu ; ni pour eux , ni pour nous ;
 Encore un coup , révérend Pere ,
 De sa bonté n'espérons rien ;
 Chacun semble à l'envi provoquer sa colere ! —
 Tant mieux , tant mieux , mon très-cher frere ,
 Dieu soit loué ! tout ira bien.

LA BONNE COMPAGNIE

Change quelquefois un mauvais naturel.

PARMI quelques objets d'espece différente ,
 Un sage dans un bain trouva quelque morceau
 D'une terre odoriférante ,
 Qui n'offroit rien aux yeux ou de rare ou de beau.
 Il le prend néanmoins , l'examine , le flaire :
 Oh ! oh ! dit-il , qui serois-tu ? —
 Je suis de ma nature une terre ordinaire ,
 Un limon vil & sans vertu. —
 Ton parfum me ravit ! je t'ai pris pour de l'ambre ! —
 Tout mon mérite & ma valeur
 Viennent de mainte exquise fleur
 Avec qui j'ai long-tems habité même chambre.

LE RÉCIPIENDAIRE,

A la Magistrature.

UN jeune Candidat de la Magistrature,
 Répondant sur le droit & civil & canon,
 Suoit dans son harnois, se donnoit la torture,
 Disoit oui, quand il falloit non.
 Etes-vous marié? lui dit un vieux barbon. —
 Depuis trois ans & plus, j'ai femme & géniture. —
 De répondre pour son époux
 La loi de Velléjan permet-elle à la femme? —
 Oui, Monsieur. — En ce cas, allez prier Madame
 De venir répondre pour vous.

RÉFLEXION MORALE.

JAMAIS des scélérats les complots ténébreux
 Se font-ils soustraits au supplice?
 En vain recourent-ils à l'ombre, à l'artifice;
 Leur réussite même est un piège pour eux,
 Où d'un Dieu qui voit tout, les attend la justice.

 LE PROCUREUR & LE CHARTIER.

UN Procureur vermeil & chargé de cuisine ,
 Réjouï par l'espoir du gain ,
 Accompagné de gens d'une assez maigre mine ,
 Qu'appelloit un procès au village prochain ;
 A deux pas de Paris rencontre en son chemin
 Un Chartier qu'il connoît , d'humeur un peu mutine.
 De l'agacer formant dessein ,
 Il pique à lui. — Bon jour ! eh ! comment va la botte ,
 L'ami Vincent ? — Suivant la main. —
 Comment s'en va ta femme , & la jeune Charlotte ? —
 Tout doucement. — Dis - moi , le métier rend - il
 bien ? —
 Oh ! pas tant que le vôtre ; il ne rend presque rien ,
 Quoique plus fatigant. — Mais aussi le Bourgogne
 Te raccommode un peu , si j'en juge à la trogne ? —
 Tout comme vous. — D'où vient que ton premier
 cheval
 Est aussi bien en point , & les autres si mal ? —
 Vous voulez tout savoir , nos raisons & les vôtres. .
 Tenez , voici d'où vient sa graisse & leur maigreur ;
 Le fin premier est Procureur :
 Ses cliens , ce sont tous les autres.

LA VEUVE.

UNE Veuve , livrée aux plus vives douleurs ,
 Sur la mort d'un époux à la fleur de son âge ,
 S'épuisoit en soupirs , se consumoit en pleurs. —

Ma tendre amie ! êtes-vous sage ?

Lui dit une parente : eh ! quoi donc ? le veuvage
 Est-il le comble des malheurs ?

Et si vous la première eussiez fait le voyage ,

Croyez-vous qu'il fût assez fou ?.. —

Je ne puis soutenir cet odieux langage !

Laissez-moi , laissez-moi le pleurer tout mon sou ,

Pour n'y pas songer davantage !

LE CURÉ & SON VALET.

UN Curé , pour tout domestique ,
 N'avoit qu'un gros manant des plus sujets au vin ;

Hors d'état par la sciatique

D'aller lui-même à sa barrique :

Tel étoit son fâcheux destin ,

Qu'il se voyoit forcé , dans un tems si critique ,

De s'en fier au pèlerin.

Mais la voyant aller grand train ,

Et son calcul économique

Confirmant ses soupçons de quelque mal engin ;
 Pour la seconde fois , dans un moment de pique ,
 Il le renvoye un beau matin.
 Le pitaut , confus & chagrin
 De renoncer au jus bachique
 Qu'il avoit si fort à la main ,
 Va trouver un Curé voisin ,
 Et lui présente sa supplique ,
 Le conjurant , au nom divin ,
 De vouloir bien encor , pour cette fois unique ,
 Employer son crédit , afin
 De calmer l'humeur colérique
 D'un vieillard un peu trop sanguin ,
 Et qui , dit-il , prend feu soudain
 Pour des sujets de trique-nique.
 L'Avocat pérore si bien ,
 Qu'il fait rentrer notre vaurien
 Sur les promesses les plus belles.
 Et de deux ! dit le bon vieillard ,
 Ressouviens-t-en , mon égrillard ;
 Préviens , si tu m'en crois , toutes frasques nouvelles ,
 Ou , foi de Prêtre , au moindre tour
 Tu sortiras , & sans retour.
 Pour plus de sûreté , je veux que dès la porte ,
 Tout le *de profundis* , les oraisons aussi ,
 Tu les entonnes , & de sorte
 Que je puisse entendre d'ici. —
 Cela n'est pas , Monsieur , fort difficile à faire. —
 Tant mieux pour toi , c'est ton affaire.
 Du souper l'heure vient ; notre homme à haute voix
 S'empresse d'entonner la prière prescrite. —

Pour le coup je tiens mon grivois ;
 Qu'il boive , s'il le peut , & qu'il chante à la fois !
 Le pseaume dit , notre hypocrite ,
 D'un ton plus fort , & changeant d'air ,
 Crie aussitôt *Pater noster* :
 Ces deux mots prononcés , quelque tems se repose ;
 Le patron n'attendoit rien moins que certe pause.
 Le galant rafraîchi reprend , *sed libera* ,
 Les oraisons , & *catera*.
 D'en avoir pris sa bonne dose ,
 Le fripon s'applaudit & remonte en chantant :
 Eh bien ! dit-il , Monsieur , n'êtes-vous pas content ?
 Ai-je oublié la moindre chose ? —
 Oui , fort content ! Réponds , maraud !
 Pourquoi n'as-tu pas dit tout le *Pater* tout haut ?
 Vas , misérable ! sans remise
 Fais ton paquet , & hors d'ici ! —
 Eh ! Monsieur , n'est-ce pas ainsi
 Que vous le dites à l'Eglise ?

LES POLITIQUES.

QUATRE ou cinq fameux Politiques ;
 Assemblés au Palais Royal ,
 S'entretenoient un jour des affaires publiques ,
 En raisonnaient tant bien que mal.
 Ceux-ci vouloient la paix , ceux-là vouloient la guerre ;
 Chacun suivoit ses préjugés :

On est sûr , disoit l'un , de triompher sur terre ;

Mais les vaisseaux trop négligés... —

Pour réussir , le Prince , interrompit un autre ,

Devroit faire ceci , devroit faire cela... —

Ah ! Monsieur , que dites-vous-là ?

Quel conseil plus creux que le vôtre !

Il faut donc au bon sens renoncer désormais ?

J'ai vécu plus d'un jour dans les Cours étrangères ;

Pour être bien instruit je me consume en frais ;

Que le Roi fasse un peu ces démarches légères ?

Je veux être pendu si l'on me voit jamais

M'embarrasser de ses affaires !

L'AMOUR D'AUJOURD'HUI.

ENFIN je vous revois , charmante Léonore !

Mille fois loin de vous j'ai maudit mon destin ! —

C'est vous , Monsieur le libertin ? —

Belle cousine que j'adore !

Pour vous surprendre ce matin ,

Ma flamme impatiente a prévenu l'aurore ;

Vous me voyez toujours également touché ! —

Vous aurons-nous long-tems ? — Oh ! non , j'en
suis fâché !

Ce prompt départ vous pique encore ?

Que voulez-vous , chez Saint-Germain

Un gueleton m'attend demain.

PLAISANTERIE MORALE

Du Duc de.... au Duc de....

PARMI les grandes actions
 Qui signalent déjà votre heureux ministère,
 J'admire vos suppressions ;
 Mais j'en vois encore une à faire. —
 Eh ! quelle ? — Du baptême. — Où tend ce trait
 plaisant ? —
 Une fois supprimé , la conséquence est claire ,
 Tout n'ira plus , comme à présent ,
 Et par compere & par commere.

NAIVETÉ D'UN GRENADIER.

DANS un jour de bataille * , à tout un Régiment ,
 De faire aucun quartier fut faite défense expresse.
 Culbuté de cheval , un Cornette Allemand
 Ne pouvant éviter un Français qui le presse ,
 Demande la vie humblement ;
 Offre sa bourse , & lui propose ,
 Pour un si grand bienfait , de fixer ce qu'il veut. —
 La vie ? oh ! non , ça ne se peut :
 Demandez-moi toute autre chose.

* Celle de Spire.

R A I S O N

De la magnificence de quelques Femmes.

QUELQUES femmes parloient des superbes dentelles,
 Robes de prix , rares bijoux ,
 Et de cent riches bagatelles ,
 Que se donnoit Madame Anroux. —
 On fait leurs revenus , & la modique somme
 Qu'elle a portée à son époux ;
 Comment fait-elle , & le bon-homme ,
 Pour satisfaire tous ses goûts ? —
 Comment ? reprit l'une d'entr'elles ,
 Ce secret là n'est pas nouveau :
 Si Madame le porte beau ,
 C'est que Monsieur les porte belles.

LA PLAIDEUSE EMBARRASSÉE.

MON procès me ruine ici par sa lenteur !
 Quelle est ma peine & ma détresse !
 Comment gagner un Rapporteur
 Sans confesseur & sans maîtresse !

R E P A R T I E

*D'une Bourgeoise à une Fille du Monde , à l'entrée
des Tuileries.*

VOICI l'heure bientôt où tout Paris s'empresse
De rassembler ici ses beautés, sa noblesse,
Comme pigeons au colombier.
Pour le bœuf à la mode, il détale, il nous laisse,
Dit une Nymphé. — Oui, ma Princesse,
Répond une Bourgeoise; il fait place au gibier.

R É P O N S E

D'un Chanoine à son Évêque.

MONSIEUR le Trésorier, demandoit un Prélat;
Combien vaut un canoncat ?
Pas beaucoup, s'il est vrai ce qu'on m'a fait
entendre. —
Il en est de prix différens;
C'est, Monseigneur, vingt mille francs
Que le dernier vient de se vendre.

C O N S E I L S

D'un Pere à son Fils.

MON fils, tu cherches femme; apprends à les connaître.

Chercher dans une épouse , avec la qualité ,
 Richesse unie à la beauté ,
 C'est proprement chercher un maître.

Tu veux trouver du moins une rare beauté ?
 Tu changeras de goût dans ta maturité.
 Ce n'est point sur cela que le bonheur se fonde :
 Souviens-toi , m'a souvent répété ton aïeul ,
 Qu'il n'est pas fort aisé de garder pour soi seul
 Ce que desire tout le monde.

Il me disoit souvent encor
 Que l'or s'éprouve par la flamme :
 La femme s'éprouve par l'or ;
 L'homme s'éprouve par la femme.

Métal brillant & corrupteur !
 Combien de maux fites-vous naître !
 Garde-toi de sa soif ; c'est un bon serviteur ,
 Mais plus encore un mauvais maître.

Le sage en ses projets a souvent réussi ;
 On voit toujours du fou l'espérance avortée :
 Tous les souhaits de celui-ci
 Sont au-dessus de sa portée.

La vie, hélas ! est passagere :
 Occupes-en tous les instans.
 L'amour bannal, la bonne chere,
 Sont les frivoles passe-tems
 De celui qui n'a rien à faire.
 Le jeu n'est fait que pour distraire ;
 On n'a que trop souvent des quarts-d'heure ennuyeux.
 C'est alors qu'il est nécessaire
 Pour les sots tous les jours ; & quelquefois contr'eux.

A la guerre , l'honneur vous appelle au danger ?
 Prodiguez votre sang , bravez tout : votre vie
 N'est point à vous ; elle est au Prince , à la Patrie.
 Mais quel barbare honneur qui force à s'égorger !
 Pardonnez, quels qu'ils soient, les torts & les outrages,
 Contre un fou dont l'avis vous pousse à vous venger,
 Vous aurez pour vous tous les sages.
 D'un libertin sans foi , sans principe , sans front ,
 On ne croira jamais que s'il boit un affront ,
 C'est à l'amour de Dieu qu'il fait ce sacrifice.
 Vivez-vous en homme de bien ?
 Un généreux pardon ne peut vous nuire en rien ;
 Votre conduite parle , & l'on vous rend justice.
 Laissez au premier feu le tems de s'amortir ;
 Il vaut mieux user d'indulgence ,
 Que s'exposer au repentir ,
 Que l'équité du Ciel attache à la vengeance
 De quelque heureux combat qu'on vienne de sortir.
 J'écoutai trop la voix d'un conseil sanguinaire ,
 Sur quelques frivoles discours
 Sur lesquels eût glissé ma douceur ordinaire.

Après vingt ans d'exil, sous un autre hémisphère ;
 D'un malheureux ami l'ombre me suit toujours !
 Je subis jour & nuit la peine qui m'est due !
 Puisse-t-elle fléchir le céleste courroux !
 Quel exemple, mon fils ! ah ! du moins que pour vous
 Ma faute ne soit pas perdue !

LES PRÉSENTS

*D'une certaine conséquence sont toujours suspects
 à un mari.*

UNE belle & jeune Duchesse,
 Chez un Ambassadeur alla voir un tableau,
 Le dernier effort du pinceau,
 En fait l'éloge avec justesse.
 De lui faire sa cour, l'Ambassadeur charmé
 Saisit l'occasion, le fait porter chez elle.
 Monsieur, dit-elle au Duc, d'un air vif, animé,
 Que dites-vous un peu d'une pièce aussi belle ?
 C'est un original que le Lord ri
 Me presse d'accepter. — Voyons, dit le mari.
 A son goût délicat rien n'échappe, il l'admire. —
 A vous parler de bonne-foi,
 Ce qu'on ne peut manquer de penser & de dire,
 C'est qu'il faut que le Lord soit un grand sot, ou moi.

LE PAYSAN DISCRET.

POUR prier le Curé d'administrer son pere,
 Un Payfan, sur le minuit,
 Court promptement au presbytere;
 Il sonne plusieurs fois, mais d'une main légère.
 Je crois, dit le Pasteur, entendre quelque bruit?
 Il court lui-même ouvrir. — C'est toi, mon cher
 Hilaire? —
 Ah, Monsieur! dépêchez! mon pauvre pere est
 frit! —
 As-tu sonné long-tems? — Pendant bien plus d'une
 heure! —
 Eh! mon enfant, vous avez tort
 De n'avoir pas sonné plus fort;
 Je serois venu sans demeure. —
 J'ai cru que vous étiez après à sommeiller;
 J'avois peur de vous réveiller.

LES CONNOISSEURS EN MÉRITE.

SUR le mérite de leurs Maîtres (1)
 Disputoient un jour deux Laquais ;
 Et dans leur zèle , nos deux Reîtres
 De s'accorder n'étoient pas prêts.
 Le mien , dit l'un , fait des zarangues ;
 Il fait par cœur toutes les langues ;
 Il rime en vers comme Caton. —
 Le mien , dit l'autre , est Girometre ;
 Fait la Physique ; & sans jeton
 Compte aussi-bien que Barometre (2).

LE GASCON LOIN DE SON COMPTE.

UN Officier Gascon va voir certain Seigneur,
 Lui demande en prêt cent pistoles ;
 Quoiqu'il comptât fort peu sur ses belles paroles ,
 Celui-ci de son bien voulut se faire honneur.
 Il les sacrifia comme chose perdue :
 De son heureux succès le Gascon s'applaudit ;

(1) L'un étoit de l'Académie Française , & l'autre , de celle des Sciences.

(2) Barême , Auteur des *Comptes-Faits*.

Pour ne point perdre son crédit,
 N'ose entamer la somme due,
 Afin qu'au tems qu'il avoit dit,
 En homme exact il pût la rendre,
 Comme en effet il la rendit.
 C'est, comme on voit, fort bien l'entendre.
 De se voir sans un sou se trouvant dans le cas,
 Il va revoir le galant homme;
 De l'air le plus aisé lui dit son embarras,
 Finit par demander le triple de la somme,
 De l'obtenir ne doutant pas. —
 La somme est forte, mais jé compte
 Dé bous la rendre sous un mois;
 Bous sâbez qué jé suis.... — A d'autres! dit le
 Comte (1),
 On ne me trompe qu'une fois.

LES TÉMOINS.

UN Officier, pour se rendre au service,
 Par aventure, en traversant le Mans,
 Près du palais où se rend la justice,
 Voit gens assis, sentant leurs garnemens. —
 De voir la guerre, auriez-vous quelque envie?
 Qu'en dit le cœur, mes braves compagnons?...
 Votre métier? — Monsieur, je témoignons,
 Et grace à Dieu, je gagnons notre vie.

(1) Le Comte de Grammont.

LE JEUNE SEIGNEUR ENDETTÉ.

A V E C ton créancier, comment va ton affaire,
 Marquis ? — Eh ! mais . . . à l'ordinaire ;
 Il menace toujours. — Je t'admire, ma foi !
 Du caractère dur dont tu dois le connoître ,
 Tu n'es guere inquiet ? — Moi, mon cher ! eh !
 pourquoi ?
 C'est lui, parbleu ! qui le doit être.

R É P O N S E

*D'un Religieux à un Évêque qui avoit été son
 Disciple.*

V O U S souvient-il, mon très-cher Pere ;
 De m'avoir eu pour Ecolier ,
 Et du tour que j'osai vous faire ?
 A certain Prêtre régulier
 Demandoit un Prélat, connu par son mérite ,
 Mais peu par sa naissance ; & le lui rappella, —
 Je n'ai point oublié cela ,
 Dit le Régent piqué ; que le tems passe vite !
 Votre Grandeur en ce tems-là ,
 Monseigneur, étoit bien petite.

LA FEMME DE BONNE FOI.

D'UNE femme encor jeune & belle,
Le mari tant soit peu jaloux,
Lui disoit en riant, je ne vois qu'un époux
Dont la moitié lui soit fidelle :
Devine qui c'est , entre nous ? —
Je ne suis point heureuse à deviner , dit-elle. —
La réponse un peu le surprit. —
Tu le vois tous les jours , tu dois bien le connoître. —
D'honneur ! j'ai beau rêver , m'alambiquer l'esprit ,
Je ne vois pas qui ce peut être.

LA PRIERE NAIVE.

UN E femme touchoit à son heure dernière.
Le mari qui jamais n'eut instant de répit ,
A deux genoux , au pied du lit ,
Faisoit cette fervente & dévote priere.
A ma pauvre inoitié pardonnez , mon Sauveur !
Donnez-lui promptement votre paix éternelle !
Daignez un jour aussi , pour comble de faveur ,
Me la donner , mais bien loin d'elle !

É P I T A P H E

*D'un jeune homme aussi aimable par son caractère
& par son esprit, que par sa figure ; & qui mourut
d'une des plus cruelles & des plus longues maladies,*

PASSANT , dois-tu me plaindre ou me porter envie ?
On me trouva toujours , par un étrange sort ,
En vivant , digne de la mort ;
En mourant , digne de la vie.

LE SEIGNEUR & SON JARDINIER.

UN Seigneur de village , actif & vigilant ,
Dans la saison caniculaire ,
Au jardin descend pour affaire ;
Il voit à quelques pas le Jardinier ronflant ;
Etendu sur le dos sous un feuillage sombre.
Tu dors !... Vit-on jamais un fainéant pareil
Mérites-tu de vivre & de voir le soleil ? —
C'est pourquoi je me tiens à l'ombre,

L'ÉVÊQUE & LE PAYSAN.

UN saint Évêque un jour visitant son troupeau ,
 Durant l'office, avec surprise ,
 Voit à deux pas de quelque Eglise
 Une troupe nombreuse à l'entour d'un ormeau.
 Le verre en main le gai Pierrille
 Chante & vous sable un vin sans eau ,
 Dont la liqueur mouffe & pétille ;
 Jean, d'un air fier, tel qu'un soudrille,
 Animé des yeux d'Isabeau ,
 Lance la boule, abat la quille ;
 Le beau Lubin, d'un air nouveau,
 Régale sa tendre Francille ;
 Gros-René frotte son museau
 Contre celui de sa Gotille ;
 Toinette attrape le chapeau
 Du jeune André qui trop fretille ,
 Le fait voler dans le ruisseau ;
 Tambourin, haut-bois, chalumeau,
 Font trémousser garçon & fille.
 Ce naïf & riant tableau
 Où l'alégresse, où l'amour brille,
 Fait regretter un tems si beau
 A mainte mere de famille.
 Au Prélat le tableau déplut.
 Voyez, Monsieur le grand Vicaire !

S'ils vont à vêpres , au salut ,
 Leur bon Curé n'y pense guere !
 Il voit un gros joufflu , dont la vivacité ,
 Jointe à la fleur de la jeunesse ,
 Sautillant , folâtrant sans cesse ,
 Redoubloit par-tout la gâité. —
 Qu'on appelle cet homme ; approchez , maître Blaise ,
 Que faites-vous là tous ? lui dit-il avec feu ;
 Passer le saint Dimanche en la débauche , au jeu !
 Oh ! j'y mettrai bon ordre en tout le diocèse !
 Est-ce ainsi qu'on sert Dieu ? qu'on parvient au
 bonheur... —
 Eh ! palfangué , ne vous déplaîse ,
 Faut bien s'ébattre un peu ; vous-même , Monseigneur ,
 Ne vous faites-vous pas de tems en tems bian aîse ?

LE CRIMINEL A L'INTERROGATOIRE.

PAR des témoins & des complices ,
 Un criminel chargé de nombre de forfaits
 Qui méritoient chacun les plus cruels supplices ;
 Interrogé sur tous les faits ,
 Loin de songer à se défendre :
 J'ai fait bien pis ! dit-il , bien pis que tout cela ! —
 Qu'avez-vous donc fait au-delà ? —
 La fottise , parbleu ! de m'être laissé prendre ,

TRAIT DE DOMINIQUE,

Célebre Acteur de la Comédie Italienne.

AU petit couvert du Monarque ,
Dominique un jour assistoit ;
En fixant des perdrix sourioit , s'agitoit ,
Faisoit divers lazzis. Le Prince les remarque.
De ces gestes bouffons que l'Acteur affectoit,
Il lui fait demander la cause. —
Eh ! Monsieur , c'est fort peu de chose ;
Je parcourois des yeux tous les plats que voici ;
Aucun d'eux n'a besoin que la faim l'assaisonne !...
Si j'en avois un seul ! & sur-tout celui-ci (1) !
Le Roi l'entend. — Qu'on le lui donne. —
Quoi , Sire ! les perdrix aussi (2) ?

(1) Le plat étoit d'or.

(2) Il eut les perdrix aussi.

S'ils vont à vêpres , au salut ,
 Leur bon Curé n'y pense guere !
 Il voit un gros joufflu , dont la vivacité ,
 Jointe à la fleur de la jeunesse ,
 Sautillant , folâtrant sans cesse ,
 Redoubloit par-tout la gaité. —

Qu'on appelle cet homme ; approchez , maître Blaise ,
 Que faites-vous là tous ? lui dit-il avec feu ;
 Passer le saint Dimanche en la débauche , au jeu !
 Oh ! j'y mettrai bon ordre en tout le diocèse !
 Est-ce ainsi qu'on sert Dieu ? qu'on parvient au
 bonheur... —

Eh ! palsangué , ne vous déplaîse ,
 Faut bien s'ébattre un peu ; vous-même , Monseigneur ,
 Ne vous faites-vous pas de tems en tems bian aîse ?

LE CRIMINEL A L'INTERROGATOIRE.

PAR des témoins & des complices ,
 Un criminel chargé de nombre de forfaits
 Qui méritoient chacun les plus cruels supplices ;
 Interrogé sur tous les faits ,
 Loin de songer à se défendre :
 J'ai fait bien pis ! dit-il , bien pis que tout cela ! —
 Qu'avez-vous donc fait au-delà ? —
 La sottise , parbleu ! de m'être laissé prendre ,

TRAIT DE DOMINIQUE,

Célebre Acteur de la Comédie Italienne.

AU petit couvert du Monarque,
Dominique un jour assistoit ;
En fixant des perdrix fourioit , s'agitoit ,
Faisoit divers lazzis. Le Prince les remarque.
De ces gestes bouffons que l'Acteur affectoit,
Il lui fait demander la cause. —
Eh ! Monsieur , c'est fort peu de chose ;
Je parcourois des yeux tous les plats que voici ;
Aucun d'eux n'a besoin que la faim l'assaisonne !...
Si j'en avois un seul ! & sur-tout celui-ci (1) !
Le Roi l'entend. — Qu'on le lui donne. —
Quoi , Sire ! les perdrix aussi (2) ?

(1) Le plat étoit d'or.

(2) Il eut les perdrix aussi.

LE PAYSAN CIVIL.

UN bon vieux Laboureur étoit près d'expirer.

Le fils court vite au presbytere,
Tandis que mere & sœurs s'occupaient à pleurer ;
Il sonne. — On a besoin de notre ministère,
Dit le Curé ; voyons : ah ! mon pauvre Michaut !

Je le vois bien, c'est pour ton pere ?
Eh ! oui, Monsieur ! — Je cours m'habiller au plutôt ;
Fais lever Guillaume & Thérèse ;
De diligence il faut user. —

Point, Monsieur le Curé ; faites, tout à votre aise :
En attendant, le voisin Blaise
Nous a promis de l'amuser.

UNE FEMME

*Avec mille bonnes qualités peut être insupportable
à son mari.*

COMMENT peux-tu quitter cette épouse charmante ?
Ami ! plus je la vois, plus ma surprise augmente !

Pouvois-tu jamais trouver mieux ?
Naissance, biens, beauté, sagesse,
Esprit orné, délicatesse. . . —

Ajoute encor , si tu le veux ;
 Economie avec noblesse ;
 Un mérite enfin singulier.
 Je n'ai qu'un mot : vois mon foulier ;
 Il est bien fait , mais il me blesse.

G A S C O N N A D E.

EN boilà pour lé coup un tomvé sous ma foudre !
 Parlant des ennemis qui fuyoient à grands pas ,
 Dit un Gascon. — Vis-tu ? Je ne vois rien à bas. —
 Comment lé boir ? il est en poudre.

LE MARI RAISONNABLE.

UN mari fatigué des excès de sa femme ;
 L'avertit vainement , & la fit enfermer.
 Ne pouvant cesser de l'aimer ,
 Il cede , il se résout à reprendre la dame.
 Fi ! lui dit un ami , votre opprobre est certain !
 Manque-t-il de beautés qui valent bien la vôtre ? —
 Que veux-tu ? Catin pour Catin ,
 J'aime autant ma femme qu'une autre.

LA CHAPELLE DESIRÉE.

UN Contador acquit une terre fort belle,
 Et la bâtit superbement;
 Il y manquoit une chapelle
 Qu'il voulut réserver pour dernier bâtiment. —
 Enfin, la voilà faite, au gré de mon envie !
 Dit-il à ses enfans; nous pouvons espérer
 De nous y voir tous enterrer,
 Si le bon Dieu nous prête vie.

COMPLIMENT

*D'un jeune Officier à sa Cousine , dans une visite
 à la campagne.*

ENFIN vous me voyez, Cousine que j'adore !
 Vous avez bien languï ! — C'est vous, Colifichet ?
 Jusqu'à quand cette fois ? — Je n'en fais rien encore,
 Je n'ai pas vu votre crochet.

LE COMITÉ LITTÉRAIRE.

DANS un de ces Aréopages
Où quelques beaux esprits , par le sexe fêtés ,
Décident sans appel du destin des ouvrages , }
Ne font grace qu'à ceux de leurs sociétés :
Du triste sort de notre drame ,
Je ne puis revenir , dit une jeune Dame ;
Il nous parut à tous , *parfait , délicieux !*
Cen'est qu'à ses rivaux que l'auteur doit s'en prendre ;
Quel'on donne au public le tems d'ouvrir les yeux ,
On verra ce Phénix renaître de sa cendre....
Qu'en dites-vous , Marquis ?... vous ne répondez rien ?
Dans Racine , Corneille , il n'est rien qui le vaille ?...
On ne l'a pas sifflé ? — Parbleu ! je le crois bien ,
Eh ! comment siffler quand on bâille ?

BON MOT DE FONTENELLE.

COMMENT a-t-on perdu l'aimable Séraphine ,
Que suivoient sur la scène & l'amour & les ris ,
L'idole enfin de tout Paris ?
Minois piquant , voix , geste , intelligence fine ;

Des'dons les plus brillans c'étoit un abrégé! —
 La petite vérole a fait ce coup funeste! —
 C'est du Public prendre congé
 D'une manière bien modeste!

G A S C O N I S M E.

TOUT au contraire, au lieu de non,
 Se dit souvent par le Gascon;
 De différence il n'en fait guere:
 Un Gascon tomba de cheval. —
 Ne vous seriez-vous pas fait mal? —
 Mal, cadédis! tout au contraire.

LE MAGISTRAT & LE CHANOINE.

UN Magistrat badin plaisantoit un Chanoine
 Sur sa rotondité, son vermillon de Moine. —
 Doit-on être surpris de vous voir tous si gras?
 Vous vivez dans l'insouciance;
 Vous aimez à dormir long-tems entre deux draps. —
 Monsieur, Monsieur, nous n'avons pas
 La ressource de l'Audience.

LA GOUVERNANTE

DE LA FONTAINE. (1) '

UN des plus beaux esprits de France ,
Dévoré par la fièvre , étoit sans espérance.
Courez au Confesseur , ceci n'est point un jeu ,
Dit quelqu'un à la ménagère. —
Pourquoi ? répondit-elle , & qu'en a-t-il affaire ?
A-t-il l'esprit d'offenser Dieu ?
Vous le connoissez mal tout autant que vous êtes ;
Voilà vingt ans que j'en fers ,
Il est presque aussi simple , aussi sot que les bêtes
Avec qui tout le jour il s'amuse en ses vers !
Tenez , lisez , Messieurs , tout cet enfantillage ;
Pourrez-vous croire , après cela ,
Que Dieu puisse avoir le courage
De damner ce pauvre homme-là ?

(1) On fait qu'il la consultoit sur ses ouvrages.

LES EXCUSES ÉDIFIANTES.

MON tendre ami ! Lord Nicolas !
 Dit une Anglaise infortunée ,
 Près de finir sa destinée ,
 Je vous fais bien excuse , hélas !
 D'avoir pollué notre hyménée ! —
 Mon tendre amour ! Ladi Persy !
 Je vous fais bien excuse aussi
 De vous avoir empoisonnée !

LA DÉVOTE NONCHALANTE.

J'ARRIVE , ami , du Régiment ;
 J'apprends de ton hymen l'agréable nouvelle ;
 Je viens avec empressement
 Vous en faire à tous deux mon tendre compliment :
 Peut-on voir cette épouse , & si chère & si belle ? —
 Eh ! mais... je crois bien qu'oui. — Comment donc ?
 que fait-elle ? —
 Elle est dans son appartement ,
 Où pleine de respect pour la sainte indolence ,
 Traitant de vil amusement
 Soins de ménage , vigilance ,

Et

Et méprisant également
Les travaux , les plaisirs de l'espèce mortelle ,
Dans son fauteuil tranquillement
Elle attend la vie éternelle.

LA RÉFLEXION HUMBLE.

UN bon Seigneur perdit un superbe Andaloux ,
De la beauté la plus exquise ;
Jeune , ardent , vigoureux , & le plus fier de tous. —
Mourir si promptement , & sans la moindre crise !
S'écria-t-il à deux genoux ,
D'une voix tremblante & soumise :
Ce que c'est , grand Dieu , que de nous !

R É P O N S E

D'une petite Fille de cinq à six ans.

DIS-MOI ton goût , ma chere fille ;
Dis , Bizibi , qu'aimes-tu mieux ,
Ou de la carpe , ou de l'anguille ? —
J'aime mieux , papa , tous les deux.

RAISON D'UN ARTISAN

Pour battre sa Femme.

DU sceptre marital un artisan jaloux
Battoit un jour sa chere femme.
Elle crie ; on accourt. — Qu'est-ce donc ? qu'avez-
vous
Pour frapper cette pauvre dame ? —
Ce que j'ai ? Le voici ; c'est un diable incarné
Qui ne veut pas être maîtresse.
Chacun parut fort étonné
D'une raison de cette espee.
Ah ! dit une voisine , à parler franchement ,
Si quelquefois j'essuie un pareil traitement ,
Ce n'est sûrement point pour ne vouloir pas l'être. —
En voici bien d'une autre : eh ! croyez-vous cela ?
Vous connoissez bien peu le traître !
Le bourreau veut railler : ce qu'il entend par là ,
C'est que je veux être le maître.

L'ÉCLIPSE.

UN petit élégant , pour qui tout trait d'histoire ,
 Tout mot scientifique étoient un vrai grimoire ,
 Et qui n'en avoit pas un ton moins assuré ;
 Pour mieux voir une Eclipsé , en un char bien doré
 Conduisoit à l'Observatoire ,
 Un trio de ses airs sottement enivré. —
 Eh ! Mesdames , c'est fait ! on déserte la scène ! ...
 N'importe , entrons toujours ; je connois *Cassini* :
 Il ne peut que se faire un plaisir infini
 De répéter pour vous son *brillant* phénomène.

LES FEMMES

*S'aiment si peu entr'elles , qu'elles voudroient même
 n'avoir jamais de Filles.*

EST-CE un garçon ? est-ce une fille ?
 Demande une accouchée ; allez voir à cela. —
 C'est une fille , & très-gentille ! —
 Je n'en veux point ! remettez-la.

LE BON MÉNAGER.

UN Charron vendoit tout , linge , meubles , pour
boire.

Ah ! bon Dieu , quel horrible train !

Ivre à tomber dès le matin !

Y penses-tu l'ami Grégoire ?

Lui dit un jour quelque voisin.

Par cet affreux libertinage

Tu ne peux pas manquer d'avancer ton trépas :

Quel opprobre d'ailleurs aux yeux du voisinage !

Avec femme , enfans sur les bras ,

Vendre tout pour boire ! à ton âge ! —

Que veux-tu , compere Bastien !

Quand le métier ne rend pas bien ,

Il faut bien vivre de ménage.

L'AUTEUR & LE COMMISSAIRE.

UN bel esprit connu par sa causticité ,
D'un long souper fait en campagne ,

De retour à Paris , bien & duement lesté

Et de Bourgogne & de Champagne ,

Par le Guet-à-pied fut trouvé

Faisant des S sur le pavé.

On le conduit à la Police ;
 Quelqu'assistant qui l'avoit vu ,
 L'ayant bien vite reconnu ,
 Dit tout bas qui c'étoit au suppôt de Justice. —
 Je vous connois , Monsieur P... on ,
 En prenant un ton débonnaire ,
 Lui dit Monsieur le Commissaire ;
 Qui ne connoît pas votre nom ,
 Homme d'esprit , comme vous êtes ?
 Mon frere aîné , tu-choux (1) , en a beaucoup aussi ! —
 Je le crois bien , dit celui-ci ,
 Car mon cadet est des plus bêtes.

LE CURÉ FRIAND DE MURES.

UN bon Curé , déjà grison ,
 Sur sa fine jument s'en alloit à la foire.
 Il rencontre un mûrier remparé d'un buisson ;
 Il préféroit la mûre à la pêche , à la poire.
 Comments partir de-là sans en avoir tâté ?
 Moins il y voit de jour , & plus il est tenté ;
 Il se creuse en vain la cervelle...
 Je suis bien sot , dit-il , belle difficulté !
 Eh ! parbleu ! montons sur la selle !
 Il s'applaudit , il monte avec légèreté ;
 Saisit la branche la plus belle.

(1) Expression populaire & basse qui décele la portée du génie du Commissaire.

A peine y touche-t-il : ma foi , qui me verroit ,
De Monsieur le Pasteur à bon droit se riroit ;

Ce n'est là qu'une bagatelle.

Mais qui seroit embarrassé ,

Si par l'esprit malin poussé ,

Quelque rustaud par aventure

A ma jument disoit hé ! hé !

D'un ton trop éclatant le mot fut prononcé :

L'indiscrete & vive monture

Part de la main. Tout éperdu ,

Mon cavalier dans les épines ,

De sa longueur tombe étendu. —

Maudit soit le mûrier jusques dans ses racines !

Qui le mit-là soit confondu !

Il veut se dépêtrer , il se prend davantage ;

Plus il s'agite , & plus il s'enfonce les dards ;

Tout est en sang , les mains , les habits , le visage :

Percé , lardé de toutes parts ,

Il écume , il peste , il enrage.

Deux ouvriers passoient ; à ses cris douloureux

L'un & l'autre s'empresse au tour du malheureux.

On le tire enfin du supplice. —

Vous m'avez délivré d'un terrible embarras ,

Mes bons amis ! le ciel propice

Vous soit en aide en pareil cas ! —

Ou plutôt nous en garantisse !

Répondit l'un , riant tout bas.

Le Pasteur à beau pied , sans lance ,

Gagne le gîte à petits pas ;

De tems en tems hors de cadence ,

En poussant de piteux hélas :

Désespéré du triste cas
Où l'a jetté son imprudence ,
Sans en avoir été plus gras ,
Et raillé , pour comble de chance !

Ceci fait voir qu'il ne faut pas
Dire toujours ce que l'on pense ,
Ni se donner tous les ébats.

LE PLAIDOYER COURT.

UN Maréchal de France , un jour à l'Opéra ,
Voyant par un Laquais une loge occupée ,
Haut à la main s'en empara.
Un Abbé leste vient , voit sa place usurpée ;
Il ne dit mot , & sort. Devant le Tribunal
Il fait sans balancer assigner son rival. —
Je suis bien malheureux qu'un fameux Capitaine ,
Qu'un de vous , Messieurs , me contraigne
aujourd'hui ,
Dit-il d'un air touché , de me plaindre de lui !
Lui , qui ne prit jamais de place que la mienne !
J'ai dit. Chacun sourit du plaidoyer mordant ;
L'auguste Compagnie eut peine à s'en défendre. —
Monsieur , lui dit le Président ,
Pour obtenir justice , il eût fallu l'attendre.

SIMPLICITÉ D'UN MARCHAND.

DE signer sur le baptistaire
 Pour le baptême de son fils ,
 Un bon Marchand étant requis ,
 Déclara ne pouvoir le faire.
 Je suis, dit-il , estropié :
 Adonc, mon cher Associé ,
 Signez pour moi, je vous en prie ,
 Martin Lourdet & Compagnie.

LE VALET TROP DÉVOT.

LE Valet d'un Curé , d'assez friands morceaux
 Le régaloit dans le Carême.
 Vient le jour du Patron bien avant les *Rameaux* ;
 Il court se confesser, & vite au Curé même.
 Il s'accuse d'avoir, presqu'en tous ses ragoûts ,
 Usé de jus & de sain-doux ;
 Dit que c'étoit de-là que venoit leur finesse :
 Il finit en disant d'un air humble & touché ,
 Combien il lui tardoit d'accuser son péché ;
 De n'y plus retomber il y joint la promesse.
 Oh ! dit le bon Curé, vous avez eu grand tort !
 Mais après tout , mon pauvre Jacques !
 Je ne vois en cela rien qui présât si fort ,
 Vous pouviez bien attendre à Pâques.

LE JEUNE HOMME

Qui a bien profité dans ses classes.

Vous arrivez bien à propos,
Monsieur le Chevalier! vous êtes fort habile,
Vous savez le latin; qu'entend-on par ces mots
Que je vois si souvent cités dans l'Evangile :
In diebus illis? — *In die* s'entend bien,
Rien de plus clair, c'est Indien;
On l'entendrait sans savoir lire :
Mais pour le mot de *bus illis*,
En bonne foi, belle Philis,
Je ne fais trop ce qu'il veut dire.

PAUVRETÉ DU LIMOUSIN.

UN aide-maçon Limousin,
Dans de l'eau de mortier faisoit tremper son pain
Pour ramollir la croûte un tantet trop rassise. —
Comment, lui dit le maître : eh! mon cher Lionard,
Depuis quand es-tu si mignard?
Tu donnes dans la friandise!

 TOUR D'UN GASCON.

D'un voyage à Paris, en voiture publique,
 Les frais, son petit fonds, duement considérés,
 Certain Gascon des plus madrés
 Achete un vieux bidet du prix le plus modique.
 Avec peine à la fin l'un & l'autre rendus,
 Maître un peu fatigué, cheval n'en pouvant plus,
 Il va droit au Pont-neuf; il regarde, examine;
 D'un bout il voit venir à l'autre extrémité
 Un Jouvenceau de bonne mine,
 Superbement mis & monté.
 Tu pourrois bien, dit-il, passer par l'étamine.
 Il s'avance en trottant; à coup précipité
 De nerf de bœuf & de molette,
 De-çà, de-là, de tout côté,
 Fait aller, venir sa mazette.
 Le petit-maître arrive, il s'arrête un moment;
 Mais bientôt las du badinage :
 Vous plairait-il, Monsieur, lui dit-il fièrement,
 De laisser libre le passage ? —
 Né l'est-il pas ? — Vous moquez-vous ?
 Votre maigre & lourde haïdelle,
 Votre bidet de quatre sous
 Ne fait qu'aller, venir... — Tout doux !
 Notre ami cher ! point de querelle ;
 Parlez mieux : il bous conbient mal
 D'abilir ainsi mon chébal ;

Apprenez qu'il en baut un autre ;
Quoiqué maigret , quoiqué lourdaud ,
Jé gage bingr louis qu'il ba bous faire un faut
Qué né pourra faire lé bôtre. —
A sa fierté , je le crois bien !...
Avez-vous perdu la cervelle ,
De faire entrer en parallele
Votre cheval avec le mien ?
J'en pariroy deux cents. — Oh ! trop forte est la
somme !

Mais si bous êtes galant homme ,
Gageons-en trente , mon cadet ,
Les boilà. — J'y consens. — Aux témoins de la scène ,
Jugez , dit le Marquis. Il vous prend son bide ,
Lui fait faire un faut dans la Seine.
Fort étonné d'un tour qu'il attendoit si peu ,
L'élégant , resté sans réplique ,
Aima micux perdre son enjeu ,
Qu'un fier cheval d'Espagne , un harnois magnifique ,
Qui valoient quatre fois autant.
Sur ce nouveau renfort , ce triomphe éclatant
Adjugé par la voix publique ,
Le galant s'applaudit & s'en va fort content. —
Par la sandis , Messieurs , l'abenture est comique !
Adicias ! bibe Paris
Pour tirer sept cents francs d'un bieux chébal étique !
Jé né mé flattois pas d'en tirer si von prix.

LA PRIERE HUMBLE.

UN Seigneur fort dévot, mais dont la qualité
 N'en chatouilloit pas moins sa sotte vanité ;
 Dans les accès d'un mal d'une rigueur extrême,
 Prioit un jour avec ferveur. —
 Dieu Tout-puissant ! bonté suprême !
 Créateur des humains ! adorable Sauveur !
 Toi, qui chéris sur-tout l'humilité chrétienne !
 S'écrioit-il dans son ardeur ;
 Jette les yeux sur ma grandeur
 Qui s'abaisse aux pieds de la tienne !

QUEL JOUR C'EST ?

UN jeune Cénobite en rentrant dans sa chambre,
 Après la messe de minuit,
 Propose à deux amis, sans scandale & sans bruit,
 Du chocolat d'Espagne, à la vanille, à l'ambre. —
 C'est jeûne ! y pensez-vous ? Jusqu'à demain matin
 Remettons, dit l'un d'eux, ce restaurant suprême. —
 Bon ! reprit le premier, y pensez-vous vous-même ?
 N'est-ce pas aujourd'hui demain ?

L'AVIS DONT ON SE SEROIT BIEN PASSÉ.

DANS les points les plus rigoureux
 De sa règle en tout tems observateur rigide ,
 A ce dernier carême un Prieur des Chartreux
 Fut prié d'un repas splendide.
 L'abondance des mets , recherchés , précieux ,
 Réveilloit l'appétit par leur délicatesse ;
 Sur-tout un gros poisson d'une assez rare espèce
 Attira sur lui tous les yeux.
 Quel monstre ! quel apprêt ! quelle friande mine ! —
 Pere Prieur ! il est au gras ,
 Lui dit son compagnon tout bas ;
 Je l'ai vu préparer moi-même à la cuisine. —
 On ne peut rien dire à cela ,
 Je vous en crois ; mais , mon cher Frere ,
 En soupirant , dit le bon Pere ,
 Qu'aviez-vous besoin d'aller là ?

LES DEUX SŒURS.

QUEL incroyable entêtement
 Dans notre pauvre défunt pere ,
 A nous forcer , ma sœur , aussi cruellement
 De garder à notre âge un célibat austere !

Riche, sans dette ; avant sa mort ,
 Pourquoi ne pas lui-même assurer notre sort ?
 Nous touchons presque à la vieillesse ,
 Il est tems de songer à nous ;
 D'espérer encor des époux ,
 Nous avons quelque droit par les biens qu'il nous
 laisse.
 Dans le Ciel est écrit ce qui doit arriver ;
 Peut-être nos hymens le font-ils ? Dieu le veuille ! —
 Oui , mais , ma sœur , gare la feuille ,
 Si le papa peut la trouver.

LE MAÎTRE & L'ÉCOLIER.

LE soleil avoit fait le tiers de sa carrière ;
 Un Ecolier dormoit encor profondément.
 Pour le réprimander de la bonne manière ,
 Le Maître se transporte à son appartement.
 Qu'avez - vous donc , Monsieur ? ... Peut - on , en
 conscience ,
 Perdre ainsi sa jeunesse ? Et ne savez-vous pas
 Qu'un héros , c'est , je crois , Argatiphontidas ,
 Disoit souvent que la science
 Ne s'acquiert point entre deux draps ?
 Quelle honte ! quelle misère !
 Ne vous faut-il pas de flambeaux ? —
 Quoi ! le jour est si grand ! ah ! fermez les rideaux !
 Je suis indigne qu'il m'éclaire !

LE MÉDECIN MOURANT

ET SES CONFRÈRES.

UN Médecin fameux étoit près de mourir ;
Autour de lui plus d'un Confrere
S'empressa de le secourir ;
Mais ne voyant nul jour à le tirer d'affaite ,
Quel que fût de chacun le sentiment secret :
De la perte qu'en lui le Public alloit faire ,
Ils lui témoignoiént tous un extrême regret. —
Au peu qu'on perd en moi je fais rendre justice ;
Parmi tant d'ignorans , & même d'affassins ,
Je laisse trois grands Médecins
Qui sauront suppléer à mon foible service.
Chacun s'imaginoit qu'il l'avoit dans l'esprit. —
Eh ! qui ? dirent-ils tous. Le bon homme sourit. —
L'eau , la diete & l'exercice.

R É P O N S E

D'un Officier à l'Impératrice-Reine.

Vous avez vu plus d'une Cour;
De la Princesse de Lorraine
N'êtes-vous pas charmé? s'informoit l'autre jour
D'un Officier Français l'Impératrice-Reine. —
Quels plus beaux traits! quel air plus piquant &
plus doux!
Non, il n'est point au monde une plus belle femme?
Qu'en dites-vous, Monsieur? — Jusqu'aujourd'hui,
Madame,
Je l'avois pensé comme vous.

LE PARTISAN ZÉLÉ & SINCERE.

UN des Intéressés aux affaires du Roi,
Fut dépouillé de son emploi. —
En suis fâché pour lui, j'ai déjà fait les miennes:
J'allois, dit-il, de bonne foi
Travailler à faire les siennes.

LE

LE JEUNE SEIGNEUR

ET SON INTENDANT.

MONSEIGNEUR, vos chevaux ont besoin de fourrage. —

Prends-en chez le Marchand. — Il n'en veut plus fournir. —

Que veux-tu que j'y fasse? — A vous entretenir, J'ai travaillé, sué, j'ai mis tout en usage ;

Ma tête n'y peut plus tenir. —

Emprunte. — Eh! nous n'avons de crédit chez personne ,

Que chez le Rôtisseur. — Quoi! mon pauvre Darlets!

Le Rôtisseur pour nous! ton esprit t'abandonne!

Eh! vite, mon ami, donne-leur des poulets!

L'INCONVÉNIENT D'UN MÉTIER

Ne doit pas empêcher de le prendre.

UN bon vieux Militaire, animé d'un saint zèle, Visitoit les prisons. On lui montre un filou. —

Convalez-en, l'ami! peut-on être plus fou?

Dans la jeunesse la plus belle ,

D

Plein d'esprit , vigoureux , actif ,
 Pouvant par un métier honnête & lucratif ,
 Vivre à votre aise , en paix & sans risquer votre ame !
 En avoir pris le plus infâme ,
 Et le moins . . . — Eh ! Monsieur , quel autre a plus
 d'attraits ,
 Et rendroit plus , si la Justice
 Ne s'opposoit à nos progrès ? —
 Mais pris , elle vous livre au plus honteux supplice !
 Cet inconvénient , mon cher , mérite bien
 Qu'on réfléchisse un peu sur ce qu'on doit attendre . . . —
 Bon ! quel métier n'a pas le sien ?
 Le vôtre n'en est pas plus exempt que le mien ;
 Avez-vous pour cela balancé de le prendre ?

IL N'EST PAS LE SEUL.

DE nos goûts très-souvent nous ignorons les causes.
 Il est au monde quatre choses ,
 Disoit un grand Physicien
 Que j'aime de toute mon ame ,
 Sans y pouvoir comprendre rien ;
 La musique , les vers , la peinture & la femme.

RÉFLEXION MORALE.

GLOIRE, honneur, faux éclat de la mondanité,
 Hélas! que servez-vous pour la félicité!
 Fastueux embarras qui suivez l'abondance,
 Valûtes-vous jamais la médiocrité?

Heureux en qui la Providence,
 Dans une honnête obscurité,
 Daigne unir avec la santé,
 Dans la jeunesse la prudence;
 Dans la vieillesse la gaîté!

RAILLERIE D'UN SOLDAT

Sur un Officier Général.

UN Officier de nom, distingué par son grade,
 Et qui devoit être aguerri,
 Durant une assez longue & vive canonade,
 Derrière un arbre épais se tenoit à l'abri.
 Un Soldat blessé passe, & remarque l'asyle;
 La saillie à l'instant l'emporte sur le mal. —
 Par la corbleu! mon Général,
 Vous avez un bon chef de file (1).

(1) Le chef de file, en terme de tactique, est le soldat qui précède immédiatement un autre.

MANIERE ASSEZ ORDINAIRE

D'écrire sa propre histoire.

AMIE aimable & tendre , il me prend quelqu'envie
 De donner au Public l'histoire de ma vie ;
 Vous savez tous les faits : par quelques manuscrits
 Vous connoissez aussi mon style ;
 Le croyez-vous assez amusant & facile
 Pour contenter tous les esprits ? —
 Je le crois ; mais comment faire un tableau bien juste
 Sans que... — Je vous entends ; j'ai prévu l'embarras,
 Soyez tranquille ; en pareil cas
 On ne fait son portrait qu'en buste.

L'HOMME DE BIEN

Est à charge aux méchans.

UN vieux Dervis , homme de bien ,
 Fut pris un jour par des Corsaires ;
 Maudissons , juremens , impiétés , coleres ,
 Etoient son pain quotidien :
 Telles gens, telles mœurs, nel'accommodoient gueres :
 De leurs affreux déportemens
 Il se plaignoit à tout moment.

Apprends, lui dit le Chef, si ta peine est extrême
 De vivre avec gens tels que nous ,
 Qu'un homme tel que toi nous pèse plus à tous ,
 Que nous tous ensemble à toi-même.

LA PRIERE FERVENTE.

UN livre entre les mains & le feu dans les yeux,
 Avec de grands soubpirs élançés vers les cieux ,
 Une femme étoit en priere :
 Par aventure un curieux
 Tout auprès d'elle étoit derriere.
 Surpris de la ferveur , il veut voir ce que c'est ;
 Il regarde le livre , & commençant par rire : —
 Madame , lui dit-il , comment pouvez-vous lire ?
 Le livre est renversé. La pauvrete se tait,
 Gémit , le tourne , l'ouvre , & tombe au privilege. —
 Ceci , dit-il encor , n'est point une oraison. —
 Eh ! Monsieur , je le fais ; tenez , vous le dirai-je ?
 C'est un damné mari qui trouble ma raison !
 Un joueur qui perd tout ; un jaloux , un bizarre ,
 Un ivrogne , un ladre , un barbare ,
 Contre moi tous les jours acharné comme un chien ,
 Dans ses fureurs impitoyables !
 Loin de prier pour lui son ange gardien ,
 Je le donnois à tous les diables.

RAISON

Pour se tranquilliser sur le bien mal acquis.

LE fils d'un vieux Praticien
 Lui témoignoit quelque scrupule
 Sur ses expédiens pour amasser du bien. —
 Avec ta crainte ridicule
 Tu n'es qu'un jeune sot ; je ne serois qu'un gueux
 Si j'étois aussi scrupuleux :
 Eh ! qu'importe au souverain Etre
 Que cet écu soit dans mes mains,
 Ou de tout autre des humains ?
 N'en est-il pas toujours le maître ?

LE MARCHAND A CONFESSE.

PLUS versé dans la marchandise
 Que dans les loix du droit canon ,
 Un Commerçant chargé d'un troisieme garçon ,
 Le vouloit mettre dans l'Eglise ,
 Et pour l'y placer à sa guise ,
 Tenoit son coffre-fort pour son meilleur patron.

On lui propose un bénéfice ;
 Il le trouve à son gré, bénit le ciel propice :
 A beaux deniers comptans l'achete sans façon.
 A son ami de cœur il en fait confidence. —
 O ciel ! que dites-vous ! vous m'en voyez frémir !
 Loin d'en être joyeux , vous devriez gémir !
 Quel crime ! en même tems quelle extrême imprudence !

Que ne consultiez-vous quelque fameux Docteur ? —
 Je vous reconnois bien à ce nouveau scrupule ! —
 Voyez , informez-vous s'il est si ridicule.
 De ce pas le Marchand va voir son Directeur. —
 Bonté de Dieu ! qu'entends-je ! ô justice infinie !
 Laissez-vous encor cette horreur impunie ?

Dit le bon pere : ah ! malheureux !

C'est des forfaits le plus affreux !

Une exécrable simonie !

Rejetez loin de vous ce funeste poison !

Quel siècle pervers que le nôtre !

Pourvu qu'on ait du bien , tout moyen paroît bon !

Quittez ce bénéfice , & promptement ; sinon

L'enfer dès aujourd'hui vous attend l'un & l'autre !

Le Marchand , saisi de terreur ,

A cette remontrance & simple & pathétique ,

S'intrigue , cherche tant qu'il trouve un acquéreur.

Mais malgré cet acte héroïque ,

Il soupire en secret après sa douce erreur.

Fort content de lui-même il retourne à confesse. —

Eh bien ! lui dit l'homme de Dieu ,

Etes-vous pénétré d'une sainte tristesse ,

Pour oser reparoître en cet auguste lieu ?

Vous êtes-vous défait de la damnable idole
Dont j'ai vu votre cœur si fortement épris ? —

Oui , mon Pere , & sur ma parole
Je l'ai vendue au même prix ,
Sans vouloir gagner une obole.

LE PROCUREUR & LE PAYSAN.

UN Payfan , qu'un long procès
Epuisoit , mettoit en cervelle ,
Va chez son Procureur en demander nouvelle :
Il en apprend le sort ; fallut payer les frais.
Il fouille au fond de l'escarcelle ;
En se grattant la tête il tire un louis d'or. —
Mettez ! mettez ! il tire encor
Un écu , puis un autre , & quelque bagatelle. —
Mettez ! mettez , mon cher ! c'étoit tout son trésor. —
Vous n'êtes pas content ? c'est pourtant bien honnête,
Quand ce chien de procès m'emporte tout mon
bien ! —
Mettez ! mettez ! — Je n'ai plus rien ! —
Votre chapeau sur votre tête.

LE SOLDAT ESTROPIÉ.

DANS une assez chaude rencontre ,
 Un Soldat jeune encore eut les poings emportés.
 Il joint son Colonel , d'un air froid il lui montre
 Ses deux malheureux bras , sans mains , ensanglantés.
 Le Colonel le plaint ; pour toute récompense
 Tire un écu ; tenez , j'aime les braves gens ! —
 Mon Général sans doute pense
 Que je n'ai perdu que des gants.

IL EST BON DE S'EXPLIQUER AVEC DIEU.

DANS un assez modique orage ,
 Un passager peu chiche en vœux ,
 Si le secours du ciel le fauvoit du naufrage ,
 Promit , & pour toujours , de ne point manger
 d'œufs. —
 J'ai fait, dit-il , promesse en ce moment critique
 De n'en jamais manger ; délivré que je suis ,
 Je la tiendrai ; mais je m'explique ,
 De n'en manger qu'ils ne soient cuits.

LE PRÉDICANT & LE CAPUCIN.

SUR un fier alezan monté d'un air profane ,
Un Prédicant jeune & badin ,
Rencontre par hasard un bon vieux Capucin ,
Allant son petit trot affourché sur un âne.
Aux bords d'une rivière ils arrivent tous deux ;
Un bateau vient au-devant d'eux :
Ils entrent ; le Ministre attaque le bon Pere. —
Qu'a donc votre âne , mon cher frere ,
Qu'il tremble tant ? j'en suis surpris ,
L'air est doux ; le bac ferme , & le vent souffle à peine ;
Expliquez-moi ce phénomène. —
Il n'est rien là qui doive étonner les esprits ;
Si vous étiez , Monsieur , en pareil équipage ;
Si , comme lui , vous vous voyiez
La corde au cou , les fers au pieds ,
Un Prêtre auprès de vous , de sinistre présage ,
Ainsi que lui vous trembleriez ,
Peut-être même davantage.

LE MARCHAND

Attaqué par des Voleurs dans la rue.

A QUELQUES pas de sa demeure ,
Par des voleurs en troupe un Marchand de Paris ,
Dès cinq heures du soir ayant été surpris. —
Vous ouvrez , Messieurs , de bonne heure !

LES SENTIMENS

Changent suivant les circonstances.

UN fameux Maréchal de France
Prenant possession de son Gouvernement ,
La Synagogue vient avec empressement
Pour lui tirer sa révérence. —
Fi ! dit-il , je ne puis regarder sans horreur
Cette race impie & maudite ;
Elle a jusqu'à Dieu même étendu sa fureur !
Qu'elle aille à Belzébut faire en corps sa visite. —
Ils venoient vous offrir dix sacs de mille francs. —
Attendez ... après tout , s'ils ont trahi mon maître
Ils ne l'ont fait , les pauvres gens ,
Que faute , hélas ! de le connoître !

LA MARCHANDE DE MUES.

UNE femme un jour dans la rue,
Par hasard remarque une mue. —
Combien cela ? — Quatorze sous.
Elle offre un prix fort au-dessous.
De ce modique prix la Marchande s'irrite,
Et lançant un œil de courroux
Sur ses traits décharnés, sa mine décrépite. —
Elle en vaut treize, par ma foi !
Donnez en douze, ma petite,
Elle est à vous ; & croyez-moi
Mettez-vous-y tout au plus vite !

SINCÉRITÉ DES LOUANGES.

QUEL est le monstre que voilà
Parmi ces jolis enfans-là ? —
Hélas ! Madame, c'est ma fille ! —
Ah ! vraiment, elle est bien gentille !

MANIERE EXPÉDITIVE

De se laver du soupçon de poison.

UNE opulente Douairière
 Epouse un jeune débauché,
 Lui donne de ses biens l'investiture entière.
 D'un aussi beau présent l'ingrat bien moins touché
 Que du manège d'une Actrice
 Qui se mettoit à fort haut prix ;
 Prodiguoit à l'objet dont il étoit épris,
 Les biens & les égards dûs à sa bienfaitrice ;
 Et , pour comble enfin d'injustice,
 Ne la payoit que de mépris.
 Aux dédains outrageans qu'essuyoit la Comtesse,
 Du plus vil des humains, du plus indigne époux,
 Ajoutez la frayeur qui l'agitoit sans cesse
 De périr un jour par ses coups :
 En proie à ses chagrins elle tombe en foiblesse.
 On s'écrie , on accourt ; qu'est-ce donc ? qu'avez-
 vous ? —
 Je meurs ! c'est du poison. — Quel peut-être l'infâme ?
 Dit le Marquis . . . — C'est vous. — Ah ! Messieurs ,
 quelle femme !
 Quel trait plus faux & plus méchant !
 Quelle horreur ! quelle ignominie !
 Qu'on la fasse ouvrir sur le champ ,
 Et vous verrez la calomnie !

R É P O N S E

D'un Prédicateur à des louanges.

UN Orateur évangélique (1),
Sur un sermon touchant & très-bien débité,
D'une manière hyperbolique,
Par un de ses amis étoit complimenté. —
Ami trop prévenu, dit l'Orateur modeste,
L'éloge est grand ; mais entre nous
Je savais tout cela de reste ;
Le diable dès long-tems me l'a dit avant vous.

B I L L E T D E H E N R I I V.

A U B R A V E C R I L L O N.

Pour quelque coup de main Crillon quitta le Roi.
Pends toi , brave Crillon ! lui manda le Monarque ;
Et d'estoc & de taille , hier dans les champs d'Arque
On joua des couteaux sans toi !

(1) Le Pere Maffillon , de l'Oratoire , depuis Evêque de Clermont.

LA REMONTRANCE EFFICACE.

CERTAIN goutteux , d'humeur atrabilaire ,
Par trop ami de l'extrait du raisin ,
Dans son ménage étoit un vrai lutin.
Bien eût voulu changer de caractère ;
Contre lui-même il combattoit en vain.
Succomboit-il à sa fougue ordinaire ?
Au Confesseur il recouroit soudain.
Se confesser n'étoit pas une affaire ;
Mais au dévot , les pas du galopin
Qu'il dépêchoit vers le révérend Pere ,
A chaque fois coûtoient un flacon plein.
Charlotte un jour s'aperçut du mystere.
En s'éveillant , notre homme un beau matin
Sur certain cas s'alloit mettre en colere ;
Ses premiers mots annonçoient un beau train.
Sans s'étonner , d'un air froid & malin ,
Continuez , lui dit la ménagere ,
Pour Petit-Jean je cours tirer du vin ,
Et nous verrons qui boira de l'eau claire.
Le Confesseur y perdoit son latin ;
La Gouvernante aussitôt le fit taire.

FIERTÉ DE L'ESPAGNOL.

CHACQUE peuple a son caractère.
 L'Espagnol, avec gravité,
 Au sein de la mendicité,
 Garde toujours son humeur fière.
 Un Castillan voit un Français,
 Et lui demande la passade ;
 Celui-ci le regarde, examine ses traits,
 N'apperçoit point qu'il soit malade. —
 Vous êtes jeune, avez l'air sain ;
 Pouvant par le travail vous procurer du pain :
 N'avez-vous pas honte , mon brave ,
 D'exercer un métier pareil ? —
 C'est d'argent, lui répond le fier gueux, d'un ton
 grave,
 Que j'ai besoin, non de conseil.

GASCONNADE.

SUR une expression par mégarde échappée
 De moi, dit-on, mon cher, tu t'es plaint avec feu ? —
 Mé plaindre ! à qui ? sandis ! on mé connoît vien peu !
 Jé né mé plains qu'à mon épée.

LE

LE DÉPOSITAIRE,

UN homme osa nier devant dame Justice,
Une somme commise à sa fidélité.
Son adversaire un jour, doublement irrité
Et du tour, & du préjudice
Que lui cauçoit son avarice,
Choisit pour sa vengeance un endroit écarté. —
Enfin, je te tiens donc au gré de mon envie,
Scélérat ! parjure effronté !
Tu m'as volé mon bien, je veux avoir ta vie.
Le poignard sur la gorge étoit déjà porté. —
De toi, mon cher, à moi, j'avoue avec franchise,
Dit le Normand épouvanté,
Que la somme par toi m'a bien été remise ;
Je ne fus jamais homme à nier les dépôts :
Mais franchement je n'aime gueres
Que la Justice & ses suppôts
Mettent le nez dans mes affaires.

SOULAGEMENT POUR LA GOUTTE.

COMMENT va, Bourguignon, la goutte de ton maître ? —

Les Médecins, Monsieur, bien loin de la guérir,
Semblent chercher plutôt les moyens de l'aigrir,

Si je puis du moins m'y connoître. —

Tant pis !... S'il souffre tant, je crois qu'il jure
bien ? —

Il peste, il jure en vrai Payen !

L'excès du mal le fait *dénaitre* !

Le pauvre homme, après tout, peut-il faire autrement ?

Dans la douleur qui le désole,

Si faut-il du soulagement ;

Il n'a que ça qui le console.

LA DISTINCTION DÉLICATE.

EN conscience dites-moi

Le prix de votre marchandise ;

J'en croirai votre bonne foi :

Ceci paroît de bon aloi,

Et la couleur est à ma guise. —

Pour mériter, mon bon Seigneur,

Votre obligeante confiance,

Je le dirai bien en honneur ;

Non, s'il vous plaît, en conscience,

L'EXPÉDIENT QUI NE RÉUSSIT PAS.

C'EST l'usage en quelque canton,
 Lorsque l'on tue un cochon
 D'en faire part au voisinage.
 Un ladre vert eût souhaité,
 Non de voir abolir ce généreux usage,
 Mais de s'en voir seul exempté.
 Il va chez un voisin, lui raconte sa peine. —
 Cet usage onéreux, quelques soins que l'on prenne,
 Fait tant de mécontents, par conséquent d'ingrats!
 Dit-il, pour colorer son avarice extrême;
 Compere, ne pourrois-tu pas
 Trouver dans ton cerveau quelque bon stratagème
 Qui me pût tirer d'embarras? —
 L'expédient est facile;
 Il faut prendre un air désolé,
 Dire par-tout qu'on l'a volé. —
 Par la morguienne! il en vaut mille,
 Et je m'y tiens : n'en sonne mot;
 Plus fin que toi n'est pas un sor...
 Il n'est rien tel que d'être habile!
 Il égorge son porc. Au milieu de la nuit
 Le donneur de conseil vient, crochete la porte,
 Sans entendre & faire aucun bruit,
 Entre, cherche si bien, qu'il le trouve & l'emporte.
 Notre homme à son réveil ne l'ayant pas trouvé,
 Court au voisin. — J'ai fait un songe

E 2

Qui n'est que trop vrai ! j'ai rêvé
 Qu'on l'avoit pris ; j'y vole ; on l'avoit enlevé :
 Je n'ai plus besoin de mensonge.
 Je creve ! je suis furieux ! —
 Fort bien ! — Comment fort bien ? Je n'ai plus rien
 à frire ! —
 Fort bien , ma foi ! c'est tout au mieux !
 Sans le conseil adroit qui me fait encor rire ,
 J'y serois pris moi-même à ton air sérieux ;
 C'est justement comme il faut dire.

LE GASCON PRUDENT.

JE vous rencontre enfin Mons du Cabriolet (1) !
 Allons ! flamberge au vent ! l'endroit est favorable. —
 Commé bous mé parlez ! jé bous trouble admirable !
 Commandez à botre balet. —
 Vous aimez la plaisanterie ?
 Eh bien ! Monsieur , je vous en prie. —
 Boilà commé l'on parle : eh donc ! un petit mot ;
 Jé né mé vats pas plus en sot ,
 Qué sur l'honneur , mon cher , je n'entends raillerie.
 Bous m'abez l'air d'aboïr & du cœur & du jeu :
 Quant au prémier , j'en ai pour quatre ;
 Pour lé second , j'apprends , & bous berrez dans peu
 Si jé refuse dé mé vattre.

(1) Le Cabriolet du Gascon avoit serré l'agresseur d'un peu près.

COURAGE DES FRANÇOIS.

DE l'honneur le François ne connoît que les loix ;
 Où la gloire se montre , il n'en voit que les charmes.
 Dans les prospérités d'un de nos plus grands Rois (1),
 Ivres en général de nos heureux exploits ,
 Rien ne nous paroissoit impossible à nos armes.
 Un très-brave Officier , mais aussi très-prudent ,
 Chargé de prendre un poste extrêmement nuisible ,
 N'en voyant cependant aucun moyen plausible ,
 Revient sans rien tenter , rend compte au Comman-
 dant (2). —

La perte d'une armée y feroit immanquable
 Sans aucun espoir de succès ;
 Il est , dit-il , inattaquable. —
 Monsieur , ce mot n'est pas françois.

(1) Louis XIV.

(2) Le Marquis de Feuquieres , Lieutenant-Général des Armées
 du Roi.

 JEAN DANSE MIEUX QUE PIERRE.

 PIERRE DANSE MIEUX QUE JEAN.

MALGRÉ vingt mille écus , bien comptés , en bel or ,
 Un revenu bien net de mille autres encor ,
 D'avarice & de faim , languissant , sec & blême ,
 A dix francs par quartier le vieillard Amidor
 Occupoit un bouge au cinquieme.
 Dix francs tous les trois mois ! disoit-il en lui-même ;
 Quelle bourse y pourroit tenir !
 Passe pour trois ou quatre livres ;
 Ce qu'il faut de plus pour les vivres !
 L'esprit s'y perd pour l'avenir !
 Herbages , fruits ; le vin , la viande ;
 Je m'en passe aisément , aussi bien que de bois ;
 Des plus cruels hivers j'ai bravé tous les froids ,
 Et n'ai pas la langue friande.
 Il n'en est pas ainsi pour l'eau , l'huile & le pain ;
 Il faut boire & manger , avoir du moins sa lampe ;
 Il le faut tous les jours , & notre argent décampe ,
 Tous les jours l'argent à la main !
 Cruel destin de tous les hommes !
 Tous les jours & boire , & manger !
 Payer si cher pour se loger !
 Depuis que je vis , quelles sommes !
 Triste , abattu , désespéré ,
 Des moyens d'amoindrir , s'il se peut , la dépense

Nuit & jour il s'occupe , il y pense , y repense ;
Il s'en présente un à son gré.

Passant par un fauxbourg , il voit un cimetiere ,
La porte ouverte ; il entre , & d'un œil curieux
Parcourt les quatre coins de ces lugubres lieux ;
Il remarque une loge encore assez entiere. —

A quoi peut vous servir ce méchant réduit-là ?
Dit-il au Fossoyeur. — Aux outils que voilà. —
Voulez-vous le louer ? -- Eh ! Monsieur , quel usage.--
Je suis vieux , voyez-vous , la mort me suit de près ,
On doit à tout moment y penser à mon âge ;
Pour m'en bien imprimer la salutaire image ,
Ce lieu me semble fait exprès. —

Il est à vous , Monsieur , sans parler davantage. —
Convenons , s'il vous plaît , combien ? —
Il ne faut rien du tout. — Dites donc ? — Rien ,
vous dis-je. —

De générosité vous êtes un prodige !
Mais je m'en pique aussi ; je ne veux rien pour rien :
Je veux , si je le prends , vous le payer , & bien...
Un écu tous les ans me paroît bien suffire ;
Etes-vous satisfait ? sinon , je me retire.
Le marché se conclut ; victorieux , content ,
A son premier taudit il revole à l'instant ;
Tout son petit ménage en un tour au plus vite ,
Lampe , cruche , grabat , tout est au nouveau gîte.
Le Ciel a fait , dit-il , au-delà de mes vœux !
Me voilà donc enfin parfaitement heureux.
Hélas ! pour les humains est-il de pure joie !
Au milieu des plaisirs où son ame se noie ,
Une réflexion vient encor l'affliger. —

Il me l'offroit pour rien ! parlons avec franchise ;
 Au lieu du généreux j'ai fait une sottise ;
 C'est un écu qu'un autre auroit su ménager !
 Un écu tous les ans ! de ma lourde bête
 Il faut tâcher du moins de me dédommager

En couchant sans draps , sans chemise.

Cet espoir le console. A peine au bout du mois ,
 Par le lieu , le régime , il est pris d'un gros rhume ,

La fièvre s'y joint , le consume ;

En peu de jour notre homme est réduit aux abois.

En cet état , qu'auroient pu faire

Le Médecin , l'Apothicaire ?

Aussi s'en passa-t-il. Je ne le blâme point.

Son fils , en même cas , non moins sage en ce point ,

S'abstint également de leur vain ministère ,

Et la bourse & le corps n'en allèrent que mieux.

Il arrive , il le trouve à peine ouvrant les yeux.

A sa voix , laissant là son or & son rosaire ,

Mon fils ! dit le mourant , c'en est fait , j'ai vécu !...

Vous perdez le plus tendre père !...

J'ai ménagé pour vous autant que je l'ai pu...

Ménagez donc aussi... D'un convoi funéraire

Epargnez-vous les frais... la dépense est trop chère...

On pourra m'enterrer fort bien pour un écu...

Prévenez le Curé. — Laissez ce soin frivole ,

J'ai su faire encor mieux , comptez sur ma parole :

Tout aussi bien que vous je connois le Pasteur ,

Il ne gagnera rien avec son air flatteur.

Si de vos jours le Ciel dispose ,

Je vendrai votre corps ; l'Opérateur Durans ,

Après quelques débats m'en a promis dix francs. —

C'est bien peu ! mais enfin c'est toujours quelque chose.

LA FEMME PRÉVOYANTE.

UN Charpentier mourant dit à sa femme un jour,
 C'en est fait! tu le vois, mon mal est sans retour!
 En tout métier, ma mie, & sur-tout dans le nôtre,
 Il faut un homme enfin; je n'en connois pas d'autre
 Qui soit plus ton fait que Berri;
 Il est bon ouvrier, d'une douceur extrême;
 Prends-le, suis mon conseil. — Oui, mon pauvre
 mari!
 Et j'y songeois à l'instant même.

PLAINTÉ TOUCHANTE D'UN FILOU.

A LA Foire de Saint-Germain,
 Un Filou fut surpris exerçant son adresse
 Dans la poche de son voisin;
 On le prend au collet sur cette gentillesse. —
 Messieurs! que faites-vous! quel trait plus inhumain!
 Dans un tems aussi favorable
 M'emprisonner! moi, misérable!
 C'est m'ôter le pain de la main!

D É C O U V E R T E

Sur le cours journalier du Soleil.

Ces jours passés, un bon Marchand ,
 Qui se croyoit pourvu de tout l'esprit du monde ,
 Vouloit que le Soleil s'arrêtât au couchant ,
 Et ne fît pas le tour de la machine ronde.
 Comment, lui dit quelqu'un , arrangez-vous cela ?
 Comment, Monsieur, se peut-il faire
 Que se couchant ici, ses feux se levent là ,
 Sans passer sous l'autre hémisphère ? —
 Voilà , parbleu ! dit-il, un plaisant embarras !
 Il revient par la même route ;
 Si l'on ne s'en apperçoit pas ,
 C'est qu'il revient la nuit lorsqu'on ne voit plus goutte.

LE PETIT SCRUPULE.

UN Batelier se confessoit.
 Après avoir déduit bon nombre d'ivrognes ,
 Et de mots gras , & de jurages ,
 Tous les péchés qu'il connoissoit ,
 Non sans beaucoup de verbiages ;
 Il paroît contrit, on l'absout. —

Qu'attendez-vous encore ? eh quoi ! n'est-ce pas tout ?
Auriez-vous par hasard des sujets de tristesse ?

Lui dit le Confesseur d'un ton plein de tendresse. —
Non ; mais j'ai queuque poine. — Eh ! quoi ? — Dans
mon bariau ,

Mon camarade & moi j'ons eu queuque castille ;
D'un coup dans l'estomac je le fis choir dans l'iau :

Il fut à fond , le pauvre drille ,

Et n'a plus paru de mes'hui.

Queuques amis m'ont dit que j'étois ridicule

D'en concevoir le moindre ennui ;

J'en ai pourtant toujours queuque petit scrupule.

LE MILICIEN.

UN gros Manant, sur qui le sort

Etoit tombé pour la milice ,

Pestoit , frappoit du pied , crioit à l'injustice ;

Du plus vif désespoir se livroit au transport. —

Ne doit-on pas servir son Prince & sa Patrie ?

Lui dit-on. — Jarnigois ! mort non pas de la vie !

A tout ce biau discours gna pas le sens commun !

Oh ! qu'ils y viennent voir ! aux risques de la mienne,

Oui , j'irai leur tuer des Anglois : ventreguienne !

J'en verrois dix au coup, je n'en tuerois pas un.

CE QUE C'EST QUE LE CŒUR D'UNE MERE.

UNE mere pleuroit la mort d'un fils unique.
 Pour une tendre mere est-il pareil malheur ?
 Avec le plus grand zele , un homme apostolique
 Faisoit tous ses efforts pour calmer sa douleur.
 Le coup , lui disoit-il , je l'avoue , est terrible !
 Mais il faut se soumettre à la suprême loi.

Dans une épreuve aussi sensible ,
 Du Pere des croyans rappelez-vous la foi.
 Il n'avoit qu'un seul fils , ainsi que vous , *Madame* ;
 Dieu veut qu'à sa grandeur il immole ce fils ;
 Le sang voudroit en vain faire entendre ses cris ;
 Abraham prépare & le fer & la flamme.

Dans la douleur son cœur plongé ,
 Ne voit que l'ordre. — Ah ! mon cher Pere !
 Dieu n'auroit jamais exigé
 Ce sacrifice d'une mere !

LE VIEILLARD & SON LAQUAIS.

UN bon sexagénaire avoit un Domestique ,
 Qui ne marchoit qu'à pas compté ;
 Paresseux , l'esprit lourd , dont l'humeur flegmatique ,
 D'un Maître rien moins qu'apathique
 Provoquoit la vivacité.

Après l'avoir cent fois tanfé de bonne sorte ;

On le menace de la porte

S'il ne pense à se corriger.

Bien nourri, bien logé ; les profits du ménage ;

Pour comble d'heur , très-peu d'ouvrage :

La Fleur se promet bien de ne pas déloger.

La paresse le force à vaincre sa paresse ;

Il s'évertue , il va , lentement il s'empresse ,

Paroît enfin vouloir changer.

Le Maître un jour lui dit : Vas , cours , fais telle
emplette ,

Dépêche vite , vole & reviens à l'instant. —

L'affaire sera bientôt faite ,

Et je reviendrai tout comptant.

Il part. Mais sur l'excès de son intelligence ,

Ne se fiant pas plus que sur sa diligence ,

Le Patron le rappelle ; où portois-tu tes pas ? —

J'allois , Monsieur , à votre affaire. —

Eh ! que t'ai-je ordonné de faire ? —

Eh ! mais... ne le savez-vous pas ? —

Oui , sans doute ; mais vous , le savez-vous , beau
fire ? —

Vous m'aviez... attendez , je m'en souviendrai bien ;

Vous m'aviez... foin !... que diantre !... il se met à
sourire. —

En bonne foi je n'en fais rien ;

J'étois toujours parti , vous n'avez rien à dire.

LE LAQUAIS ALERTE.

TE voilà bientôt de retour ?
A son Valet Gascon dit certain Maître un jour. —
Avec vous on apprend à vivre ,
Monsieur ! pour peu qu'on tarde , un coup de pied
d'abord.
J'ai couru ! Dieu le fait ! oui , j'ai couru si fort ,
Si fort , que mon bon Ange avoit peine à me suivre !

IL FAUT DE L'EXTÉRIEUR.

ON affiche un Acteur ; la nouveauté nous flatte :
On y vole ; on s'étouffe au concours qui s'y fait.
Pour rôle à son début il choisit Mithridate ;
Le Personnage est beau , mais l'Acteur étoit laid.
Dans la Scene où craignant quelque piège ordinaire ,
Monime dit au Roi qui dissimule en vain ,
Vous changez de visage ! Un Spectateur malin
Cria tout haut , laissez-le faire.

LE MUSICIEN.

D'UN grand Musicien, mais très-mal accoutré,
 On vantoit fort la voix moëlleuse & flexible;
 L'éloge n'étoit point outré :
 Mais par malheur le Chantre y parut trop sensible. —
 Il est vrai que j'en fais assez ce que je veux.
 Un étourdi sourit de l'air avantageux. —
 En ce cas, Monsieur de la note,
 Je vous conseille, entre nous deux,
 De vous en faire une culotte.

LA FEMME PRÉVENANTE.

ON te conseillera de prendre un autre époux,
 Disoit tout près de rendre l'ame,
 Certain mari vieux & jaloux :
 Penſes-y bien, ma chere femme !
 L'état d'indépendance est un état bien doux !
 Mais si de convoler il te prenoit envie,
 Garde-toi d'épouser un tel ;
 Je vois de quel poison mortel
 Son goût pour la débauche abreuveroit ta vie !

Que j'emporte en mourant ta parole avec moi ! —
Fi ! mon dégoût pour lui n'en cede rien au vôtre ;
Allez ! mourez en paix ! j'ai déjà , sur ma foi ,
Arrangé tout avec un autre.

LE ROI & LE MARMITON.

UN de nos Rois (1) un jour descend à la cuisine.
Les Rois de ce tems-là faisoient peu de façon.]
Il y trouve un petit garçon ,
Seulet , les traits jolis , l'air gai , la mine fine. —
Que faites-vous là , mon mignon ? —
Je suis , Monsieur , de la maison ,
Officier. — Sitôt ! à votre âge ! —
Eh ! pourquoi pas , quand on est sage ? —
Quel est votre pays , votre emploi , votre nom ?
Que gagnez-vous ? — Nevers ; Marmiton ; Janot
Bêrme ;
Tout autant que notre bon Roi. —
Que gagne-t-il ? — Eh ! par ma foi !
Ce qu'il dépense ; & moi de même.

(1) Louis XI.

LE BON PETIT CŒUR.

D'UN grave Magistrat la femme encor jeunette,
 Disoit, en le flattant d'un air doux, enfantin,
 N'a-t on rien dit, rien fait au Palais ce matin
 Qui puisse réjouir ta fidelle épousette ?
 Je ne vois point chez toi la moindre émotion,
 Pas l'ombre d'un plaisir sensible !
 Quoi ! tu n'as pas ouï quelque cause risible,
 Ou fait donner la question ?

LE GASCON & LE NORMAND.

UN Béarnois, un bas-Normand,
 Pour deux différens vols saisis dernièrement,
 Sont condamnés à la potence ;
 A chacun on lit sa Sentence.
 Quand au Normand il étoit dit,
 Que pour un sac de clous pris en flagrant délit,
 Il devoit subir cette peine. —
 Bravo ! dit le Gascon, c'est fort bien entendu !
 Pour un si bel objet risquer d'être pendu !
 C'est donc là ta capture ? Ecoute un peu la mienne.

F

Dix mille écus volés tant en or qu'en bijoux ,
 Lui valoient ce laurier des mains de la Justice.
 Il regarde son homme. — Eh bien ! pauvre jocrisse !
 Qu'en dis-tu ? sont-ce là des clous ?

LE FANFARON.

UN jour deux jeunes gens sortant des Tuileries ,
 Promenoient leurs regards sur toutes les beautés
 Qui viennent faire assaut dans ces lieux enchantés ,
 De grâces , de parure & de minauderies.
 Tirant sur tout également ,
 Vieilles , tendrons , laides , jolies ,
 Ils se livroient à leurs saillies ,
 Et rioient un peu librement.
 Tandis qu'ils se donnoient carrière ,
 Passe un petit Godelureau ,
 Nez au vent , l'air mutin , la contenance fière ;
 Ainsi qu'un Matamore enfonçant son chapeau. —
 Monsieur , dit-il à l'un , la main sur la rapière ,
 J'ai lieu d'être choqué tout autant que surpris
 Que vous riez lorsque je passe ? —
 Et moi , dit celui-ci , d'un sérieux à glace ,
 Que vous passiez lorsque je ris.

 LE MARÉCHAL FERRANT & LE MÉDECIN.

UN Maréchal Ferrant ayant fort bien traité
 Un cheval de la Faculté,
 D'un de ses Membres, je veux dire. —
 J'admire votre habileté!

Lui dit le Médecin qui se plaisoit à rire ;
 Donnez-moi des leçons ; convenons entre nous :
 Que prendrez-vous pour honoraires ? —
 Eh si ! Monsieur, y pensez-vous,
 Se prend-on rien entre Confreres ?

MOTIF DE CONVERSION

D'une Femme Calviniste.

DEUX époux étoient Protestans ,
 Et d'une humeur antipathique ,
 On se sépare ; en même tems
 La femme se fait Catholique.

Quelle raison , Madame , en abjurant Calvin ,
 Lui demande un parent , pouvoit être la vôtre ? —
 Pour ne jamais voir mon *divin* ,
 Ni dans ce monde , ni dans l'autre.

L'USURIER & L'OFFICIER.

UN Officier près de partir ,
 D'un Usurier frappe à la porte. —
 J'aurois besoin , Monsieur , d'une somme un peu
 forte ;
 Il est juste , avant tout , de vous la garantir :
 Voici les gages que j'apporte. —
 Nous avons le bonheur tous deux d'être Chrétiens ,
 Monsieur ; je prie Dieu , souffrez donc que j'acheve ;
 Différer ce devoir , l'abréger pour des riens ,
 Tels que sont les terrestres biens ,
 Ce n'est pas une faute , à mon sens , peu griève ;
 Dans le moment je suis à vous.
 Le dévot tombe à deux genoux ,
 Se prosterne , gémit , reste une heure ; il se leve. —
 Hélas ! mon cher Monsieur ! dans ce siècle de fer ,
 L'argent est rare , & se vend cher !
 Pour vous en découvrir je ferai l'impossible ;
 Je ne suis que Courtier (1). C'est une chose horrible !
 Ces Usuriers maudits sont des tisons d'enfer !
 Un sou pour livre par usance !
 Le premier mois double , & d'avance !...
 Vous pâlissez , Monsieur ! j'en frémis comme vous.
 Je suis parfois tenté , dans ma douleur extrême ,

(1) Pour avoir la paraguante du courtage.

D'aller au Magistral les dénoncer moi-même.
 Si j'avois la puissance , ils sentiroient mes coups !
 Si l'on voit en tous lieux des filles subornées ,
 Des jeunes gens perdus , des maisons ruinées ,
 On ne doit tous ces maux qu'à leurs funestes prêts.
 Il faudroit tous les pendre. Oui , sans miséricorde ,
 Je courrois volontiers leur attacher la corde !
 Ah ! si j'étois en fonds , à combien moins de frais
 Vous me verriez.... J'entends la Grand'Messe qui
 sonne ,

Je me fais une loi de l'ouïr tous les jours.

Y venez-vous ? pour moi , j'y cours.

Dieu récompense bien les momens qu'on lui donne !
 Par tous ces beaux discours l'Officier confondu ,
 Baisse la tête & suit , grommelant quelque injure ,
 Aux risques d'en être entendu.

On prêche , & par bonheur on tonne sur l'usure.
 Quel hasard plus heureux ! dit en soi l'Officier ;
 Il en bénit le Ciel , & lorgne l'Usurier.
 Tout finit. — Ah ! Monsieur ! quel sermon ! quel
 apôtre !

Qu'en dites-vous ? — Oh ! oui , dans l'univers entier
 Jamais Prédicateur ne fit mieux son métier !

Allons-nous-en faire le nôtre.

L'AUTEUR DISGRACIÉ.

UN nourrisson de Melpomene,
 Dont le Drame aux sifflets n'avoit pas pu tenir,
 En faisant un faux pas sur le bord de la Scene,
 S'alloit précipiter. Mais pour le retenir
 Assez tôt un ami s'empresse.
 Cruel ami ! c'étoit ma piece
 Qu'il auroit fallu soutenir !

L'UNION MAL ASSORTIE.

POURQUOI me mettre en même cage
 Avec ce triste & vieux corbeau,
 Qui n'offre à mes regards qu'un lugubre plumage ?
 Jamais rien de sa part de joli, de nouveau,
 Qui réjouisse le ménage !
 Répétoit à tous les instans
 Certain oiseau venu d'Afrique,
 Une jeune & vive Perriquer :
 Aux brillantes couleurs de l'habit du printems,
 Je joins un doux babil qui réveille & qui pique.
 Mais lui, que m'offre-t-il, ce hibou flegmatique ?
 Qu'un cri passager, rauque & des dégoûts constans !
 Fût-il des nœuds moins sympathiques ! —

Eh ! pourquoi , disoit à part soi
 Notre Corbeau mélancolique ,
 Le caprice du fort unit-il avec moi
 Cette aigre Pigriche , en ses travers unique ,
 Cet avorton de Perroquet ,
 Dont l'humeur intraitable à tout moment s'applique
 A me vexer par son caquet !
 Ciel ! quelle est ta rigueur extrême !
 En quel état suis-je réduit !
 Point de repos ni jour , ni nuit !...
 Corbeau ! laisse le ciel , ne t'en prends qu'à toi-même.
 Avant de s'attacher l'objet le plus chéri ,
 Consultons plus l'honneur que l'amoureuse flamme ;
 Le ménage autrement n'est qu'un charivari ;
 La femme se plaint du mari ,
 Le mari se plaint de la femme.

LES VALETS ZÉLÉS.

SUR le mérite de leurs Maîtres ,
 Leurs dignités & leurs ayeux ,
 Disputoient vivement les Valets de deux Prêtres.
 Mon Maître est un vrai Saint , dit à la fin l'un d'eux ;
 A toute heure en prière , ou le nez dans un livre ;
 A confesser , prêcher , il met tout son plaisir. —
 Mais il dit la Messe pour vivre ,
 Le mien la dit pour son plaisir.

LE TESTAMENT.

CERTAIN bon vieux Seigneur dictoit son testament.
Tous les gens jusqu'au moindre , aux largesses d'un
maître ,

Généreux autant qu'on peut l'être ,
Avoient leur bonne part plus ou moins amplement.
Ses dons étoient réglés sur le tems & l'office.

A l'égard de tel & de tel ,
Mes Intendans , Maître-d'Hôtel ,
Que Dieu les aide & les bénisse !
Je ne leur donne rien , & me borne à ces vœux ;
Attendu qu'ils sont tous les deux
Depuis vingt ans à mon service.

GASCONNADE.

COURANT sur un Anglois , le maître d'un Corsaire
Voit trembler un Gascon , près d'engager l'affaire. —
Vous tremblez , lui dit-il , Monsieur le passager ? —
Cadédis ! Bigouroux se rit de l'avordage ;
Mais mon corps me connoît ; il frémit du danger
Où le ba porter mon courage !

LE MAGISTRAT & L'OFFICIER.

UN Officier folâtre , un Robin flegmatique ,
 Et qui par morgue encore affectoit de rêver ,
 Furent priés un jour d'un repas magnifique.
 Tout le monde rendu , l'on présente à laver.
 Le Juge , d'un air grave , ainsi que sur le siege ,
 Pour laver le premier lui coupe le chemin ;
 C'est sans façon , dit-il , j'use du privilège ,
Cedant arma Togæ , dit l'Orateur Romain. —
 Mes Régens m'ont bercé de ces vieilles sornettes ,
 Lui répond le fier Lieutenant ;
 Ce n'est plus cela maintenant.
 Lavez , Monsieur , j'ai les mains nettes.

TENDRESSE MARTIALE D'UN SAVANT.

MONSIEUR ! Monsieur ! Madame expire !
 Elle auroit un mot à vous dire ! —
 Qu'elle attende un petit moment ,
 Je n'en ai pas pour un quart-d'heure.
 Le fils vient. — Avant qu'elle meure ,
 Mon papa ! courez promptement ! —
 Je finis. — Ah ! la pauvre Dame !...
 Vous allez être bien touché !...
 Elle n'est plus ! — J'en suis fâché !
 C'étoit bien une bonne femme !

AVIS AUX VIEILLARDS.

DEUX Octogénaires un jour
 S'entretenoient de leur jeune âge ;
 L'un , encor sensible à l'amour ,
 Méditant le projet d'un second mariage ,
 Le dit à l'autre. — Y pensez-vous ,
 Parler si haut ? la mort ne songe plus à nous ;
 Elle nous croit tous deux en cendre ,
 Grace à votre âge , ainsi qu'au mien ;
 Prenons garde , il ne faut qu'un rien
 Pour qu'elle vienne à nous entendre !

LE TABLEAU EXPRESSIF.

UN grand Seigneur vouloit un tableau de génie ,
 Qui rendît vivement les soucis , les malheurs ,
 La source éternelle de pleurs ,
 Que souvent de plaider a produit la manie.
 Instruit à ses dépens , après maints & maints plaids ,
 Un Peintre , homme d'esprit , le servit à sa guise ;
 Il peignit deux Plaideurs qui fortoient du Palais ;
 Le perdant , nu ; l'autre , en chemise.

R É P O N S E

D'une Fille de sept ans à son Pere.

Vous m'aviez, Embrion, tant promis d'être sage !
Je vois qu'il n'en est rien ; rendez-moi mes ciseaux ,
Tous ces petits joujoux que vous trouviez si beaux...
Dépêchons. — Eh ! Papa ! pardonnez à mon âge !

Laissez-les-moi !... de grace ! — Non. —

Pour cette fois c'est tout de bon !...

Cher petit Papillon que j'aime !

Gardez-les, & manquez... vous ne les verrez plus. —

Vous ne les verrez plus vous même. —

Qu'entends-je ? Eh ! depuis quand des airs si résolus ?

Je ne les verrai plus, ma Fille ? —

J'entends la nuit, mon cher Papille !

Car, pour le jour vous les verrez

Affurément quand vous voudrez.

L'H O M M E P R E S S É

De savoir à quoi s'en tenir.

MON cher Monsieur Perrin, disoit un Villageois ,
Notre femme est malade, & ça depuis six mois ;
Son mal ne croît ni diminue.

Ça m'ennuie à la fin ; baillez-lui bravement

Quelque bon gros médicament

Qui la guérisse, ou qui la tue.

L'AVEUGLE & LE CUL-DE-JATTE.

VOLONTIERS gens boiteux haïssent le logis,
 A-t-on dit (1). De l'Aveugle on en peut autant dire;
 Témoin le fait que l'on va lire,
 Fait arrivé du tems d'Agis (2).

Couchés tous deux sur même natte,
 A leur malheur abandonnés,
 Un pauvre Aveugle, un Cul-de-jatte,
 De ce bas univers se disoient les damnés. —
 Quelle plus affreuse misère,
 Dit l'un, d'être réduit à rester sédentaire,
 A pouvoir tout au plus se traîner quelques pas. —
 Quels plaisirs plus grands, au contraire,
 Disoit l'Aveugle né, de voir plusieurs climats !
 De pouvoir amuser les autres
 Du récit des objets, des pays qu'on a vus !
 Leurs plaisirs redoublent les vôtres,
 Vous les rendent présens encor qu'ils ne soient plus !..
 Ne pourroient-ils être les nôtres ?
 Eh quoi ! reprit l'Estropié,
 Contre l'ennui qui nous excède
 Peut-on trouver quelque remède ? —
 Pauvre esprit ! tu me fais pitié !

{1) La Fontaine.

{2) Roi de Lacédémone.

Trouver remède ? eh ! oui , sans doute ;
 Juche-toi sur mon dos , je marcherai pour toi ,
 Comme aussi tu verras pour moi.
 Bien trouvé , pour qui ne voit goutte !
 Lorsque l'un l'autre on se secourt ,
 Deux hommes se tirent d'affaire ,
 Où chacun , seul , resteroit court.
 Malheur partant au solitaire.

PASSATO IL PERICOLO,
 GABBATO IL SANTO.

UN Matelot tremblant , à deux doigts du naufrage ,
 A plein gosier crioit : ô grand Saint Nicolas !
 Mon bon Patron ! calmez l'orage !
 Je vous promets un cierge aussi gros que le mas !
 Quelqu'un lui dit : Par la tempête ,
 As-tu déjà perdu la tête ?
 Tout ton bien , pauvre sot ! quand tu vendrois tes
 draps ,
 Pour un cierge pareil ne te suffiroit pas. —
 T'es bien plus sot encor de me croire si bête !
 Ecoute , dans ce coin parlons bas tous les deux ,
 Que mon Patron ne nous entende.
 C'est pour son nez ! oui , qu'il l'attende !
 Je fais ici le généreux ;
 Laisse courir ; qu'il nous délivre ,
 Le bon Saint sera bien heureux
 S'il en attrape un d'une livre !

L'AVARE & LE SAVOYARD.

ARGANT, riche vieillard, d'une avarice extrême,
 Vivoit seul, sans Laquais, faisant tout par lui-même.
 Il survient une affaire; il falloit courir loin,
 Le jour tomboit. Comment, dans cette conjoncture,
 S'empêcher de prendre un Mercure ?
 Force fut d'appeller le Savoyard du coin.
 Celui-ci, dans l'espoir du gain qu'il se propose,
 Vole aussitôt, revient, croit déjà le tenir. —
 C'est tout au mieux, mon brave ! il en faut convenir,
 Dit Argant, d'un air gai, mais pourtant bourse close :
 Grand merci ; fais-moi souvenir
 De te promettre quelque chose.

LE GASCON ENDETTÉ.

D'ou vient cet air refrogné ? —
 Cadédis ! jé suis assigné,
 C'éla mer-il martel en tête ? —
 J'en conviens ; mais comment as-tu pu t'endetter ? —
 Es-tu surpris dé boir un Gascon emprunter ? —
 Eh ! non, mon cher ; mais qu'on lui prête.

LE MOUSQUETAIRE & LE LAQUAIS.

UN Mousquetaire un jour renvoya son Laquais.
 Ces Messieurs ne sont pas grands entasseurs d'acquêts.
 Il se présente un jeune drôle,
 Il lui plaît. — Que fais-tu ? — Je fais raser , friser ,
 Un tant soit peu de casserole ;
 D'autres talens sur ma parole
 Qui ne sont pas à mépriser ;
 Pour trancher court , je crois en valoir bien un autre. --
 J'entends ; que gagnes-tu ? -- Ce n'est rien d'excédent ,
 Vingt-cinq louis. -- Allons ; quel est ton répondant ? --
 Eh ! Monsieur , j'attendois le vôtre !

LE JUGE PORTÉ A LA CLÉMENCE.

UN Orateur tonnoit ainsi qu'un Démosthène.
 Malgré la forte voix , le feu de l'Orateur ,
 Du plus profond sommeil dormoit un Sénateur ,
 Durant un plaidoyer d'une assez longue haleine.
 Sa pauvre tête alloit par saut ,
 Alloit à droite , alloit à gauche ;
 Le Président le pousse. Il s'éveille en sursaut. —
 Pendez ! pendez ! & court , & haut ! —
 Eh ! c'est un pré. — Soit , qu'on le fauche !

MANIERE DE FAIRE ORAISON,

Qui n'est peut-être pas la moins bonne.

COMMENT fais-tu pour méditer ?
 Difoit une Nonette un jour à sa compagne ;
 Mon esprit ne peut s'arrêter ;
 Je le surprends toujours à battre la campagne.
 Le tien n'est pas moins vif, & ton tempérament
 Ne prend rien néanmoins sur ton recueillement ;
 Les yeux clos, l'heure entière, immobile en ta place.--
 Si j'ai l'air recueilli, je suis de bonne foi ;
 Ce n'est point, ma sœur, par grimace.
 Je le parois ? au fond, je le suis moins que toi.
 Apprends, ma mie, à me connoître ;
 Voici comme je fais, dont tu riras peut-être.
 Je dis tout bonnement, mon Sauveur & mon Roi !
 Mon cœur est tout à vous ; quelque peu que je fasse,
 Daignez donc vous en contenter !
 Oui, votre joug est doux, & j'aime à le porter.
 Mais ce saint exercice & m'ennuie & me lasse ;
 Vous m'y voyez pourtant soumise à vos genoux ;
 Daignez tourner vers moi votre adorable face !
 Je ne suis en ces lieux que pour vous & par vous ;
 Vous m'y plantâtes comme un chou,
 Versez donc l'eau de votre grace !
 J'attends, je ne fais point d'inutiles efforts ;
 Mon esprit court, galope ; à la fin je m'endors :
 Voilà comment l'heure se passe,

LE

LE PRÉSIDENT & L'AVOCAT.

UN Avocat célèbre , & du premier mérite ,
Acquit un fonds dans le quartier
De certain Président très-fier de son mortier ;
Il va lui rendre sa visite.
Il est admis au cabinet :
Après un compliment que le sel assaisonne ,
Usant des libertés que la campagne donne ,
Il se couvre & s'assied. — Mon cher Monsieur Tinet,
Lui dit le Juge ému , d'un ton de suffisance ,
J'ai vu le tems qu'un Avocat
N'eût osé se couvrir ni s'asseoir en présence
Des moindres Membres du Sénat. —
Monsieur , dit celui-ci d'un air tranquille , honnête ,
Et se moquant tout bas d'un si sot gonflement ,
Les Avocats apparemment
N'avoient alors ni cul , ni tête.

LE GASCON PRESSÉ PAR SON ADVERSAIRE.

Avec un jeune Mousquetaire ,
 Un Gascon se battoit toujours en reculant.
 Si vous continuez , lui dit son Adversaire ,
 Le combat sera long sans être fort sanglant.
 Finissons ! pour vous joindre en vain je m'évertue ;
 Plus je m'avance , & plus, Monsieur de Cadédis ,
 Vous reculez. — Par la fandangis !
 Qué cela bous fait-il , pourbu qué jé bous tue ?

LA PAUVRETÉ

Est le partage ordinaire des Savans.

EH ! quel est donc , Madame , un habillé de noir
 Que je vois tous les jours vous rendre sur le soir
 Une visite régulière ? —
 C'est un Savant , Monsieur , qui me montre l'Hé-
 breu. —
 Je crains fort qu'avant qu'il soit peu
 Il ne vous montre le derrière.

LE COMPLIMENT DE CONSOLATION.

D'ou vient donc ce triste équipage ,
Ami ? fortirois-tu de quelque enterrement ?
Ou ce lugubre accoutrement
N'annoncerait-il pas quelque riche héritage ?
En ce cas , je t'en fais mon joyeux compliment. —
Tu ne m'en dois que de tristesse ;
C'est un oncle chéri , l'appui de ma jeunesse ,
Que je regrette amèrement !
Quel oncle ! jamais pere eut-il plus de tendresse !... —
Mais , ne l'ai-je pas vu ?... n'est-ce pas ce vieillard ,
Qui clochoit un peu fort , frais , aimable & gaillard ,
Et qui n'étoit , je crois , rien moins qu'un trouble
fête ? —
C'est lui-même. — Eh ! quel âge ? — En ses quatre-
vingt-deux. —
Console-toi , mon cher , la course est fort honnête ,
C'est bien aller pour un boiteux !

C A N D E U R

*D'une jeune Personne aussi spirituelle que vertueuse ,
à l'occasion de ses sentimens pour son jeune Tuteur ;
sentimens qui ne commencerent à l'inquiéter qu'après
qu'il se fut marié avec son amie. Cette même amie
lui en fait connoître la nature & les dangers.*

QU'AVEZ-VOUS donc , chere Henriette ?
Je ne vois plus chez vous cette vivacité ,
Cette aimable & douce gaîté ,
Qui de notre heureuse retraite
Animoient la tranquillité !
Vous êtes rêveuse , inquiète !
Ouvrez-moi votre cœur , parlez en liberté.
Vous sâvez combien je vous aime !
De votre cher Tuteur la tendresse est la même.
Délicieuse enfant ! toi-même as souhaité
De passer notre vie ensemble ;
Que pourroit-il manquer à ta félicité ,
Quand du Ciel aujourd'hui la faveur nous rassem-
ble ? —
Il est vrai , j'ai changé , je le sens comme vous ;
Hélas ! auparavant , mon sort étoit si doux !
D'où vient donc aujourd'hui mon trouble ?
Chere & tendre maman ! j'ai beau m'interroger ,
Mon cœur est innocent , si je puis en juger ;

Cependant près de vous ma tristesse redouble! —
 Eh bien! me promets-tu de la sincérité,
 Si je puis découvrir le secret de ta peine?...
 Oui, je l'ai découvert, & ta recherche est vaine;
 Réponds-moi seulement avec simplicité!... —
 Vous l'avez découvert! ma crainte est sans pareille!
 Je rougis... Ah! maman, si cela n'est pas bien,
 Ne me le dites qu'à l'oreille,
 Et dites-le si bas, que je n'entende rien!

L'ESPAGNOL & L'ANGLAIS.

D'ou vient donc, Messieurs, que l'Espagne
 Ne sacre point le Prince à son avènement?
 Demandoit un Anglois; dans la Grande-Bretagne
 On le sacre avec pompe, & c'est fait prudemment:
 Une cérémonie, & si belle, & si sage,
 Donne à la majesté plus d'éclat & de poids. —
 Chaque Peuple eut toujours sa coutume & ses loix,
 Répond un Espagnol; ce n'est point notre usage;
 Nous ne sacrons, Monsieur, ni massacrons nos Rois.

LE COCHER DU FINANCIER.

DE quatre fiers chevaux tigrés
 Qui composoient son attelage ,
 Un de ces gros Crésus que leur coffre a titrés ,
 En perdit un. Où prendre un pareil assemblage ?
 Après un tel malheur rien ne peut le toucher.
 Dans sa douleur inconsolable ,
 Sous peine de disgrâce il ordonne au Cocher ,
 De quelque prix qu'il soit , d'en chercher , rechercher
 Un , à son cher défunt parfaitement semblable.
 Il s'étoit passé quelques mois ,
 Sans qu'on eût fait que de l'eau claire ;
 Le hasard en offre un ; on le confronte aux trois ,
 Et de tout point c'est son affaire.
 Le fortuné Cocher revient d'un air vainqueur ;
 Dans la joie où nage son cœur ,
 L'impatience qui le presse ,
 Du maître encore au lit n'attend pas le réveil. —
 Vivat , Monsieur , joie ! allégresse !
 J'ai rencontré votre pareil.

COMBIEN DE CHOSES

Dont on croit ne pouvoir se passer, & dont on se passe pourtant fort aisément dans certaines circonstances.

AMROU, fameux Calyphe (1), étoit si fastueux,
Qu'à peine cent chameaux suffisoient au bagage
Qu'exigeoient en tout tems les repas somptueux,

A la guerre ainſi qu'en voyage.

Arrêté dans les fers d'un rival inhumain,
Conſterné, ſuccombant au beſoin qui le mine,
Il apperçoit Iſouf, le chef de ſa cuiſine,
Demande en ſoupirant de quoi calmer ſa faim.
Ne ſe trouvant pour lors qu'un morceau de chair
crue,

Iſouf le met bouillir, & fort en même tems

Pour aller faire une recrue

De quelques mets plus ragoûrans.

Un chien, qui par haſard ſe rencontre à la porte,
Voit la marmite, y court; pour en prendre ſon ſou

Y met le nez, de telle ſorte

Que l'anſe, en ſ'abattant, le ſaiſit par le cou;
Il ſe débat en vain, prend la fuite & l'emporte.

(1) Successeur de Mahomet.

Malgré l'état cruel où le tient son vainqueur ,
 Le Prince rit de tout son cœur.
 L'Officier de retour lui marque sa surprise ,
 De le voir en pareille crise
 Oublier ainsi tous ses maux.
 Je ris, dit le Calyphe en se donnant carrière ,
 De voir combien d'Amrou l'étoile est singulière !
 Hier , pour ma cuisine il falloit cent chameaux ,
 Un chien seul aujourd'hui l'emporte toute entière.

R É P O N S E

*Du Prince Emmanuel de Savoie , à Philippe II ,
 Roi d'Espagne , son beau-pere.*

UN jour que Philippe second ,
 En visitant quelque Province ,
 Avoit donné la droite au Prince de Piémont ;
 Voyant que le cheval du Prince
 N'alloit que sur ses reins , que par saut , que par
 bond. —
 Vous peinez bien , mon fils ! ce cheval vous harasse ,
 Dit le Monarque ; il est tuant ! —
 Il est , Sire , un peu rumuant ;
 Mais c'est qu'il sent fort bien qu'il n'est pas en sa
 place.

LE QUERELLEUR & L'HOMME SAGE.

EN sortant de la Comédie,
Un fendeur de naseau fut poussé rudement.
D'une incartade aussi hardie,
Piqué jusques au vif, il suit son mouvement.
Il saisit le poignet de celui qui l'outrage;
Pourquoi, dit-il, Monsieur, me pousser brusquement?
On laisse avant du moins déboucher le passage.
Vous ignorez apparemment
Que jamais homme de courage
Ne souffrit pareil traitement?
Vous en paîrez l'apprentissage;
Je n'en dirai pas davantage,
A quelques pas d'ici suivez-moi seulement. —
J'approuve fort, Monsieur, votre délicatesse;
Je me souviens aussi de quelques jeunes gens
Qui m'ont poussé durant la piece;
J'aime aussi peu que vous ces gestes outrageans:
Au premier étourdi nous nous verrions en butte;
Mon injure précède, & vous trouverez bon
Que je coure en avoir raison;
Je suis à vous dans la minute.

IL FAUT TENIR LES CONVENTIONS.

UN Pitaut craignoit la milice.
 Un Officier voisin le prend à son service.
 Tu n'auras pas, dit-il, beaucoup à travailler ;
 Je te donnerai tant, fers moi bien, sois fidele ;
 Tu verras si je fais récompenser le zele ,
 Et j'aurai soin de t'habiller.
 Le Manant hors de lui sur une offre aussi belle ,
 Dont chaque point lui plaisoit fort ,
 Court chez parens, amis, en conter la nouvelle ,
 Et bien vite au château retourne avec transport.
 Le lendemain fort tard le Maître se réveille ,
 Et le Laquais ne paroît pas! —
 Mon paresseux entre deux draps ,
 En attendant la soupe apparemment sommeille.
 Il sonne, appelle; sonne, appelle; à tout ce bruit
 Sans déplacer, froid & tranquille ,
 Le bon Lasseur répond du lit.
 Le Patron par degrés sent échauffer sa bile ,
 Se leve, cede à son dépit,
 Monte en grondant. — Eh! camarade ,
 N'as-tu pas dormi de la nuit ?
 Au lit encore ? es-tu malade ? —
 Je crois, Monsieur, que vous riez ;
 C'est malgré moi que j'y demeure ;
 Ne m'avez-vous pas dit que vous m'habilleriez ?
 Je vous attends depuis une heure.

G A S C O N N A D E.

DÉ cet air martial, dé cet œil foudroyant,
Qué pensez-bous un peu, charmant objet qué j'aime ?
Bous l'abourai-je ? en mé boyant
J'ai peine à m'empêcher d'aboïr peur dé moi-même !

LA PLAINTÉ BIEN REÇUE.

UN E femme coquette, & pour telle connue ,
A quelqu'un de nos Rois , après de grands éclats ,
Se plaignoit d'un mari furieux dans ses rats ,
Sur quelque vision cornue. —
Madame , tout ceci ne me regarde pas. —
Ce n'est pas tout ; contre vous , Sire ,
Je le vois tous les jours s'emporter jusqu'au point ,
Qu'il n'est horreur qu'il n'ose en dire ! —
Madame , tout cela ne vous regarde point.

LA DAME DE PROVINCE.

DE Province à Paris récemment transplantée ,
Chez une Princesse du Sang ,
Une Dame un jour présentée ,
Par l'éclat de sa cour , autant que par son rang ,
Parut un peu déconcertée.
Son Altesse l'accueille , & d'un air de bonté ,
Vante ses charmes , sa beauté. —
Depuis quand mariée ? êtes-vous en famille ?
Vous m'inspirez de l'intérêt. —
Depuis trois ans , Madame , & je n'ai qu'une fille.
La Princesse aussi-tôt , avec un air distrait ,
Se tourne , parle d'autre chose ,
Nouvelles , jolis vers , romans , contes en prose.
Elle revient encor , le front chargé d'ennuis. —
Eh bien ! combien d'enfans ? tout en vous m'inté-
resse. —
J'en ai déjà , Madame , informé votre Altesse ,
Je n'ai point accouché depuis ,

LE SAVETIER & LE CURÉ.

AH ! Monsieur notre bon Curé,
Qu'il me tardoit de vous apprendre
Mon mal au cœur ! je suis outré !
Oui , furieux ! désespéré !
A tout moment près de me pendre ! —
Eh ! pourquoi , mon cher Balafré ? —
Revenant de mon tour de France ,
Et passé Maître Savetier ,
J'allois gaîment dans l'espérance
De m'établir dans mon quartier.
Mais le Démon , ce vieux routier ,
Qui pour surprendre la jeunesse
Par queuque tour de son métier ,
Autour de nous rode sans cesse ,
M'attendoit à Château-Berthier.
Une dondon brune , joufflue ,
Camusé , courte , un peu ventrue ,
S'y rendoit un peu lentement.
Tout à coup mon cœur à sa vue ,
Se treuvit je ne fais queument. —
Vous avez-là bien du bagage !
Lui fis-je avec empressement ,
Voulez-vous que je vous soulage ?
Nenni , fit-elle , grand-merci !
Vous en avez beaucoup aussi !

Une réponse tant honnête
 Me penſit renverſer la tête.
 Je la fiſquai de tous mes yeux ;
 Plus je la vois & l'examine ,
 Plus je lui trouve bonne mine ;
 Et j'en tumbis tout amoureux.
 Je lui propoſe mariage ,
 Mais mariage ſérieux ,
 Et lui donne un baiſer pour gage ;
 Elle y conſent , & m'en rend deux.
 J'arrivons au maudit village.
 L'amour nous fait doubler le pas ;
 Elle voit ſon pere & ſa mere ,
 Vole auſſi-tôt entre leurs bras ,
 Tout de go leur conte l'affaire.
 Je m'avancis le chapeau bas ;
 On me fit accueil & grand'chere ,
 Comme on feroit à Mardi-gras.
 Ce n'eſt pas tout ; mon ſin beau-pere ,
 Sur mon métier , ſur mon ſavoir ,
 Prend ſon moment , court au Notaire ,
 Me fait ſigner le même ſoir :
 Plus d'un jaloux eurent beau faire ,
 Je vis au gré de mes amours ,
 Le tout baclé ſous douze jours ,
 Et dans mes bras ma ménagere.
 Je fus au comble de mes vœux !
 Mais , hélas ! je ne ſavons guere
 Ce qu'il nous faut pour être heureux !
 Et je faiſons tout le contraire !
 Comme un benêt je fus leurré !

Dès la nuit même de la noce,
 Je reconnus qu'elle étoit grosse.
 Je pestai ! tempêtai ! jurai !
 Double catin ! tu fais la gnaïse,
 Avec ton air de chat fourré :
 Tu m'as donc pris pour un Nicaïse ?
 Par tout l'enfer ! toute sa braïse !
 Tu verras si... je te battraï !
 Gernicoton ! je te tûrai !
 T'écraserais comme punaïse ! —
 Y penſes-tu , dit le Curé ,
 Quoi ! tu te plains, mon pauvre Blaise,
 Quand tu devrois être ravi ?
 T'est-il permis , ne te déplaise ,
 D'uſer de cuir qu'il n'ait ſervi ?
 L'amende eſt-elle une fadaïse ?
 Sentant la force de la theſe ,
 Le bon ſire ouvre de grands yeux ,
 Réfléchit d'un air ſérieux ...
 Vous me mettez bien à votre aïſe !
 S'écria-t-il d'un ton joyeux ,
 Vous me mettez bien à mon aïſe !
 J'aime au fond ma chere Thérèſe.
 Le voilà doux comme un mouton ;
 La jaloûſie , avec ſa rage ,
 Va porter ailleurs ſon poiſon ;
 Pour faire ſon rapatriage
 Il revient vite à la maiſon ,
 Et tout honteux de ſon tapage
 En demande humblement pardon.
 Inondant de pleurs ſon viſage ,

Thérèse lui tend le menton ;
 Le calme succède à l'orage ,
 Les deux cœurs sont à l'unisson.
 Par mille égards Blaise, dit-on ,
 De ses fureurs la dédommage.
 Avec épouse , & belle , & sage ,
 Tranquille & gai comme un pinçon ,
 Il vit heureux dans son ménage ;
 Et voit joindre au premier poupon
 Tous les ans fillette ou garçon ,
 Que sur la foi du mariage
 Il croit du moins de sa façon.

Ceci fait voir qu'il seroit bon ,
 Avant d'entrer en telle cage ,
 Pour l'épouseur & le tendron ,
 De se connoître davantage ;
 On verroit moins de carillon.
 On peut trouver une Thérèse ;
 Mais tout mari n'est pas un Blaise ,
 Et n'entend pas si bien raison.

RÉPARTIE

R É P A R T I E

D'un jeune Homme de quinze à seize ans.

JE viens offrir , Madame , un triomphe à vos charmes ,

Dans un parent tout prêt à leur rendre les armes ;
Quoique bien jeune encore , il n'est pas , sur ma foi ,
Tout-à-fait aussi sot qu'il en a l'apparence. —

Madame , c'est la différence
De Monsieur le Marquis à moi.

LE GASCON A LA GABELLE.

L'AUTRE jour un Gascon , Secrétaire du Roi ,
Touchant son franc-salé se rend à la Gabelle. —
De vos provisions l'ordonnance est formelle ,
Il faut triple copie. — Eh ! cadédis ! pourquoi ? —
Pour nous , pour tels bureaux. Il s'en va , les fait faire ;
Ces trois objets remplis , croit finir son affaire.
De catholicité , Monsieur le Directeur
Veut un certificat de la main du Pasteur.
De ces formalités notre Gascon se pique. —
Abec bous tous , Messieurs , on n'a jamais fini !
 Votre sel est-il donc véni ,
Qu'on né peut en manger sans être Catholique ?

H

COMME ON AIME DIEU

POUR SON PROCHAIN.

D'UNE jolie & jeune femme ,
 Une dévote un jour ne parloit pas trop bien.
 Pour couper court à l'entretien ;
 De l'air dont vous parlez , Madame ,
 Dit un ami de l'autre , on n'a pas beaucoup lieu
 De vous croire pour elle une amitié suprême ? —
 Eh ! mais... Monsieur !... eh ! oui , je l'aime. —
 Vous l'aimez pour l'amour de Dieu ?

LES BARBES.

UN Elégant fade , à poil roux ,
 Plaisantoit un Pitaut dans la vigueur de l'âge ,
 D'avoir si peu de barbe avec si grand corsage. —
 Ne faut pas tant , Monsieur , se gobarger de nous ;
 Quand Dieu distribua les barbes , voyez-vous ,
 D'en avoir , grands , petits , tout le monde eut la rage ;
 On courut , on choisit , ils s'en pourvurent tous ;
 J'aurois bien souhaité d'en avoir , comme un autre :
 Mais je vins tard , & n'en vis plus
 Que de la couleur de la vôtre ,
 Au diablezot si j'en voulus.

L'EXPÉDIENT CURIEUX.

D'UN Saint Sébastien voulant avoir l'image ,
 Comme plus expérimentés ,
 Deux Payfans sont députés
 Par les communes d'un village. —
 Le voulez-vous vivant ou mort ?
 Leur demanda le Peintre. A décider l'affaire ,
 L'un & l'autre surpris hésiterent d'abord.
 Faites-le vivant, pour bien faire ,
 Dit à la fin l'un d'eux en se frappant le front. —
 Morgué! c'est bian dit & bian imaginaire ,
 Répond l'Adjoint; nos gens seront
 Toujours à tems, mon cher compere ,
 De le tuer quand ils voudront.

R É P O N S E

D'un petit Garçon de sept à huit ans.

COMPTEZ , pauvres mortels , sur les choses
 humaines !
 Perdre un procès si juste , & qui m'a tant coûté! —
 Ah! papa! j'en suis enchanté!
 Vous n'aurez plus les mêmes peines!

H 2

 LE GASCON & LE MOUSQUETAIRE.

UN Mousquetaire gris , dont le nez ne sentoît
 Rien moins que l'ambre ou la canelle ,
 Près de la Comédie étoit en sentinelle ,
 En attendant quelqu'un qui l'impatientoit.
 A notre homme un Gascon s'adresse ,
 Lui demande avec politesse
 Quel sujet on représentoit. —
 Suis-je donc une affiche ? — Oh ! quelle humeur
 faubage !
 L'affiche en cé cas là sentiroit vien maubais ! —
 Ofer traiter en face un homme de punais !
 Ce n'est que dans le sang qu'on lave un tel outrage !
 Allons, Monsieur, ceci ne veut pas de témoins. —
 Tout doux , mon cher ! un mot ; pensez-y , soyez
 sage ;
 Pour triompher dé mon courage ,
 A quoi bous serbiront botre adresse & bos soins ?
 Bainqueur , bous n'en purez pas moins ;
 Mort , bous purez vien dabantage ,

L'OFFICIER & LA SERVANTE D'AUBERGE.

UN Officier perdit un œil ;
 Ce n'est pas trop de deux au métier de la guerre.
 Il fallut en faire son deuil ,
 L'Artiste y suppléa par un bel œil de verre.
 Dans une auberge un soir en fermant le rideau ,
 Tenez , dit-il à la Servante ,
 Mettez cet œil dans mon chapeau ;
 Elle croit qu'il l'attache , & frémit d'épouvante
 A l'aspect d'un objet pour elle aussi nouveau. —
 Qu'attendez-vous encor ? quel dessein est le vôtre ?
 Lui dit-il d'un air sérieux. —
 Je n'ai , Monsieur , qu'un de vos yeux ,
 Pour m'en aller , j'attendois l'autre.

LE JEUNE SEIGNEUR FRANÇAIS & L'ITALIEN.

DE tous ces mets rien ne vous pique ?
 Disoit un Florentin dans un brillant repas ,
 A certain petit-maître un peu mélancolique.
 Je suis peiné de voir que vous ne mangiez pas !
 Qu'a votre Seigneurie ? est-elle dérangée ? —
 Eh ! non , Monsieur , elle est mangée.

D É C R E T D U S É N A T

D'une République célèbre.

D'UNE fameuse République,
Le Sénat dûment informé,
Que Dieu, ce Dieu si saint ! si digne d'être aimé !
Dans ses bienfaits si magnifique !
A toute heure étoit blasphémé ;
De zèle & de courroux doublement animé ,
Porta tout d'une voix ce décret authentique. —
Pour arrêter le cours de ce crime infernal ,
Pour mieux faire sentir la grandeur de l'offense ,
Sous peine de la mort , faisons à tous défense
De parler dudit Dieu , soit en bien , soit en mal.

LE GASCON & LE SAVOYARD.

Pour mé porter chez mon hôtesse,
Un sac de nuit près Saint Médard ,
Disoit un Bordelois à quelque Savoyard ,
Dé-té montrer six francs jé t'ai fait la promesse ;
Jé té fais boir un louis d'or ,
Tu n'es pas satisfait encor !

LA VIEILLE & LE PRÉDICATEUR.

DANS certains bourgs il est d'usage,
 Que le sexe à l'Eglise ait un rang séparé.
 Pour louer dignement le Patron d'un village,
 Un grand Prédicateur s'étoit bien préparé;
 Ce n'étoit pas son moindre ouvrage.
 Mais malgré l'intérêt, la beauté du discours,
 Son maintien noble, apostolique,
 Son débit onctueux, son geste pathétique,
 Un caquet importun l'interrompoit toujours.
 De son sexe accusé de ne pouvoir se taire,
 Voulant venger la gloire, & nous prendre en défaut,
 Une vieille se leve; observez bien, mon Pere,
 Qu'il ne vient pas de nous, lui dit-elle tout haut,
 Ce babil qui vous trouble, & qui nous désespère. —
 Tant mieux, tant mieux, ma bonne! il finira plus tôt.

L'AUBERGISTE TOULOUSAIN

ET L'ÉTRANGER.

VOYEZ, Monsieur, ce petit coq!
 Quel panache il a sur la tête! —
 Cela fait voir qu'en Languedoc,
 Il n'est petit sujet qui ne leve la crête.

H 4

LES DEUX AVOCATS.

UN Avocat fameux , blanchi sous le harnois ,
 Mais déferé d'un luminaire ,
 Envieux d'un jeune Confrere ,
 Qui plaidoit contre lui pour la premiere fois ;
 Croyant le démonter , le réduire à se taire ,
 Traita de perfiffage & d'inutilités ,
 Le discours de son Adversaire ,
 Et quelques faits par lui cités. —
 Ce que j'ose avancer n'est rien moins que sornettes ,
 Maître Aubin , répond celui-ci ;
 Il n'est rien d'inutile ici
 Qu'un des côtés de vos lunettes.

LE JUGE & LE TEINTURIER.

COMME témoin sur un grabuge ,
 Un Teinturier dernièrement ,
 Assigné pardevant le Juge ,
 Comparoit pour prêter serment.
 Trompé par la couleur de ses mains violettes ,
 Le Bailli dit , quittez vos gants. —
 L'ouvrier rit entre ses dents :
 Vous , Monsieur , prenez vos lunettes.

L'HUMILITÉ ESPAGNOLE.

LE manteau sur l'épaule au milieu de l'été,
 Sur le nez de larges lunettes,
 La dague sur le flanc, & l'épée au côté,
 Un pauvre Aragonnois, en gotille, en manchettes,
 A jeun, midi sonnant, alloit à pas compté.
 Un bon Prêtre François, dont l'air & l'équipage
 Annonçoient la mendicité,
 S'offre à ses yeux sur son passage;
 Il l'aborde avec gravité. —
 Monsieur auroit-il dit sa messe?
 Auroit-il pris son chocolat? —
 Mon chocolat, Monsieur! vous voyez mon état,
 Il ne me permet pas cette délicatesse;
 Je ne vis que par les secours
 Qu'aux portes des Couvens je reçois tous les jours;
 J'allois à celui-ci présenter mon écuelle. —
 J'admire votre humilité!
 Il n'est point de vertu plus belle,
 Ni de vice plus sot qu'une vaine fierté;
 Du moins c'est mon avis. Le François, d'ordinaire,
 Nous accuse pourtant d'un orgueil odieux :
 Je m'en vais avec vous, si ce n'est vous déplaire;
 Vous verrez de vos propres yeux
 Un bel exemple du contraire.

R E M O N T R A N C E

A des jeunes Gens à la Messe.

PAR un caquet sans intervalle,
Trois jeunes gens avec scandale
Troublerent pendant sa Messe un bon vieux Récol-
let. —
Daignez, Messieurs, daignez, de grace,
D'une voix tant soit peu plus basse,
Réciter votre chapelet.

L E S A V A N T.

AH! Monsieur, courez promptement!
Au logis le feu vient de prendre!
Vîte, Monsieur, tout est en cendre!
Si vous tardez un seul moment! —
Eh! la Jeunesse, êtes-vous sage
De me distraire pour cela?
Ma femme n'est-elle pas là?
M'embarrassé-je du ménage?

R É P O N S E

Du Duc de au feu Roi.

J'AI dans mes Parlemens des membres factieux,
Disoit un de nos Rois; dans ma poche en revanche
J'en tiens un tout entier (1). — Sire, il vaudroit bien
mieux
Que vous l'eussiez dans votre manche!

LE COCHON DE MOITIÉ.

DEUX Manans unis d'amitié,
En commun mettant leur boursette,
D'un jeune porc firent l'emplette;
Chacun en fut pour la moitié.
Un jour de le tuer l'un des deux eut envie.
Y penses-tu? dit l'autre; attendons, tu verras
Sous trois mois le cochon le plus beau, le plus gras,
Que tes yeux aient vu de ta vie. —
D'attendre tant je suis trop las;
Si tu ne veux, compere Etienne,
Tuer ta part, à ça ne tienne;
Je vais, pour moi, tout de ce pas,
En attendant, tuer la mienne.

(1) La démission de celui de Pau.

QUERELLE A L'OPÉRA.

UN jour à l'Opéra , sur une bagatelle ,
Deux cavaliers prennent querelle. —
Si nous étions dehors , mon petit compagnon ,
Petit noble à la cloche , à tourelle quarrée ,
Dit l'un , de la grandeur affectant le haut ton ,
Je vous ferois par ma livrée
Appliquer cent coups de bâton. —
Pour moi , répondit l'autre avec un froid suprême ,
Je ne suis pas si grand Seigneur ,
Je n'ai point de laquais ; sortez , j'aurai l'honneur
De vous les appliquer moi-même.

EXPRESSION PLAISANTE

*D'une Dame dans son dépit , contre un froid
excessif au mois d'Août.*

APRÈS dix jours entiers du plus ardent soleil !
Au plus fort de la canicule !
D'une heure à l'autre ! un froid pareil ,
En bonne foi , Monsieur , n'est-il pas ridicule ?

LES DEUX GASCONS.

QU'AS-TU donc, mon cher? d'où fors-tu?
Ton air est névuleux, ton bifage avattu! —
Jé biens dé perdre en for ma derniere pistole;
Et pour surcroît, un créancier
Qui né manqua jamais à tenir sa parole,
Mé menace encor d'un Huissier,
Et tout dé suite de la géole!
Et si, jé né lui dois qué quatré millé francs,
Et cela tout au plus dépuis quatre à cinq ans!
Commé tu bois, velle bétille,
Pour faire boir un homme à trabers uné grille!
Il m'a dit abec feu : Si dans trois jours d'ici
Jé né réçois touté ma somme,
Lé quatrieme jé bous somme;
Huit jours après bous berrez si...
Qué faire abec ce diavle d'homme!
Jé mé rébire au même instant;
Connoissant l'intérêt pour son premier movile,
Jé fais un von moyen dé bous rendre content,
Lui dis-je. Il m'écoura d'un air assez tranquille.
Les quatré millé francs, & cinq ans d'intérêt,
Cé sont cinq mille en tout, qu'à payer jé suis prêt :
Bous n'abez pour cela qu'à m'en prêter six mille;
L'intérêt en courra plus gros,

Dé la main à la main jé bous paye. A ces mots
 Lé vrutal étouffant dé vile,
 Mé régarde , & tourne lé dos. —
 Cet homme est en effet un peu vien difficile !

LE BATELIER PRUDENT.

UN Batelier de Normandie ,
 Voyant son fils tombé dans l'eau ,
 Sur le point de perdre la vie ,
 Crioit , hurloit de son bateau :
 Nage , mon fils ! nage ! courage !
 Un élan te met au rivage.
 Il entend le pauvre garçon
 Faire , encor loin de l'abordage ,
 Mains & mains vœux à leur patron. —
 Qu'est-ce que tout ça signifie ?
 Laisse-là le bon Saint François ,
 Nous l'avons trompé trop de fois ;
 Cherche quelqu'autre qui s'y fie.

LA FILLE DE SEPT ANS

Qui apprend à son Frere aîné à jouer à croix ou pile.

UNE langue de carpe est un friand morceau !

Dit un bon pere de famille ;

A mes petits amis j'en veux faire un cadeau. —

Non, papa , c'est pour vous, dit l'embryon de fille.

Prenez-la , mes enfans ; je veux

La partager entre vous deux. —

C'est trop petit. — Eh bien ! que le sort en ordonne ,

A croix ou pile jouez-la. —

Que dis-tu , mon frere , à cela ? —

J'y consens ; je prends pile. — Et moi , dit la friponne ,

Je prends la langue , & l'avalala.

ÉPITAPHE D'UN MINISTRE.

INSTRUISEZ-VOUS , riches ! puissans !

En maître , au sceptre près , j'ai gouverné l'empire ;

Dans ma vie , enivré d'encens !

A ma mort , pas un grain de myrrhe !

LES DEUX AUTEURS (1).

UN Auteur fameux, dont la piece
N'eut pas, à beaucoup près, un succès des plus doux,
Apperçoit un rival dont il étoit jaloux;
Pour lui parler il fend la presse.
Il l'aborde, sourit, rassure son maintien. —
Eh bien! vit-on, mon cher, de piece plus parfaite?
Dans les détails, l'ensemble, y desiré-t-on rien?
Qu'en pensez-vous, l'ami? — Que vous voudriez
bien
Que ce fût moi qui l'eusse faite!

R É P O N S E

D'une Enfant de quatre ans.

MA fille! ma fille!... Eugénie!
Que faites-vous donc-là? venez auprès de nous. —
Eh! maman, tranquillisez-vous,
Je suis en bonne compagnie.

(1) Voltaire & Piron.

HENRI IV. & D'AUBIGNÉ.

DEUX Seigneurs qu'aimoit Henri quatre,
 A sa personne aussi tendrement attachés,
 Qu'à ses côtés souvent il avoit vu combattre,
 A deux pas de son lit un jour étoient couchés. —
 La Force, dit l'un d'eux, parlons un peu du Maître.
 Dans les plaines d'Ivry, près d'Arque, de Coutras,
 Qu'auroit-il fait sans nous? j'apprends à le con-
 noître!

J'en fâche peu de plus ingrats!
 Il n'a de la bonté tout au plus que l'écorce...
 Tu ne dis mot? dors-tu? — N'entends-tu pas, la
 Force?

Dit le Roi; répons au détail curieux
 Qu'il fait de mes verrus. — Vous nous écoutez, Sire?
 Dit d'Aubigné, d'un air tranquille & sérieux:
 Dormez, dormez, vous ferez mieux;
 Nous en avons d'autres à dire (1).

(1) Le Roi ne m'en fit pas plus mauvais visage le lendemain,
 dit d'Aubigné.

L'USURIER & LE PRÉDICATEUR.

CHEZ un Prédicateur d'un zèle apostolique ,
Un célèbre Usurier s'en va dernièrement ,
 Pour le prier très-instamment
De donner sur l'usure un sermon pathétique.
A ce propos qui marque un pécheur converti ,
L'homme de Dieu charmé, l'embrasse d'un air tendre,
 Le félicite du parti
 Que le ciel enfin lui fait prendre. —
Un métier si honteux... — Vous ne m'entendez pas ,
Répond notre Harpagon ; quoiqu'il est vrai , sans
 gloire,
 Il auroit pourtant ses appas ;
 Mais tant de gens sont dans le cas ,
 Qu'il ne rend pas de l'eau pour boire.
Voici tout franc pour quoi je viens :
C'est que , si vous pouviez convertir mes confreres ,
 Vous feriez , Monsieur , deux grands biens ;
 Et leur salut , & mes affaires.

L'ÉVÊQUE & LE CURÉ DE CAMPAGNE.

D'UN Curé de son diocèse,
Un Prélat s'informoit s'il étoit à son aise,
Combien valoit son prieuré ?
Malgré l'éclat de l'un, l'obscurité de l'autre :
Monseigneur, lui dit le Curé,
Mon bénéfice vaut tout autant que le vôtre,
Ou le ciel, ou l'enfer. Pour vous, comme pour moi,
Le *quantum* n'y fait rien ; tout dépend de l'emploi
Que nous ferons chacun du nôtre.

BRAVOURE DES FRANÇOIS

RECONNUE DE TOUT TEMS.

LE François volontiers se battra contre quatre.
Un vieux proverbe dit, que son courage est tel :
Si le diable d'enfer en sortoit pour se battre,
Il courroit sur le bord accepter le cartel.

SANG FROID D'UN MARI.

UN Seigneur déjà vieux , de son appartement
 Voulant passer un jour à celui de sa femme ,
 Voit la porte poussée un peu négligemment ;
 Il entre , fort surpris d'apercevoir la dame
 A côté d'un laquais , l'embrasser tendrement. —
 Eh ! Madame , dit-il d'un air tranquille & grave ,
 Vous devriez fermer du moins ;
 La gloire d'une femme exige quelques soins
 Dont elle doit être l'esclave.
 Que deviendriez-vous , si quelqu'autre que moi
 Vous eût surpris tous deux dans ce moment d'ivresse ?
 Je n'y puis penser sans effroi !
 Prévenez ce malheur ! tout est dit , je vous laisse.

Elle meurt. Il part pour Paris.
 Ennuyé d'un triste veuvage ,
 D'une beauté piquante éperdument épris ;
 Comptant pour rien ce mal si fréquent en ménage ,
 Redouté de tant de maris ,
 Plus encor de ceux de son âge ,
 Et dont se rit tout homme sage ,
 Loin qu'il en pousse les hauts cris :
 Sous le joug de l'hymen derechef il s'engage.
 Il retourne aussi-tôt à son Gouvernement.
 Arrivé de la veille , avec étonnement ,
 En montant les degrés , il voit sur son passage

Un grifon qui tâchoit de cacher son visage ;
De sa première femme il reconnoît l'amant.
Bien loin de s'emporter , il se mit à sourire. —
Eh ! c'est toi , mon ami Ferrié !
Qui diable a pu sitôt te dire
Que je m'étois remarié ?

LA MALADE IMAGINAIRE.

JE mange bien , je bois de même ;
Mon sommeil est profond , d'une douceur extrême ;
Sans excès d'embonpoint mon corps est bien nourri ,
Mon œil est vif , mon teint fleuri ,
Disoit la jeune Elise à son vieux Esculape.
Tout paroît annoncer que je me porte bien ,
Et cependant il n'en est rien :
Je péris , je le sens. Le Docteur rit sous cape. —
Je le crois bien , comment ! tous ces symptômes-là !
Mais calmez-vous ; laissez-moi faire ,
Je vais trouver l'Apothicaire ,
Nous vous aurons bien vite emporté tout cela.

L'ORGUEIL CONFONDU.

UN Duc enorgueilli de la faveur du Prince ,
 Encor plus enivré de sa propre grandeur ,
 Avec un train d'Ambassadeur
 Part de Paris pour la province.
 Bouffi de son Gouvernement ,
 Il arrive. On le fait , on accourt au plus vite ;
 Clergé , Noblesse , Parlement ,
 Chacun lui fait son compliment ;
 Aux plus grands il rend leur visite.
 Encore en conta-t-il au mortel le plus vain ;
 Fier de l'autorité que sa place lui donne ,
 Qui de son auguste personne
 Ne parloit , comme on dit , que la toque à la main.
 Il excepta pourtant une femme titrée ,
 Femme aimable & considérée ,
 Dont le moindre avantage étoit la qualité.
 Contre elle son ame ulcérée ,
 Pour l'avoir sans succès quelque tems adorée ,
 Nourrissoit un dépit qu'aigrissoit sa fierté.
 La Dame prévoyant le tort qu'eût pu lui faire
 Chez la Noblesse & le vulgaire ,
 Une telle incivilité ,
 En confia sa peine à la fidélité
 D'un ami prudent & sincère.
 Ami du Duc , comme le sien ,

Il va le voir , & fait si bien
 Qu'il le porte à la satisfaire. —
 J'irai , mais sans mot dire ; un pareil entretien
 N'aura pas trop de quoi lui plaire. —
 N'importe, allez toujours. Quel homme en pareil cas,
 Disoit en soit l'ami, pourra tenir parole ?
 Il avertit du jour , la Marquise en rafole ,
 Dans son transport ne se sent pas.
 Arrive enfin le jour marqué pour sa victoire.
 Cercle choisi , nombreux , qu'on avoit eu le soin
 D'assembler pour être témoin
 De son triomphe & de sa gloire.
 Le Duc vient , ne dit mot ; dans un ample fauteuil
 S'établit , s'étend , ferme l'œil.
 Le dépit de la Dame en ses yeux étincelle ,
 À ce trait de mépris , ce silence insultant ;
 L'assemblée interdite , & confuse pour elle ,
 S'indigne pour le moins autant.

Une enfant un peu volontaire ,
 S'approche en tapinois , & jusques sous le nez ,
 Fixe long-tems sur lui ses regards étonnés ;
 Avec frayeur court à sa mere. —
 Maman ! Monsieur est mort ! il est mort tout à fait !
 Je l'ai long-tems regardé faire ;
 Il est mort , vous dis-je ? en effet. —
 Vous vous trompez , ma fille , & cela ne peut être. —
 Pardon , maman ! — Comment pouvez-vous donc
 connoître
 Si Monsieur est mort , ou s'il dort ? —
 Aucunement il ne remue ,

Il a les yeux fermés , il ne dit mot & pue (1) ;
 Eh ! n'est-ce pas ainsi qu'on est quand on est mort ?
 A ce trait de l'enfant , tout prend une autre face ;
 La Marquise sourit , la serre avec transport ;
 La compagnie éclate , applaudit & l'embrasse.

Le fier Duc , outré , confondu ,
 Sort en fureur , sans rien répondre.
 L'adage est vrai ; tel va pour tondre ,
 Qui souvent retourne tondu.

L'HOMME HEUREUX EN PROCÈS.

DE six nouveaux procès intentés par moi-même ;
 J'en ai par mes témoins gagné cinq depuis peu ;
 Et c'est de mon serment que dépend le sixième :
 Juge , mon cher , si j'ai beau jeu !

(1) Voyez le Dictionnaire de Richelet, par M. de Vailli, édition de 1780. On dit au présent de l'indicatif, je pus, tu pus, il *pue* ; il vaudroit mieux dire, je pue, tu pues, il *pue*. Voyez, dit-il, la Grammaire.

CONSEIL D'UNE DAME

A un jeune Président.

QUOI ! toujours un air emprunté !
N'être jamais soi-même ! un air de gravité ,
Avec un jeune & beau visage ,
Au sein d'une société ,
Dans des momens & dans un âge ;
Qui ne respirent que gâité !
En quittant le mortier , la pourpre , l'équipage ,
Et de Juge , & de Sénateur ;
Quittez aussi cet air sauvage !
Oubliez , croyez-moi , le théâtre & l'acteur ,
Pour jouer avec nous un plus doux personnage ?
Pourquoi gâter les dons que le ciel nous a faits ?
Par mille endroits , Monsieur , vous êtes estimable ;
Cessez d'être important , & veuillez être aimable !
La nature pour vous en a fait tous les frais .

LE PRÉDICANT & LE PAYSAN.

VOYEZ, Messieurs les Catholiques ,
 Disoit un Prédicant , lequel plaît plus à Dieu ,
 De votre église , ou du saint lieu ,
 Que vous osez traiter de parc des hérétiques ?
 Oui , lequel , s'écrioit le Ministre zélé ,
 De notre temple , on bien du vôtre .
 Quoiqué si proche l'un de l'autre ,
 Le feu du ciel a-t-il brûlé ?
 Monsieur , dit un gros Rustre , en secouant la tête ;
 C'est là , ne vous déplaîse , une pauvre raison ,
 Le Diable est-il donc une bête ,
 Pour aller brûler sa maison ?

L'HOMME A QUATRE PIEDS.

SI tu n'es pas tombé , notre ami Bourguignon ,
 Il ne s'en est fallu de guere ! —
 Bon ! j'en ai fait semblant ; mais je fais bien que non ,
 Je me tenois trop bien sur mes pieds de derriere .

LE MARI MOURANT.

D'UN malheureux époux , qu'une femme impru-
dente ,
Aux yeux de tout Paris avoit déshonoré ,
Dévoré de chagrins & d'une fièvre ardente ,
Le mal étoit désespéré.
Avec un zèle apostolique ,
Le Pasteur près de lui se rend à son devoir. —
Monsieur ! s'écrie un Domestique ,
Monsieur de Cornouaille (1) attend là pour vous voir,
Le mourant ouvre l'œil , & le voyant paroître : —
Ah ! juste ciel ! quel est mon sort !
Ne suis-je donc né que pour être
Encornaillé jusqu'à la mort !

CONSEIL QUI NE SERA GUERE SUIVI.

VIS-A-VIS d'un époux quinteux , atrabilaire ,
Tel que trop souvent il en est ,
Pour vivre sans débats , ma sœur , que faut-il faire ? —
Prévenir ce qui peut lui plaire ,
Avaler doux ce qui déplaît.

(1) M. de Cornouaille , Vicaire de Saint Eustache,

QUI N'EST CONTENT DE SON ESPRIT ?

EN campagne un Couvreur, du haut de son échelle,
Tombe la tête en bas, & s'ouvre la cervelle.
Sans poulx, sans mouvement, le coup le fit rester.

Le Syndic à cette nouvelle,
Court au plus vite l'exhorter,
Et supplée au Pasteur avec le plus grand zèle. —
Eh bian ! comme t'en vas, mon pauvre ami Beaulieu ?
Serre-moi bian la main si tu n'es plus en vie !
Dit de cœur avec moi, Sainte Vierge Marie,
Ayez compassion, s'il vous plaît, du bon Dieu !

A ce trait neuf & laconique,
Animé d'un ton pathétique,
On n'entend que sanglots ; lui-même il perd la voix. —
Bertomé, dit l'un d'eux, il est bian (1) de connoître
Que t'as bian étugué, que t'az euz un bon maître !

Nous l'avons dit souventes fois,
Morgué ! que t'as d'esprit ! tu parles comme un Prêtre ! —

Oh ! oui, j'aiz étuguez, & si bian qu'en dix mois,
Si je l'avois voulu, comme velà cinq doigts !
J'avois appris par cœur assez d'esprit pour l'être !

(1) Pour dire il est bien *aisé* de connoître, manière de parler assez ordinaire au peuple en bien des provinces.

 NAIVETÉ TOUCHANTE D'UNE JEUNE FILLE.

POUR mieux voir d'une fête, aussi rare que belle,
 L'ordre & la pompe solemnelle,
 Un écolier grimpa sur un clocher très-haut ;
 Il perd la tête , & fait le saut.
 Heureusement pour lui la foule est si pressée,
 Que, malgré la hauteur du lieu,
 L'étourdi s'en voit quitte, en tombant au milieu,
 Pour une épaule déplacée.
 Mais une pauvre fille en fut si rudement
 Et terrassée
 Et fracassée,
 Qu'elle en resta sans mouvement.
 On court au Confesseur, on cherche un Esculape.
 Ils viennent. — Pensez-vous, Monsieur, qu'elle en
 réchappe ? —
 Nulle espérance absolument.
 La mourante revient après quelque moment. —
 Ma chere enfant ! voilà Monsieur Braud qui déclare
 Qu'il craint beaucoup pour vous, que le mal est bien
 grand ;
 Ne pardonnez-vous pas ? — Oh ! oui, mon
 Révérend !
 Mais ce jeune Monsieur devoit bien dire gare !
 Ce trait de pure enfance & de simplicité,
 Ce sentiment de charité,

Son air tranquille & doux , un ton rempli de charmes ,
 Redoublerent si fort la sensibilité ,
 Que même en souriant de sa naïveté ,
 Assistans , Confesseur , on vit tout fondre en larmes.

Douceur , simplicité , souveraines des cœurs ,
 Heureux sur qui le Ciel a daigné vous répandre !
 Combien sur vous alors dut-on verser de pleurs ,
 Puisque moi-même ici je ne puis m'en défendre !

LE DISSIPATEUR.

CERTAIN jeune Seigneur , passant près d'un château
 Qu'il s'étoit vu forcé de vendre ,
 Fixe long-tems sur lui le regard le plus tendre :
 La structure , l'abord , le site le plus beau ,
 Tout enchante. Il soupire , & ne peut s'en défendre. —
 Charmant séjour de mes ayeux !
 Où mes yeux , en naissant , entrevirent l'aurore !
 Où j'ai passé depuis tant de jours gracieux !
 Lieu si cher à mon cœur ! château délicieux !
 Que j'aurois de plaisir à vous manger encore !

R É P O N S E

*D'un jeune Seigneur à son Valet-de-Chambre, qui
l'avertissoit de la malversation de tous ses gens.*

PARDONNEZ, Monseigneur, si j'y reviens encore;
Tous vos gens, Cuisinier, Laquais, Maître-d'Hôtel,
Chacun impudemment vous pille, vous dévore!
Du matin jusqu'au soir le brigandage est tel,
Que si vous n'apportez incessamment remède...—
Finis, mon cher Dubreuil, un pareil entretien!
Je te l'ai déjà dit, il me lasse, il m'excede:
Prétends-tu me réduire à veiller sur mon bien?
Un homme de plaisir, de mon nom, de mon âge!
Le bel amusement que ces soins de ménage!—
Monseigneur, laissez faire, avant qu'il soit long-tems
Vous serez délivré de ces soins rebutans;
Voyez Messieurs d'E... de C... de L...age...—
Finis, encore un coup, tes ennuyeux propos!
Pille, vole toi-même, & me laisse en repos!

LE SAGE VIEILLARD.

A CERTAIN bon Vieillard quelqu'un disoit un jour,
Pourquoi d'un autre hiver renoncez-vous aux flam-
mes,

Vous, dont le cœur sensible est formé pour l'amour? —

Je n'aime point les vieilles femmes. —

Prenez-en une jeune. — Ami, moi! vieux barbon!

Si je ne peux souffrir une vieille femelle;

Jeune fillette à l'œil fripon,

Eh! comment me souffrira-t elle?

LA QUESTION EMBARRASSANTE.

QUE vois-je là, dit un époux?

Lindor, Madame, à vos genoux!

De quelle ardeur il les embrasse,

Ma divine & tendre moitié!

Implore-t-il votre pitié?

De vos bontés vous rend-il grace?

LE

E S P I É G L E R I E

D'un jeune Garde-Marine.

DE Messieurs les Gardes-Marine,
 Avec raison la table est frugale & peu fine;
 Et le corps & l'esprit n'en font que plus dispos.
 Un Chef d'Escadre un jour, de ses jeunes Héros
 Sur un combat prochain remarquant l'alégresse,
 Dans un beau tems juge à propos
 De régler leur ardeur, d'exercer leur adresse. —
 Allons, Messieurs, voyons un peu
 Votre prestesse & votre feu
 A vous précipiter sur ces fiers Insulaires,
 Dont trop long-tems la France a souffert les excès;
 Imaginez-vous voir nos fougueux adversaires,
 Montrez-leur quels sont les François;
 Avancez. La troupe intrépide,
 L'œil menaçant, d'un pas rapide,
 Marche d'un air sûr du succès. —
 Tremblez! fuyez! mourez, canaille!
 S'écrie un des plus aguerris;
 Et frappant d'estoc & de taille,
 Perce, pourfend mainte volaille,
 Dans l'espoir que leur table aura part au débris;
 Tel Ajax, des troupeaux qu'il poursuit à grands cris,
 Couvre dans sa fureur tout le champ de bataille. —

K/

Que faites-vous, Monsieur ? Eh ! ce sont des dindons !
 Arrêtez, Chevalier ! quel taon (1) vous aiguillonne !
 Etes-vous fou ? — Dindons, démons,
 Dans le combat, Monsieur, je ne connois personne.

LE PASSAGER DANS LA TEMPÊTE.

UN Passager craintif, remarquant l'équipage,
 Le Patron même, déjà près
 De se lancer tous à la nage,
 N'osant s'y hasarder d'aussi loin du rivage,
 S'épuisait en vœux indiscrets. —
 Je vous vois-là dans votre chaise,
 Lui dit quelqu'un surpris du cas,
 Faire des vœux bien à votre aise. —
 C'est parce que je n'y suis pas,
 Que j'en fais tant, ne vous déplaîse.

(1) Grosse mouche qui met les bestiaux en fureur.

LA CHANDELLE

N'est pas aussi inutile aux Aveugles qu'on le pense.

AUX Quinze-vingts de tous les tems ,
 On avoit à souper fourni de la chandelle.
 Après avoir réglé maints abus importans ,
 Des Administrateurs la réforme nouvelle
 Raye encor cet article , en taxant nos ayeux
 D'une dépense puérile ,
 Aussi risible qu'inutile
 A gens privés de leurs deux yeux.
 Ceux qui n'entrevoient qu'à travers un nuage ,
 Ceux dont l'organe éteint ne pouvoit du tout voir ,
 A grands cris , dans leur désespoir ,
 Réclament tous l'antique usage :
 Le Comité , sans s'émouvoir ,
 Demeure ferme en son ouvrage.
 Procès. La foule y court ; la rareté du fait
 En valoit la peine en effec.
 Deux Avocats , de ceux que tout Paris admire ,
 En savoir , l'un à l'autre , en éloquence égal ,
 Sur ce grave sujet triomphent dans leur dire.
 Celui des demandeurs crut , sur certain sourire ,
 S'apercevoir pourtant que leur cause alloit mal. —
 Maître Albert , vos moyens ne sont que des défaites.
 Observez , Messieurs , que jusqu'ici les chats
 N'avoient de mes cliens attaqué les assiettes ;

K 2

Qu'aujourd'hui sans clarté, la bouche & les mains
 nettes,
 La plupart sortent du repas
 Sans avoir besoin de serviettes.
 L'Adversaire eut beau dire , & traiter ces dégâts
 De visions & de fornettes ;
 La Cour en fut frappée , & revint sur ses pas.
 On leur rend la chandelle , avec raison sans doute ;
 Et ce , portoit l'arrêt , & nullement par jeu ,
 Moins pour ceux qui voyoient un peu ,
 Que pour ceux qui ne voyoient goutte.

R É P O N S E

D'une jeune Personne à son Amant.

DANS un dépit jaloux la jeune Cydalise
 Gronda fort un jour son amant.
 Lindor, quoique flatté de son emportement,
 Ne laissa pourtant pas d'en manquer sa surprise ,
 Et se lava parfaitement.
 Elle boudoit toujours. — Quoi ! malgré ma franchise,
 Je n'aurai pour tout prix de la plus vive ardeur ,
 Que le silence & la froideur!...
 Vous avez beau vous en défendre ,
 Je ne partirai point que vous ne souriez...
 Que vous ne m'ayez dit quelque chose de tendre....
 Quoi ! pas un mot ! — Vous partirez.

LE SERGENT RASSURÉ.

UN Sergent à triple menton ,
Ventre de muids , carrure large ,
Voyageoit au pays Breton
Sur un puissant cheval qui plioit sous la charge.
La monture aux abois n'avançoit presque pas ;
La nuit venoit. Il trouve un manant fort tranquille ,
Qui conduisoit ses bœufs , l'aiguillon sous le bras. —
Vous venez , dit-il , de la ville ?
Pourrois-je entrer , mon cher patron ? —
Faut pas que ça vous inquiète ,
Mon beau Monsieur ; eh ! pourquoi non ?
J'y fais bien entrer ma charrette.

REMONTRANCE A UN JUREUR.

UN Matelot juroit au fort d'une tempête.
Le Gras ! dit le Patron , le Gras , ne jurons point !
Peux-tu voir la mort sur ta tête ,
Et t'emporter jusqu'à ce point !
La semonce , en ame damnée
Encor plus fortement faisoit jurer le Gras. —

K 3

Un seul jour sans jurer est-ce donc une année ?
 Pour aujourd'hui du moins , ami , ne jurons pas !
 Pour demain , toute la journée
 Nous jurerons tous deux autant que tu voudras.

POURQUOI LE SOLEIL EST FIXE, ET DEPUIS QUAND ?

UN grave Magistrat qui tranchoit de l'habile ,
 Soutenoit que ce globe , ayant l'air pour appui ,
 Jusqu'à la fin des tems doit rester immobile ;
 Que partant , le soleil circule autour de lui.

 D'une erreur aussi puérile ,
 En vain pour détromper cet esprit indocile ,
 De la plus grande force un sage argumenta.

 A l'évidence naturelle ,
 Dieu joint , dit l'entêté , sa parole formelle ;
 Josué parle , & l'astre aussitôt s'arrêta ;

 Oseriez-vous aller contr'elle ?
 Il marchoit donc ? Contre cela
 Quelle seroit votre ressource ? —
 Et justement vous y voilà ;
 C'est aussi depuis ce tems-là
 Qu'il ne fait plus la même course.

R A I S O N

Pour n'être pas touché d'un Sermon.

UN Orateur évangélique,
 Pénétré le premier des plus saints mouvemens,
 Annonçoit d'un ton pathétique
 D'un Dieu livré pour nous la mort & les tourmens.
 L'auditoire attentif, le cœur serré d'angoisse,
 Sanglotoit & pleuroit ; un seul ne pleuroit pas.
 Quoi ! vous ne pleurez point ! lui dit quelqu'un tout
 bas. —
 Je ne suis pas de la paroisse.

I D É E P L A I S A N T E.

AFFUBLÉ d'un manteau dans le mois de décembre,
 Un Officier Breton, sans le recommander,
 Près d'entrer dans un bal, ne crut rien hasarder
 A l'accrocher dans l'antichambre.
 Ne le trouvant pas en sortant,
 Il le demande. — Un homme est sorti dans l'instant,
 Qui l'emporte ; il ne va qu'à deux pas de la rue,
 Nous a-t-il dit. — Son nom ? — Monsieur de Crou-
 pignac. —
 Ah , ventrebleu ! tout nom me pue
 Où je vois du gnac ou du gnac.

QUI A TERME NE DOIT RIEN.

UN Manceau fait si bien qu'on lui prête une somme
Sur un billet à volonté.
De six mois en six mois le prêteur ballotté,
Ne voyant pas venir son homme,
Le fait, après deux ans, assigner bel & bien. —
Suivant la clause convenue,
Dit l'escroc au Bailli, je ne dois encor rien,
Ma volonté n'est pas venue. —
Oh! oh! dit celui-ci, l'excellente raison!
Vous nous donnez-là de bon beurre!
En attendant, vite en prison.
La volonté lui vint sur l'heure.

LE MOYEN

De ne pas rester court en chaire.

CERTAIN Prédicateur, on le prétend Gascon,
Fut si cruellement trahi par sa mémoire,
Qu'il ne put débiter le quart de son sermon;
Il parcourt des yeux l'Auditoire. —
Bous allez hors d'ici rire tous à mes frais,
Mesdames & Messieurs; mais bous aurez veau faire,
Bous né pourrez dire qu'en chaire
J'ai resté court, car jé m'en bais.

LE PROCÈS-VERBAL.

Deux Huissiers l'autre jour, pour un reste d'impôts,
 Chargés d'une contrainte envers quelque village,
 Furent très-mal reçus pour leur apprentissage
 Par gens déterminés, vigoureux & dispos,
 Et couchés sur la place en piteux équipage.

Grand verbal aussitôt dressé.

Nous souffignés, Sergens, membres de la Justice,
 Nous serions transportés au lieu dit la Palisse,
 Aurions été surpris d'y trouver ramassé

Un peuple sans mœurs, sans police;
 Impie; à la révolte, aux forfaits exercé;
 Qui se ruant sur nous dans sa fureur extrême,
 Nous auroit assommés, laissés morts sous les coups;
 En jurant, vomissant contre Dieu, contre nous,

Maint & maint énorme blasphème;
 Disant que nous étions des valets de bourreaux,
 Des gueux, des scélérats, des coquins, des maraudeurs,
 La plus indigne race, & la plus détestable!
 Ce que certifions en tous points véritable.

LES GASCONISMES (1).

IL n'est rien dé plus veau dans route la maison ,
 Du moins à mon abis, qué lé ras dé chaussée ,
 Disoit à son Evêque un Chanoine Gascon. —
 Je n'entends pas votre pensée ;
 Pour moi le terme est tout nouveau :
 J'ai bien ouï parler de rats de cave & d'eau ,
 Et jamais jusqu'ici de l'espece des vôtres. —
 Von ! von ! laissez-lé faire, il en dira vien d'autres !
 Il semvle, Monseigneur, sé plaire à parler mal ,
 Dit d'un ton pédantesque un autre original ,
 Qui raffinoit sur le langage ;
 En parlant dé l'autel, pour dire les *grédins* ,
 On a veau lé railler sur son varagouinage ,
 Tous les jours il dit les *gradins*.

(1) Les Gascons mettent souvent l'*e* à la place de l'*a*, & l'*a* à la place de l'*e*; ils font la même chose du *b* & du *v*.

LE G É O M E T R E.

IL n'est, dit quelqu'Auteur (1), qu'un Géometre,
un sot,

Qui puisse parler sans figure ;

Ajoutons encore au bon mot ,

Et qui soit insensible à la vive tournure

De ces sublimes traits, dont le charme vainqueur

Transporte également & l'esprit & le cœur

De quiconque a du goût & connoît la nature.

Un fameux Géometre un jour

Entendit fort vanter la *Phedre* de *Racine*. —

Voyons un peu , dit-il , cette piece divine !

C'est quelque réchauffé de fadaïses d'amour ?

Il en lit quelque scène , & fort vite ; il n'y trouve

Rien d'analogue au tour de son esprit pesant ;

Il la rend d'un air méprisant. —

Qu'est-ce , Messieurs , que cela prouve ?

(1) Le célèbre Rousseau de Geneve.

REPARTIE D'UN PAYSAN.

Ces jours passés un villageois,
Grand, bien bâti, bel homme, & portant bien son
bois,
S'en alloit gravement le pas de sa bourrique.
Par aventure arrive-là
Un Médecin d'esprit caustique. —
Ah ! la belle ente que voilà,
Cria-t-il d'un air ironique.
Le Pitaut, rien moins que souffrant,
Sent jusqu'au vif le parallele. —
Si c'étoit vous, morguenne ! elle seroit plus belle ;
Ce seroit une ente sur franc.

LA MULE GASCONNE.

FAITES un peu, Monsieur, reculer votre mule,
Dit à certain Gascon quelque femme au marché. —
Madame, j'en suis bien fâché ;
Mais elle est du pays, jamais on n'y recule.

DOUBLE RAISON POUR NE PAS SE MARIER.

DES agrémens du mariage
 * Vous n'êtes gueres partisan,
 Disoit un de nos Rois (1) à certain Courtisan;
 Ce n'est point par libertinage,
 Je le fais; mais aussi vos grands biens, votre nom,
 A faire un choix tout vous engage;
 Vous vous en défendez; quelle en est la raison?—
 Sire, en très-peu de mots je puis vous satisfaire :
 Je n'ai point connu d'homme, à les bien priser tous,
 Dont je voulusse être le pere;
 Ni vu de femme encor, des plus faites pour plaire,
 Dont je voulusse être l'époux.

LES DEUX VOYAGEURS.

Deux Voyageurs, par aventure,
 Occupoient seuls une voiture.
 L'un farci de chansons, de prétendus bons mots,
 Les dit; se met ensuite à vanter ses prouesses,
 Jusques aux moindres gentilleses
 De son enfance de héros.

(1) Louis XIV, au Maréchal d'Uxelles.

L'autre, excédé des petitesſſes,
 De la fadeur de ſes propos,
 Pour dormir lui tourne le dos.
 A peine il s'aſſoupit, le babillard s'écrie :
 Eh! réveillez-vous donc, Monſieur de Pezenas !
 Le pouſſe en même tems, le tire par le bras. —
 Cadédis! mon cher! jé bous prie,
 Ou laiſſez-moi dormir, ou né m'endormez pas!

LE RAILLEUR REPOUSSÉ.

QUEL habit à la fois & plus riche & plus leſte,
 Ami! ce n'eſt pas là le ton de nos rimeurs;
 Je vous conſeillerois d'en prendre un plus modeſte;
 C'eſt trop bleſſer du Pinde & les us & les mœurs,
 Dit un Abbé (1) connu par ſon humeur cauſtique,
 A l'un de nos plus beaux eſprits;
 On va crier ſur vous *haro* dans tout Paris :
 Croyez-moi, laiſſez-là cet habit magnifique;
 Il n'eſt pas fait pour vous, ajoura le rieur. —
 Cela ſe peut, répondit l'autre;
 Et vous, ma foi! mon cher Prieur,
 Ne l'êtes gueres pour le vôtre.

(1) L'Abbé des Fontaines à Piron.

PLAIDOYER D'UN PROCUREUR.

UN Procureur plaidoit la cause
 De quelque Maquignon , que l'on vouloit forcer
 A reprendre un cheval. — Qu'est-ce qu'on nous
 propose ,
 Messieurs ? Le Demandeur peut-il se dispenser
 De le garder ? Sur quelle clause
 Fonde-t-il son refus ? Peut-il même y penser ?
 Il s'en félicitoit comme d'une trouvaille !
 En effet , le cheval étoit luisant & gras ,
 Vif & gai comme rat en paille ;
 L'ardeur & la fierté d'un cheval de bataille ;
 Sa présence auroit seule orné tout un haras !
 Aujourd'hui qu'il faudroit le mettre entre deux draps ,
 Qu'il n'a plus ni mine , ni grace ,
 Qu'on nous l'a forcé , surmené ,
 Qu'on nous l'a fait courir ventre déboutonné ,
 Maigre , épuisé , l'oreille basse ,
 Qu'un jardinier n'en voudroit pas ,
 On nous le jette sur les bras !
 Qui pourroit , sans pleurer , avoir vu sa figure ,
 Et le voir en si piteux cas !
 C'est ici la vérité pure ;
 Jugez-en par vos yeux , qu'il monte , il est là-bas .
 Mais , répondra mon Adversaire ,
 Gardez-le seulement à l'écurie un mois ,
 Vous le verrez rond comme un pois. —

Messieurs ! se moque-t-on ? mon client , pauvre here !
De cinq enfans malheureux pere ,
Dans ce tems de cherté , ces jours de Carnaval ,
Lui , qui manque de pain quand tous font bonne
chere ,
Peut-il nourrir sur la litiere ,
Et garder un mois un cheval
Les bras croisés à ne rien faire ?

REPARTIE D'UN PAYSAN.

TU me surprends , l'ami Bastien !
Dis-moi , comment fais-tu pour calculer si bien ?
Tu m'as tout l'air d'un bon apôtre !
Si tu fais quelque erreur , ce n'est qu'à ton profit !
Vous autres , vous n'avez de grossier que l'habit. —
Vous , Monsieur , de fin que le vôtre.

 APOLOGUE TIRÉ DE L'ANTHOLOGIE.

VIVE à jamais, vive Mercure !
 Qui d'un petit présent de lait
 Et de fruitage est satisfait ;
 Nous le rend même avec usure :
 Vive à jamais, vive Mercure !
 Loin de nous ce Héros (1) glouton,
 Dont la descente chez Pluton
 Enorgueillit la Gent Thébaine ;
 Auquel il faut, & par douzaine,
 Deux ou trois fois chaque semaine,
 Sacrifier bœuf & mouton ,
 Sans pouvoir remplir sa bedaine !
 Loin de nous ce Héros glouton !
 Contre l'illustre fils d'Alcmene (2),
 Ainsi pestoit un vieux Colon ,
 Qui sentoit un peu le tison. —
 Eh ! lui dit un Bourgeois d'Athene ,
 Y penses-tu , mon compagnon ?
 N'est-ce pas lui , qui dans la plaine ,
 Dans les forêts, sur les côteaui ,
 Veille à défendre tes troupeaux ,
 Et les maintient en santé pleine ? —
 Bon ! que m'importe pour le choix ,

(1) Hercule.

(2) Reine de Thebes.

Que de bon œil il les regarde ?
 Et lequel dépeuple mes toits ,
 Ou du loup sauvage des bois ,
 Ou du loup privé qui les garde ?

LE MAUVAIS JEU.

A LA dernière guerre , un pauvre Laboureur
 Se plaignoît vivement qu'on eut doublé sa taille. —
 Pourquoi ces plaintes , cette aigreur ?
 Vous êtes trop heureux , misérable canaille !
 Lui dit-on ; moyennant quelques foibles impôts ,
 Vous vivez chez vous en repos ,
 Quand les plus grands Seigneurs vont prodiguer
 leur vie ;
 De tout bon citoyen tel est le sentiment.
 A l'aspect des succès dont la guerre est suivie ,
 Payez du moins , payez gaîment :
 N'attendez pas que l'on vous somme ;
 Voyez combien la France a gagné depuis peu ! —
 Quoi ! nous gagnons , dit le bon homme ,
 Et nous mettons toujours au jeu.

L'EXPÉRIENCE UN PEU DIFFICILE A FAIRE.

DEUX Payfannes de la Brie
 Sè rencontrant au quai de la Mégisserie ,
 Que cherches-tu ? dit l'une. — Un bon gros perroquet ;
 J'en aime le plumage & le joli caquet. —
 Tiens , j'en fais un qui fait comme un enfant qui crie ;
 Viens voir. — Allons ; & toi ? — Je voudrois un
 corbeau. —
 Ah , fi ! que feras-tu de ce vilain oiseau ? —
 Je conviens qu'il n'est pas bien beau. —
 D'où vient donc ce caprice extrême ,
 Malgré sa couleur triste & ses cris déplaisans ? —
 Monsieur notre Curé dit qu'il vit neuf cents ans ;
 Je voulons le voir par nous-même.

PLAISANTERIE DU DUC DE....

Sur ses deux Mariages.

PAR l'hymen , l'abondance entra chez moi sans
 bornes ,
 Et de toute ma vie accompagna le cours :
 La corne d'abondance au printems de mes jours ;
 Dans l'hiver de mes ans l'abondance des cornes.

LA CONJECTURE JUSTE.

AU même Confesseur, à la Toussaints dernière ,
 Deux époux vont se confesser.
 La femme passe la première.
 Le mari suit; sans se presser
 Dit son *confiteor*, se tait. — Ame chrétienne!
 Récitez vos péchés avec componction,
 Dit le Prêtre. — Eh! mon Pere, à quoi bon cette
 peine ?
 Ma femme sort d'ici; dans sa confession
 Elle n'a pas manqué de faire aussi la mienne.

RÉFLEXION MORALE.

NAISSANCE, biens, grace, beauté,
 Honneurs, talens, esprit, science,
 Que servez-vous sans la santé ?
 Et vous, santé, sans la gaieté ?
 Et vous enfin, chere gaieté,
 Charme de la société,
 Sans la paix de la conscience ?

DIEU PREND GARDE A QUI IL A AFFAIRE.

UN grand Seigneur fort débauché
Mourut surpris dans son péché.
Sans sacremens ! dit une Dame,
Mourir ainsi ! bon Dieu ! je crains fort pour son
ame ! —
Pourquoi ? dit un Marquis , fier de sa qualité ,
Qui joignoit à l'antiquité
Maint glorieux emploi , maint honneur militaire ;
Lui damné ? passe encor pour un petit bourgeois ;
Mais damner un Seigneur de ce nom , de ce poids !
Dieu , Madame , avant de le faire
Y pensera plus d'une fois.

LA FEMME SCRUPULEUSE.

APPELLER cocu votre chien !
Ah ! si , Monsieur , cela n'est pas d'une ame honnête !
Aller ainsi pour une bête ,
Profaner un nom de chrétien !

S E C R E T

*Pour ne pas perdre son Procès , quoique la Loi
soit contre nous.*

UN Paysan sur quelque affaire
Consulte un Avocat. — Mon pauvre ami , crois moi ,
Cette Loi que voici décide contre toi ;
Ne plaide point , elle est trop expresse & trop claire ,
Dit le Jurisconsulte , en lui montrant du doigt
Cette Loi si fatale écrite au corps du Droit. —
Plaidez , plaidez toujours , mon cher Monsieur le
Maître ;
Les Juges , que fait-on , se méprendront peut-être ,
Au même instant , du cabinet
L'Avocat sort pour quelque chose ;
Le Manant prend le livre , arrache , enlève net
Le feuillet malheureux qui condamnoit sa cause.
Avec tant d'éloquence & de vivacité
L'Orateur plaide , qu'il entraîne
Tous les esprits , remporte une victoire pleine
Sur le Juge ébloui , l'Auditoire enchanté.
Comme il sortoit de l'Audience ,
Il voit son homme. — Ami , contre mon sentiment ,
Dommages-intérêts tu gagnes pleinement. —
Je le crois bien , Monsieur ; j'avois toute fiance
Que je ne pouvois perdre. — Eh ! comment donc ? —
Comment ?

Le lievre n'étoit plus au gîte ;
 Cette sotte & chienne de Loi
 Je l'avois arrachée , emportée avec moi ;
 La voyez-vous ? sans ça mon affaire étoit fiite.

LE GASCON A L'HOTEL-DIEU.

UN Touloufain , sans feu ni lieu ,
 Vient à Paris , tombe malade ,
 Se fait porter à l'Hôtel-Dieu.
 Un Bordelois , son camarade ,
 Lui rend visite. — Eh ! mon enfant !
 Toi qué j'ai bu si triomphant !
 En quel lieu jé té bois ! néanmoins , von courage ! —
 Von ! du courage ? par ma foi !
 C'éla nous manqué vien ! — Qui lé fait mieux qué moi ?
 Mais laissons-là , mon cher , cé profane langage.
 Lé moment dé sa mort n'est su d'aucun mortel ;
 Es-tu bien avec Dieu ? — La demande m'étonne !
 Il lé faut vien , puisqu'il mé donne
 Un logement dans son Hôtel.

RÉPONSE DE LOUIS XIV.

CONTRE un Seigneur riche & puissant ,
 Qui , dit-on , ne pardonnoit guere ,
 Un Chantre de la Cour fut assez téméraire
 Pour lâcher un trait offensant ,
 Et fut trahi par un Confrere.
 Il l'apprend ; craignant tout d'un tel homme irrité ,
 Il court aux pieds du Roi , lui raconte l'affaire ;
 Le Prince le reprend du ton le plus sévere ,
 Et le rassure avec bonté.
 Le trop sensible Duc , un beau jour qu'à la Messe ,
 De sa voix notre Orphée étaloit la richesse :
 Sire , dit-il au Roi , vous appercevez-vous
 Que cette voix si naturelle ,
 Ce son mélodieux , si flexible , si doux ,
 L'ornement de votre Chapelle ,
 N'est plus qu'un son forcé , nasal ?
 Ses amis dès long-tems en ont fait la remarque ;
 J'en conviens à regret. — Monsieur le Maréchal ,
 Vous vous trompez , dit le Monarque ,
 Il chante bien , mais parle mal.

MOYEN DE SUPPLÉER AU VIATIQUE,

En cas de refus de la part du Curé.

CERTAIN vieux Seigneur d'un village
 Vivant mal avec son Curé,
 Sur le point du dernier voyage
 Desirant d'être administré ;
 Au lieu de le prier de ce pieux office,
 Le fit sommer par la Justice :
 Et si, portoit l'exploit, malgré l'injonction,
 Le Pasteur endurci persistant dans sa pique,
 Se refuse à sa fonction,
 La présente sommation
 Nous tiendra lieu de Viatique.

LE CHEMIN DE LA GREVE.

UN nouveau débarqué, d'un air assez mesquin,
 De la Greve, à Paris, au premier qu'il rencontre
 Demande le plus court chemin. —
 Le plus court ? répond le badin,
 C'est de voler vite une montre.

ÉPITAPHE D'UN PAYSAN.

CI gît le bon pitre Garnier ,
 D'honorable & chere mémoire !
 Il fut d'Anais , de Puymesnier ,
 Et les délices & la gloire.
 Il valoit un village entier ;
 Hardi Couvreur , bon Charpentier ,
 S'escrimant bien de la doloire (1) ;
 Chantre au lutrin , Ménestrier ,
 Fin gourmer , sans aimer à boire ;
 Meûnier , Tailleur , Cabaretier ,
 Sans user des droits du métier ,
 Et Barbier sans s'en faire accroire.

LE PRÊTRE INTERDIT.

DANS l'esprit d'un Evêque austere ,
 Un Prêtre ayant été noirci ,
 Le Prélat lui défend du ton le plus sévère
 Toutes les fonctions du sacré ministère. —
 Monseigneur ! le bréviaire aussi ?

(1) Instrument de Tonnelier.

L'AVIS SENSÉ.

Ex c é d é par sa femme , outré de son tapage ,
 Un Manant fier dans son ménage ,
 La batit , & si bien qu'il lui rompit un bras.
 Elle porte sa plainte au Juge du village ,
 Montre son bras , le sang qui couvre son visage ,
 En poussant maints piteux hélas ! —
 Quelle férocité ! quelle fureur extrême !
 Qu'en penses-tu ? dit-il à l'un des assistans. —
 Les femmes n'ont , Monsieur , rien valu de tout
 tems. —
 Traites-tu la tienne de même ? —
 Si faut-il bien les réprimer
 Quand elles font le diable à quatre.
 Mais pour Rangeard , on doit tant soit peu le blâmer ;
 On fait fort bien qu'il faut les battre ,
 Mais ne faut pas les assommer.

TRAIT D'UN GASCON.

ON bâtiſſoit le Pont Royal.

Paſſe un Gaſcon bien mis, qui cherchoit aventure,
C'eſt-à-dire, un diné. D'un ſoupé trop frugal,
A jeun, midi ſonnant, ſon eſtomac murmure.

Il entend parler d'un repas

Que des Entrepreneurs alloit donner le Maître.

Le-matois auſſitôt ſe promet bien d'en être.

Il commence d'abord par ralentir ſon pas.

Il toiſe, va, revient; il s'arrête, rumine;

Toiſe, retoïſe encor. L'Architecte à ſa mine

Le prend pour un Expert, l'aborde honnêtement;

Pour mieux ſavoir ſon ſentiment

Il l'invite à dîner. Notre homme accepte : on dîne.

L'affamé boit la viande, & l'arroſe amplement :

On ſort de table enfin. Monsieur, tout franchement,

Que penſez-vous de cet ouvrage ?

Un examen ſi long, fait auſſi mûrement,

N'eſt pas celui d'un homme à ſon apprentiſſage. —

Jé né ſais cé qué c'eſt qué lé patélinage,

Notré féal, répond le Gaſcon gravement ;

Dé tous les connoiſſeurs ſoyez ſûr du ſuffrage.

Jé bous lé dis ſans compliment,

J'admire botre jugement !

Oui, *foi d'honneur*, rien dé plus ſage

Dé l'aboir pris ſur la largeur ;

En lé prénant ſur la longueur

Il eût coûté vien d'abantage !

R É P O N S E

D'un Grenadier au Maréchal de Turenne.

CERTAIN vieux Grenadier s'étoit mis sur le ton
De se faire appeller *Turenne*.
On le connoissoit fier ; il le falloit , sinon
Mesurer sa lame à la sienne.
Le Maréchal l'apprend , veut le voir. — Compagnon !
Le sang uniroit-il ta famille à la mienne ? —
Parens , mon Général ! oh , non ! —
Eh ! pourquoi donc prends-tu mon nom ? —
C'est tout simple ; des noms j'eus toujours la folie.
Je m'appellois César aux guerres d'Italie ;
Ce beau nom du vainqueur des Bretons , des Gaulois ,
Me chatouilloit plus que tout autre ;
Quand j'ai vu de près vos exploits
Je l'ai quitté , j'ai pris le vôtre.

LA MERE, & LA FILLE DE SIX ANS.

QUOI ! j'aurai beau, Mademoiselle ,
Gronder, crier, vous menâcer ?
C'est toujours avec vous de plus belle en plus belle ?
Pour le coup il faut y passer.
Par tous vos vains discours, votre patelinage ,
N'espérez plus de me leurrer ;
Le fouet..... point de chanson, vous avez beau
pleurer. —
Ah ! maman, le fouet à mon âge !
Vous allez me déshonorer !

COMPLIMENT

*D'un jeune Homme sortant de ses classes, à une
jeune Demoiselle.*

SI je vous quitte, Iris, n'allez pas me blâmer ;
A quelques petits soins souffrez que je me livre :
Je veux vivre pour vous aimer,
Et je vais déjeuner pour vivre.

AUTRE REMONTRANCE

A des jeunes Gens à la Messe.

UN bon Abbé bouffi des titres de ses peres ,
 De son gros bénéfice encor plus boursofflé ,
 En célébrant les saints mystères ,
 Par quelques étourdis étoit un peu troublé. —
 Ne pouvant contenir le dépit qui le presse ;
 C'est être bien peu circonspect ,
 Dit-il à l'indévote & folâtre jeunesse :
 Montreriez-vous moins de respect ,
 Quand un Laquais diroit la Messe ?

L' A - C O M P T E .

CERTAIN Seigneur prompt & hautain ,
 Trop vivement pressé par un Marchand tenace ,
 S'emporta jusqu'au point de lui marquer la face
 D'un vigoureux revers de main.
 Notre homme , sans la moindre plainte ,
 Gagna la porte , & s'en alla.
 Le pauvre à six mois de-là
 Revient encor , mais non sans crainte ;
 D'un ton plus doux on lui parla. —

Voyons à quoi le tout se monte ;
Votre mémoire ? — Le voilà... —
N'avez-vous rien eu sur cela ? —
Le deux mars, un soufflet à-compte.

LE GASCON & SON DÉBITEUR.

UN Gascon prêta cent écus
A son ami. Le galant homme,
Peu soigneux de rendre la somme,
Ne le vit plus, ou presque plus.
Le Gascon le rencontre, il court à lui, l'embrasse. —
Eh ! bon jour... quoi ! mon cher ! mon aspect t'em-
varasse !
Jé né ré bois plus à démi !
Oh ! c'en est trop ! rends-moi , dé grace ,
Ou mon argent , ou mon ami !

LES DEUX CUISINIÈRES.

EH ! bon jour , Béatrice ! — Ah ! c'est toi , Mariette !
Depuis quand à Paris ? — Depuis cinq ans , & plus ;
Et toi ? — Depuis six mois . — Placée & satisfaite ? —
Là , là . — Combien par an ? — Presque rien , vingt
écus . —

Que vingt écus , bon Dieu ! cela n'est pas possible !
Tu me fais , je l'avoue , une peine sensible ! —

Je n'essuyois que des rebuts ;

On me rioit au nez quand j'en demandois trente . —

Je n'en puis revenir ! j'en gagne bien quarante . —

Lasse enfin de tant de refus ;

Voyant de jour en jour augmenter ma misère ,

J'eusse accepté moins que cela .

Mais je vais à la halle . — Oh ! c'est une autre affaire !

Vingt écus & la halle ! un peu de savoir faire !

Je prendrois bien ce marché-là .

LE COURTISAN & SON FRERE.

TU vis dans la misere au fond de ta province ;
Pour t'exempter de travailler ,
Que ne viens-tu , mon frere , ici servir le Prince ?
Au sein de l'opulence on te verroit briller. —
Toi , dont l'orgueil & l'avarice ,
Nuit & jour à leur char enchaînent tous les pas ,
Pourquoi , mon frere , aussi ne travailles-tu pas ?
Tu vivrois affranchi d'un pénible service.

MALHEUREUSEMENT

L'un ne va pas sans l'autre.

UN homme prit , quoique grison ,
Femme jeune , extrêmement belle ;
Mais la plus étrange femelle ,
Hargneuse , acariâtre ; en un mot un démon.
On ne trouve que trop de marchandise telle.
Un jour qu'en son dépit il éclatoit contr'elle ;
Ami ! lui dit quelqu'un , tu te plains sans raison ;
N'aurois-tu que son corps , un corps aussi mignon !
Ne dois-tu pas te faire fête ? —
Oui , morbleu , cela seroit bon ,
Si je n'avois aussi la tête !

LE PHILOSOPHE UN PEU DÉCONCERTÉ.

UN Philosophe illustre , & des plus engagés
Avec les Partisans de la secte nouvelle ,
Se vantoit d'avoir su déraciner par elle
Une forêt de préjugés. —
Monsieur , dit en riant de son air emphatique
Et de ses sublimes propos ,
Une Dame un peu faite au ton philosophique ,
Je ne m'étonne plus si vous & votre clique
Nous débitez tant de fagots.

LE PORTRAIT QUI DEMANDE DU TALENT.

OUI , cher Cléon , c'est à regret
Qu'au rang de ces beautés , de ces femmes char-
mantes ,
Dont la plupart du moins ont été vos amantes ,
Je ne vois point ici figurer mon portrait !
Quelle honte pour moi , dites-vous , d'y paroître !
Eh ! ne pourroit-on pas , avec quelque talent ,
Le faire si peu ressemblant ,
Que l'on ne pût m'y reconnoître ?

PRÉVENTION DES ARTISTES

En faveur de leur Art.

AU-DESSUS de tout art on élève le sien;
C'est le défaut de tout Artiste.
Un très-célebre Anatomiste (1)
A cette opinion ne dérogeoit en rien.
Accueilli, caressé d'une auguste Princesse;
Par des amis sollicité
De présenter à Son Altesse
Une fille de qualité. —
Agréez-la, Madame! elle est douce & gentille;
Je la connois, dit-il, & d'assez longue main :
Entre mille talens, jamais si jeune fille
Ne connut mieux le corps humain.

(1) Duverney.

LA TENTURE MORTUAIRE

D'UN NOUVEAU GOUT.

COMME on tendoit un jour le portail d'une église :
Pour qui ceci ? dit un Gascon. —
C'est pour la jeune Cydalise. —
Et cé vlanc , pour quelle raison
Si la demande m'est permise ? —
C'est sa virginité qu'on désigne en cela. —
Hon ! c'est là que gît l'enclouure !
On pourroit bien , par-ci , par-là ,
D'un peu dé noir en falvala
Prétentailler cette tenture,

LE MAÇON.

UN Maçon tomba d'une échelle. —
Etes-vous blessé ? lui dit-on. —
Moi ? point du tout. — Le faut est bon !
Dieu vous a fait , mon cher , une grace bien belle !
Grace , reprit le Compagnon ,
Pas seulement d'un échelon.

M 3

EXCUSE D'UN PAYSAN.

UN cheval rétif & méchant
Qu'un Pitaut menoit par la bride,
Malgré tous ses efforts entra d'un pas rapide
Dans la boutique d'un Marchand. —
Pour qui prends-tu cette boutique ?
Dit le maître un peu colérique ;
Tu pourrois bien t'en trouver mal. —
Eh ! mon bon Monsieur , je vous prie ,
Excusez , le sot animal
L'a prise pour son écurie.

LE MAGISTRAT SÉRIEUSEMENT OCCUPÉ.

MONSIEUR le Président, Monsieur, est-il visible ? —
Non, Monsieur. -- Quoi ! jamais je ne pourrai le voir ?
Voilà cinq ou six fois que je viens sans pouvoir... —
Pour aujourd'hui la chose est encor moins possible. —
Agréez ce louis ! faites-moi lui parler. —
Je le voudrois, Monsieur ! mais je ne puis... tredame
Personne en ces momens n'oseroit le troubler ;
L'affaire est sérieuse , il étuille sa femme.

LE GARDIEN & LE NOVICE.

UN balai dans les mains, mon cher Frere! & pour-
quoi

Vous abaïsser à cet emploi? —

C'est pour l'amour de Dieu, mon très-révérénd
Pere. —

On le voit aisément: oh bien! allez, mon Frere,

Vous dépouiller de votre étui,

Et vous donner la discipline :

Songez que Dieu vous examine,

Et vous la donnez mieux que pour l'amour de lui.

NAIVETÉ D'UN OFFICIER SUISSE.

P OUR enterrer les morts un Capitaine Suisse

Fut préposé. Mourans, légèrement blessés,

Tout ainsi que les morts, pêle-mêle entassés,

Il leur rendoit à tous ce charitable office.

Quelqu'un lui remontrant combien il avoit tort;

Bon! bon! dit notre Suisse, & naïf & peu tendre,

Si l'on vouloit tous les entendre,

Il n'en est pas un seul qui convînt d'être mort.

RÉPONSE D'UN GRENADIER

AU GÉNÉRAL ENNEMI

UN fameux Général (1), l'honneur de l'Angleterre,
 Parmi les prisonniers, en sortant du combat,
 Remarque avec surprise en un simple Soldat,
 La taille d'un héros, l'air d'un foudre de guerre. —
 Ami ! dit le vainqueur, si d'homme tels que toi
 On nous eût opposé trente ou quarante mille,
 La victoire aux Anglois n'eût pas été facile,
 Et peut-être aujourd'hui nous feriez-vous la loi. —
 Corbleu ! dit le Guerrier, fier ensemble & modeste,
 Pour les mettre à nos pieds, les exterminer tous,
 D'hommes pareils à moi nous en avons de reste;
 Il n'en manquoit qu'un tel que vous.

VIVACITÉ D'UN GASCON.

AMI ! jé suis si bîf, qué quand il mé fit naître,
 Si Dieu d'un siècle entier m'eût destiné le cours,
 Et qu'il m'en eût laissé lé maître,
 Jé l'aurois vécu dans huit jours.

(1) Milord Marlboroug.

LA VIEILLE AU MIROIR.

L'AUTRE jour au miroir une vieille houhou
Voyoit ses yeux éteints, son visage livide,
Amaigri, sillonné de mainte & mainte ride,
Et les salieres de son cou.
Après avoir gardé quelque tems le silence. —
Les fets miroirs, bon Dieu ! que tous ceux que je vois !
Parlez-moi de ceux d'autrefois
Pour attraper la ressemblance.

SUR LA PRINCESSE D'ÉBOLI,

*Qui étoit borgne, & qui accoucha d'un Fils qui
l'étoit aussi.*

A GLYCERE, à Myrtil, il manque l'un des yeux;
Sans cela, l'un & l'autre égaleroient les Dieux.
Myrtil, donnez votre œil à l'aimable Glycere,
Nous aurons l'amour & la mere.

LA CHOSE DIFFICILE A PRÉVOIR.

DE liqueurs, de Champagne, amplement abreuvé,
 Dans les bois d'Orléans passoit un Mousquetaire.
 Il voit un criminel à deux pas du pavé
 Sur un poteau patibulaire,
 Et que l'exécuteur n'avoit pas achevé. —
 Approchons, mon secours peut être nécessaire.
 Il s'avance aussitôt; il trouve un malheureux
 Etendu, brisé sur sa roue,
 Exhalant sa douleur en blasphèmes affreux.
 Il oublie à l'instant son dessein généreux;
 Dans sa sainte colere il lui couvre la joue
 D'un soufflet ample & vigoureux.
 Le mourant, excédé du mal & de l'outrage,
 Aux plus noirs horreurs se livre dans sa rage.
 Quoi! loin de t'amander sous les coups de ma main,
 Blasphémer encor plus la Majesté divine!
 Je le vois maintenant, tu n'es qu'un franc coquin!
 Je t'abandonne à ton destin!
 Je le prévois, tu m'as la mine
 De faire un jour mauvaise fin.

LES FEUX DE JOIE.

DANS la guerre sanglante où l'Espagne & l'Empire
Succomboient sous nos coups, malgré tous leurs
efforts ,

Les trois Cours à l'envi , du plus joyeux délire
Faisoient par mille feux éclater des transports-
Que dit de tout ceci Madame la Marquise (1)?

Demanda notre Ambassadeur ;

Je m'en rapporte à sa franchise. —

J'agis toujours, dit-elle , & parle avec candeur.

Il faut que sur ses maux le peuple s'étourdisse ;

Mais dans le fond , Monsieur , nous nous rendons
justice :

Ces feux , chez les François , soit dit sans compliment ,

Ce sont des feux de joie , à parler proprement ;

Et chez nous , des feux d'artifice.

(1) La Marquise de Grana.

LE ZELE ÉCLAIRÉ.

UN Laquais peu dévot , se plaissant au caquet
 D'un assez joli perroquet ,
 Samusait à meubler sa petite mémoire
 De cent mots grenadiers , énergiques & clairs ,
 Tels qu'en avoit appris dans un bateau de Loire
 Le célèbre oiseau de Nevers.
 Fi ! peut-on s'occuper de fadaïse pareille ?
 Employer son tems aussi mal
 Qu'à corrompre un pauvre animal !
 Dit en passant certaine vieille ;
 Au lieu de l'instruire à jurer ,
 De lui souiller l'esprit de saletés grossières ,
 Vous feriez mieux de lui montrer
 Et *sa croyance* , & ses prières.

LE CURIEX.

UN Maréchal de France , opulent , magnifique ,
 Cherchoit de tous côtés , achetoit à grands frais
 Ce qu'il savoit de beau , de moderne ou d'antique ;
 L'enfermoit sur le champ pour ne le voir jamais.
 Avec sa femme un jour causant à l'ordinaire ,
 Sur ce riche trésor de bijoux curieux ,

De bronzes , de tableaux , de meubles précieux :
Une collection , si nombreuse & si chère !
Dont je n'ose jouir pour la conserver mieux ,
Peut-elle un jour manquer d'étonner & de plaire ?
Disoit-il d'un air suffisant :
Qu'en pensez-vous ? soyez sincère. —
Qu'il vous fâchera bien de n'être pas présent
Quand on fera votre inventaire.

LES DEUX MARIS DE LA MÊME FEMME.

FORT content d'un arrêt qui de sa chère femme
L'avoit enfin débarrassé ,
Un mari racontoit quelques tours de la Dame
Devant l'heureux époux qui l'avoit remplacé ;
Entr'autres , certain trait d'une adresse infinie ,
Qu'en l'apprenant lui-même il avoit admiré.
Tout le monde rioit ; le burlesque narré
Pétilloit du sel du génie.
Monsieur , dit le second , laissons ce petit jeu... —
Pourquoi ? mal-à-propos , Monsieur , prenez-vous feu ;
Chacun comme il l'entend peut amuser les autres :
C'est de mes cornes , pafsambleu !
Que je plaïsante , & non des vôtres.

HENRI IV. & LE PAYSAN.

QUOIQUE HENRI quatre aimât la chasse,
 Dans sa plus grande ardeur souvent il la quittoit.
 Par des routins presque sans trace,
 Pour voir ses bons amis le bon Roi s'écartoit.
 C'est ainsi qu'il nommoit les gens de la campagne.
 Leur simplesse, leur style ingénu, familier,
 Qu'on voit presque toujours qu'un bon cœur accom-
 pagne,
 Avoient pour sa belle ame un attrait singulier.
 Un jour qu'il erroit seul, cherchant une chaumière,
 Pour savoir si le fonds répondoit aux impôts,
 Il trouve un Payfan qui faisoit des fagots. —
 N'as-tu pas vu le Roi? — De sa mine guerrière
 Le Bûcheron frappé; sans m'en appercevoir,
 Hélas! mon beau Monsieur, il est passé peut-être:
 Depuis plus de deux mois, du matin jusqu'au soir,
 Je ne bouge d'ici pour tâcher de le voir;
 Je suis encore à le connoître!
 Vous êtes bien heureux, vous autres de ses gens!
 Tous les jours avec lui! sans taille ni sergens!
 Il est bon comme pain! c'est bien le meilleur maître!
 S'il savoit ce que je souffrons
 De ces mangeurs de gens qui ne cherchent qu'à
 mordre!...
 Qu'il se promene aux environs,
 Il verra... Patience, il y mettra bon ordre!...

Velà. — Veux-tu le voir ? — Eh ! oui. — Dans le moment

Tu le verras , monte derriere.

Le Manant laisse tout , s'accroche à la croupiere ,
Et quoiqu'aidé du Roi , grimpe assez lourdement. —
Es-tu bien ? -- Oui , Monsieur ; en ça disez , comment
Le connoîtrai-je ? a-t-il la continance fiere ? —

Oh que non ! tiens , quand tu verras
S'empresse , courir tout le monde
Près de quelqu'un , le chapeau bas
Lui rendre honneur tous à la ronde ,
C'est le Roi , sûr ; n'en doute pas.

Le Monarque amplement , de plus belle en plus belle ,
Et coup sur coup questionné ,
Son homme bien endoctriné ,
S'affermir enfin sur la selle ,

Galoppe. A chaque pas , quoique bien cramponné ,
Le mauvais écuyer chancelle.

Sans encombre à la fin les voilà sur les lieux ,
Le Monarque , riant ; le Manant , bien joyeux.

On s'empresse , on court , on s'attroupe ,
Tous étonnés , tous curieux

De lui voir un grand corps en sabots sur sa croupe ,
Tendant un cou de grue , équarquillant les yeux ,
Le chapeau relevé comme un humeur de soupe. —
Que dis-tu , notre ami , de ces beaux Messieurs-là ? —
Ils ont bon air , sur-tout ce gros gars que voilà !
Ils font , ma fi , tretous envers nous bien honnêtes ! —

Que penses-tu qui soit le Roi ? —

Qui ? pargué ! c'est vous ou bien moi ;

Car j'avons seuls tous deux nos chapeaux sur nos
têtes.

QU'EST-CE QU'UN JOUR?

Pour le couleur de rose aussi passionnée
Qu'elle eût pu l'être en son printemps,
Une femme passant la soixantième année,
Ne pouvoit le quitter, malgré ses cheveux blancs.—
Cette couleur me sied on ne peut davantage!
Tous les jours, depuis quarante ans,
Disoit-elle, oubliant qu'avec la fleur de l'âge
Les graces, la beauté, bien loin d'elle avoient fui,
Duverger, donnez-moi mon déshabillé rose,
Je le mis bien hier, un jour est peu de chose;
Je puis bien le mettre aujourd'hui.

LE CHEVAL QUI A DE LA RANCUNE.

D'un cheval rétif & mutin,
Un gros Manant un beau matin
Reçut de près une ruade
Qui l'étendit, & bien malade.
Ah! dit-il, le teint pâle & le nez écaché,
Je m'en doutois! le maudit traître
M'en a toujours voulu, d'avoir dit à mon maître
De l'envoyer vendre au marché.

LES

LES MARAUDEURS.

DEUX Soldats en maraude ayant été surpris ,
On les condamne à la potence.
De vos larcins , Messieurs , enfin voilà le prix !
Leur dit le Colonel , apprenant la sentence.
Il faut que vous soyiez bien malheureux , bien fous !
Pour six francs , tout au plus , pour cette bagatelle !
Risquer sa vie ainsi. — Corbleu ! vous moquez-vous ,
Mon Général ? dit l'un , vous nous la donnez belle !
Ne la risquons-nous pas tous les jours pour cinq sous.

LE BRÉVIAIRE.

POUR respirer le frais dans le mois de juillet ,
Un bon Curé disoit son bréviaire à sa porte.
Le vent souffloit de telle sorte ,
Qu'il faisoit tourner maint feuillet.
Le bon homme avoit peine à lire ,
Le jour manquoit , il étoit vieux :
Bon ! disoit-il , allons , tant mieux ,
Tourne toujours , ça va sans dire.

M O Y E N

De remédier dans un Portrait au défaut d'une grande bouche.

ON peignoit un jour une femme.
 Grands yeux noirs , pleins de feu , qui portoient
 jusqu'à l'ame ;
 Petit nez retroussé ; teint naturel & frais ;
 Cet air doux & finet qui vous pique & vous touche ;
 Enfin parfaite en tous les traits ,
 Pour peu qu'on lui passât la grandeur de la bouche :
 D'ailleurs très-bien coupée , un souris plein d'attraits.
 A ce petit défaut la Nymphé , trop sensible ,
 Faisoit , pour le cacher , l'effort le plus pénible. —
 Le Peintre appercevant ces efforts redoublés :
 Vous travaillez , Madame , & forcez la nature ,
 Vos traits dans leur accord en sont un peu troublés ;
 Je fais ce que la bouche attend de la peinture :
 J'en mettrai peu , soyez-en sûre ,
 Et point du tout si vous voulez.

 LE GASCON D'ASSEZ BONNE MAISON.

DE noblesse en noblesse on fait la différence,
 Disoit quelqu'un ; sans me vanter ,
 Dans ma maison je puis compter
 Jusqu'à douze bâtons de Maréchaux de France :
 C'est bien honnête. — Eh ! qu'est cela ?
 Dit un Gascon , velle bétille !
 Depuis cent ans , & par dé-là ,
 Cé n'est qu'abez ces vâtons-là
 Qué l'on se chauffe en ma famille.

 LE MÉDECIN CONSOLANT.

UNE vieille aux abois , d'une fièvre mortelle ,
 Voyoit , non sans regret , finir ses tristes jours.
 Sur l'espoir , s'il se peut , d'en prolonger le cours ,
 La pauvre moribonde appelle
 Un Esculape à son secours.
 Il arrive , la voit ; pour tout préliminaire : —
 Quel est votre âge ? — Hélas ! dans mes quatre-
 vings ans. —
 N'est-ce pas vivre assez long-tems ?
 De me faire appeller c'étoit bien nécessaire !

D'échapper encore au tombeau,
 Quelle est donc la ressource où votre espoir se fonde ?
 Allez , c'est se moquer. Il ferme le rideau. —
 Prétendez-vous, ma bonne, enterrer tout le monde ?

LA VANITÉ DE LA NAISSANCE

DÉPARE LE MÉRITE.

CONVENEZ-EN, Madame, Oronte est bien aimable !
 Figure prévenante, air noble & cavalier.... —
 De plus précieux dons un accord singulier
 Le rend encor plus estimable.
 Dans l'esprit, la solidité
 Unie à la délicatesse ;
 Dans l'humeur, toute la gaieté
 Qui fait le prix de la jeunesse ;
 Rien cependant d'évaporé,
 Tout balancé, bien tempéré
 Par la décence & la sagesse ;
 Ardeur à vous servir, franchise, probité.
 Par-tout aux jeunes gens pour modèle on le nomme ;
 Avec tant de mérite, & si bien constaté,
 C'est bien dommage, en vérité,
 Que votre ami soit Gentilhomme.

LE DÉSERTEUR.

ON alloit mettre à mort un pauvre Déserteur.
Arrive par hasard un Maréchal de France (1);
Il remarque en passant & la scène, & l'acteur.

Celui-ci saisit l'occurrence ;
Avec empressement demande à lui parler.
Le Maréchal ému cherche à le consoler. —

Que puis-je , ami , pour ton service ? —
Ah ! mon bon Général , que le ciel vous bénisse !

C'est de dire au Roi , s'il vous plaît ,
Que vous avez laissé son Soldat la Palisse
Bien en peine à l'heure qu'il est (2).

RÉPONSE DE HENRI IV. A CRILLON.

POUR demander la paye au moment de combattre,
Avec peine Crillon va trouver Henri quatre ;
Par tout son Régiment il s'y voit obligé. —
Colonel , que m'annonce un air tel que le vôtre ? —
Trois mots , Sire ; argent ou congé ? —
Quatre , l'ami : ni l'un , ni l'autre.

(1) Le Maréchal de la Feuillade.

(2) Le Maréchal obtint sa grâce en faveur de la plaisanterie.

LA GOUVERNANTE DU CURÉ.

DANS leurs travaux apostoliques ,
Par un Curé d'entre deux mers ,
Des Ouvriers évangéliques
Sont accueillis les bras ouverts ,
L'un d'eux , trois mois après , lui va rendre visite ,
Et part le lendemain. — Comment ! partir si vite ,
Lui dit la Gouvernante ; à quoi donc pensez-vous ,
Mon cher Monsieur ? c'est bien la peine
De tant courir la pretontaine
Pour rester un jour avec nous .

L'AVEUGLE DE BON SENS.

UNE bouteille sous l'aisselle ,
Son bâton d'une main , de l'autre une chandelle ,
Un Aveugle à minuit alloit son petit pas .
Passe un blanc-bec : ah ! ah ! la chose est singulière !
Un Aveugle , parbleu ! qui porte une lumière :
Eh ! de quoi te sert-elle ? ami ! tu ne vois pas . —
Un tel soin de ma part est-il une merveille ,
Imbécille ? apprends donc que ce n'est pas pour moi ,
Mais pour des fous pareils à toi ,
Qui pourroient me heurter , & casser ma bouteille .

R É P O N S E

*Du Cardinal de Polignac , encore jeune Abbé pour
lors , à Madame la Duchesse du Maine.*

DANS un cercle illustre & galant ,
Où le mérite & le talent
Etoient admis par préférence ,
On s'amusoit un jour à certains petits jeux
Où brilloit tout l'esprit de France
Par mille traits ingénieux. —
Entre une montre & moi , quelle est la différence ?
A certain jeune Abbé , d'un air modeste & froid ,
Demanda l'Auguste Emilie. —
Sans y rêver , Madame , aisément on le voit ,
La montre indique l'heure ; avec vous on l'oublie ,

L' I V R O G N E.

D'E A U de canelle & de Bourgogne ,
L'estomac duement arrosé ,
Sortant de table un maître Ivrogne ,
D'un escalier rien moins qu'aisé ,
En tâtonnant cherche l'entrée ;
Posant à faux du premier pas

N 4

Sa jambe encore mal assurée,
 Il tombe & roule jusqu'en bas.
 On court au bruit qu'il fait entendre. —
 Ah ! bon Dieu ! Monsieur de Boisbien !
 Vous êtes blessé ? — Ce n'est rien ,
 Aussi bien je voulois descendre.

CONSOLATION DANS LA CALOMNIE.

CÉPHISE, en bonne compagnie,
 Se plaignoit de la calomnie. —
 Jusqu'où se portent ses fureurs !
 Si l'on croit les dévots, ces langues de vipère ,
 D'aucun de mes enfans mon mari n'est le père !
 Peut-on imaginer de pareilles erreurs ? —
 Bon ! vous donnez, Madame, aux discours du vul-
 gaire
 Trop d'importance & de crédit :
 Eh ! ne savez-vous pas qu'on ne croit d'ordinaire
 Que la moitié de ce qu'il dit.

CE QUE C'EST QUE NOS MAISONS,

UN Dervis étoit en voyage ;
 En certain lieu de l'Inde il arrive un peu las ;
 Il remarque un Palais : sans chercher davantage ,
 Le vestibule ouvert , il entre ; & mettant bas
 Son bâton , sa besace , il s'assied , se repose ,
 Tire sa miche , & se dispose
 A prendre son frugal repas.

Un Esclave le voit ; qu'est-ce donc que vous faites ?
 Savez vous en quel lieu vous êtes ? —
 Dans une hôtellerie. — Un homme de bon sens
 Peut-il croire un tel lieu bâti pour les passans ?
 D'un des premiers de la Province
 C'est le Palais ; sortez. — Fût-il celui du Prince ,
 Je ne fors point , répond le Dervis obstiné.
 La dispute s'échauffe. On avertit le maître ;
 D'un tumulte aussi grand le Seigneur étonné
 Descend pour mieux savoir quel sujet l'a fait naître.
 Il voit le voyageur , sourit , & d'un air doux :
 Ami ! c'est ma maison. — Mais , Seigneur , avant
 vous ,
 Qui l'occupoit ? — C'étoit mon pere. —
 Avant lui ? — Mon aïeul , & d'aïeux en aïeux. —
 Fort bien. Encore un mot , daignez me satisfaire ,
 Si je ne suis trop curieux :
 Après vous enfin , qui sera-ce ? —

Mon fils, mon petit-fils, ainsi de race en race. —

Cette propriété n'est au fond que du vent !

Qu'est-ce qu'un lieu, je vous en prie,

Qui change d'hôtes si souvent,

Si ce n'est une hôtellerie ?

LES JEUNES SEIGNEURS

PARLANT DE MÉNAGE.

QUELQUES jeunes Seigneurs entr'eux causoient
un jour.

Après maint & maint persifflage,

Des affaires du cœur, des intrigues de Cour,

Leur entretien tomba sur les soins du ménage. —

A ton Maître-d'Hôtel que donnes-tu, Baron ? —

Cent louis. — Oh ! le mien me sert à meilleur compte,

Cinquante ; & vous combien, notre habile Vicomte ? —

Deux cents, encore est-il un tant soit peu fripon. —

Deux cents ! vous badinez ? quel conte ?

Tout autant. — Mais, mon cher, le payez-vous ? —

Oh ! non.

LE GASCON & LE COUVREUR.

UN Couvreur laissa par mégarde
Tomber quelque mortier sur l'habit d'un Gascon.
D'un œil plein de fureur, celui-ci le regarde. —
Descends, doublé coquin ! descends, doublé fripon !
Descends , mon cher , qué jé t'embrasse !
Couvreur de s'excuser ; modérez vos transports !
J'en suis fâché , Monsieur ; pardonnez - moi , de
grace ! —
Descends , maraud ! qué jé t'é passe
Mon épée au trapers du corps !
De ces airs menaçans le bon Maçon se lasse ,
Descend , bien résolu de n'en faire à demi.
Le Gascon le remarque. — Holà , mon von ami !
Né descends pas , céla s'efface.

L'AUTEUR ACCOMMODANT.

CERTAIN Auteur , fameux par sa verve caustique ,
Contre un Seigneur riche & puissant ,
A la fin d'un Drame comique
S'avisa de glisser quelque trait offensant.
Du téméraire satyrique ,
Le Seigneur jeune & colérique ,

Brûlant de se venger , en confia le soin
 Au bras nerveux d'un domestique
 Qui poussa la chose un peu loin,
 Et changea la scène en tragique.
 De l'attentat du Colonel ,
 De son peu de respect pour un grand du Parnasse ,
 L'Auteur outré de sa disgrâce ,
 Porte sa plainte , intente un procès criminel.
 Mais une assez honnête somme ,
 Du malhonnête traitement
 Consola bien vite notre homme ,
 Et tout finit honnêtement.
 Un jour que dans un cercle on parloit fort du Drame,
 L'Auteur en a tiré très bon parti , dit-on. —
 Oui , je le fais , dit une Dame ,
 Sans compter le tour du bâton,

L'UTILITÉ DES ÉTUDES.

POUR terminer votre grabuge ,
 Jurez , un tel , faites serment ,
 A quelque Laboureur dit l'autre jour un Juge. —
 Je ne fais point jurer , Monsieur , tout franchement ;
 J'en suis honteux , dit-il en se grattant l'oreille ;
 Je vais querir mon Grenadier ,
 Je l'avons fait étudier ;
 Le grivois s'en tire à merveille,

L'ESPION.

UN Espion fut pris. Conduit au Général ;
 On le condamne à la potence.
 Près de subir le sort porté par la sentence ,
 Le malheureux demande à voir le Maréchal. —
 Mon Général m'a dit d'une voix assez forte ,
 Assez distinctement pour qu'on l'ait entendu ,
 Par la corbleu , l'ami , que le diable m'emporte
 Si l'un de nous deux n'est pendu (1) !
 On vouloit là-dessus, ajouta le vieux Reître ,
 Que je le fusse dès ce soir ;
 Je n'ai pas voulu , sans savoir
 Si Monseigneur ne veut pas l'être.

(1) Expression ordinaire du Maréchal de la Ferté, quand il condamnoit quelqu'un à être pendu. La plaisanterie de l'Espion lui valut sa grace.

RÉPONSE D'UNE DAME

A certain Fat des plus avantageux.

LE Public est un sot, je brave sa censure ;
Disoit un Elégant d'un ridicule outré ;
Ma stoïque froideur le paye avec usure
D'un mépris que je pousse au souverain degré :
Je suis à deux de jeu ; je ris de qui me fronde. —
En ce cas, Monsieur, entre nous ,
Répondit une Dame , il n'est personne au monde
Qui doive rire autant que vous.

LE GASCON A TABLE.

DANS un de ces hôtels, qu'on nomme des trois
Rats,

Où chacun mange à part sa pitance modique ,

Vis-à-vis de deux petits plats ,

Un Gascon , d'un air famélique ,

De la bouche & des yeux dévorait son repas.

Mainte jeunesse arrive. — Eh bien ! quelles nouvelles ?

On en dit. — Franchement , Monsieur , je n'y crois pas. —

Elles sont du coin , je les garantis telles.

On dispute avec feu. Durant tous ces débats

Celui-ci fait des caprioles ;

L'un glapit de tendres hélas ;

L'autre s'épanche en gaudrioles ;

On enchérit par de plus folles ;

On rit , on bat des mains , avec de grands éclats.

Messieurs ! dit le Gascon , quel tintamare étrange !

Un ton , de grace , un peu plus bas !

On n'entend rien à ce qu'on mange.

L'ARTISAN & LE BÉNÉFICIER.

DU meilleur Prieuré de tout le diocèse
Desirant de pourvoir son fils,
Un Artisan, fort à son aise,
Va voir le possesseur, en offre un fort gros prix.
Mon ami, dit l'Abbé, c'est une simonie.
Notre homme, dont ce mot surpassoit le génie,
Trompé par la terminaison,
Crut en ouïr un autre ayant le même son. —
Entre nous sans cérémonie,
Je suis franc, moi; vous, bon garçon:
Dans un marché tel que le nôtre,
Tout sera bien vite arrêté;
Le bénéfice d'un côté,
De beaux écus comptans de l'autre.

SECRET

S E C R E T

Pour connoître s'il commence à faire jour.

REGARDE un peu par la fenêtre ,
Vite , Saint-Jean , vois s'il est jour ,
Ou du moins s'il est près de naître. —
Le ciel , par la jarnie ! est aussi noir qu'un four !
Au diable soit , Monsieur , s'il s'offre à ma prunelle
Apparence du jour , que l'on puisse entrevoir ! —
Viens , animal ! pauvre cervelle !
Comment veux-tu l'appercevoir ,
Si tu ne prends une chandelle ?

M A X I M E D' U N J U G E .

CHACUN a son principe. Un vieux Juge entêté
S'étoit fait une loi de la sévérité ,
Et la pouffoit jusqu'au scrupule ,
Tout étoit , selon lui , forfait , atrocité ;
Pour tous ses jugemens c'étoit une formule.
Le regard menaçant , & le front obscurci. —
Le coupable est-il vieux ? pendez ! qu'il aille aux
peautres !
Il en a bien fait jusqu'ici.
Est-il jeune ? pendez ! par degrés endurci ,
Le pendard en feroit bien d'autres.

○

L'EXCUSE GALANTE.

CHEZ un de ses Cliens dînoit un Procureur.
 A la sœur du premier il prit une foiblesse ;
 Ceci , dit le Robin , m'a l'air d'une grosseffe ;
 Mon épouse y comptoit , & toujours sans erreur. —
 C'est une impertinente & très-mauvaise preuve ;
 Depuis trois ans ma sœur est veuve. —
 Ah ! Madame , pardon ! de grace , excusez-moi !
 A votre air enfantin , votre taille gentille ,
 Je vous le jure , sur ma foi !
 Oui , foi d'homme d'honneur , je vous prenois pour
 fille !

ON FAIT QUELQUEFOIS PLIER LA REGLE.

UN Seigneur fort pieux avoit dans son cocher
 Un des plus fiers jureurs. Aux yeux du Patron même,
 Avis , menace , égards , ne pouvoient l'empêcher
 De maugréer jusqu'au blasphème. —
 Ne peux-tu t'abstenir de ces horribles mots ,
 Que sans frémir ne peut entendre
 Même un charretier des moins dévots ?
 Disoit le bon Seigneur ; je ne puis te comprendre !
 Ne pouvoir sans jurer parler à tes chevaux !
 Injurier toujours ces pauvres animaux !

Tu te damnes d'ailleurs ; l'enfer est le partage.... —
 Il s'en damne donc bien !... — Tiens-toi pour averti ,

Il faut enfin prendre un parti ,

Changer de maître ou de langage. —

Eh ! Monseigneur , ces b..... là

Voudront-ils aller sans cela ?

En suis-je à mon apprentissage ? —

Essaye encor , voyons. — Monseigneur vous verrez.

Cinq ou six jours après on part pour la campagne.

Sur des chemins unis , bien sablés , bien ferrés ,

Le char vole , on arrive au pied d'une montagne.

Sous ombre de mille embarras

De gens qui s'efforçoient d'en adoucir la pente ,

Le cocher tourne à gauche , enfle un chemin bas

Qui le long du côteau serpente ;

Notre matois n'ignoroit pas

Qu'un borbier creux & des plus gras ,

Que d'un marais voisin formoit l'eau croupissante ,

Ne pouvoit pas manquer par sa vase poissante

D'empêtrer la voiture au bout de quelques pas.

La chose arrive au gré du sire ,

La roue en a jusqu'au moyeu ;

Le gaillard s'applaudit , se garde bien de dire

Rien qui des fiers coursiers puisse animer le feu.

D'un air doux au contraire , & tout-à-fait honnête. —

Où sont donc , mes enfans , ces élans vigoureux ?

Cadillac , votre ami , s'étoit fait une fête

De franchir avec vous ce borbier malheureux !

Et vous m'abandonnez ! du moins pour un bon maître

Montrez des sentimens qui soient dignes de ceux

Que jusqu'ici pour vous sa bonté fit paroître !

Il me défend de vous toucher ;
Eh bien ! je vous en prie , essayons de marcher !
Il harangue des sourds ; l'immobile attelage
Reste froid , insensible au douxereux langage. —
Eh ! que veut donc dire ceci ?
Dit le maître excédé de tout ce lantermage ;
Prétends-tu t'établir ici ? —
Eh ! Monseigneur , est-ce ma faute ?
En termes les plus doux , d'une voix assez haute ,
Je les exhorte , mais en vain ;
Nous en avons jusqu'à demain !...
Pour un moment laissez-moi faire ,
Donnez-moi toute liberté ,
Quatre mots en feront l'affaire.
Vous m'avez défendu le langage usité ,
Le plus petit juron , la moindre des injures ;
Eh bien ! soit , couchons donc en ce lieu détesté !
La nuit survient , des plus obscures :
Que faire en cette extrémité ?
Le bon Seigneur se prête à la nécessité. —
Jure donc , mais bien peu , puisqu'il faut que tu jures.

R É P O N S E

D'un Chanoine à son Evêque , qui lui donnoit beaucoup de soupe , & qui n'en prenoit que très-peu pour lui-même.

Vous êtes , Monseigneur , constant dans vos maximes ;
 Nous l'avons maintes fois remarqué parmi nous :
 Vous faites de la soupe , ainsi que des décimes ,
 Vous en donnez beaucoup , & prenez peu pour vous.

LE SECRET DE PAROITRE SAVANT

A PEU DE FRAIS.

DU côté de l'esprit assez bien partagé ,
 A ce beau don de la nature ,
 Certain vieux Militaire avoit fort négligé
 De joindre la moindre culture ;
 L'esprit suffisoit seul , suivant son préjugé.
 Il connut son erreur quand il fut plus âgé ,
 Et que dans mainte conjoncture
 De tenir le tacet il se vit obligé ,
 Faute d'étude & de lecture.

O ,

Il fait part de sa peine à quelqu'ami discret. —
De paroître versé dans plus d'une doctrine ,

Dit celui-ci , tout le secret

Chez la plupart des gens consiste dans la mine ;
Fais comme eux , prends un air attentif , sérieux ,
Cet air est imposant. Si quelque curieux
Veut savoir ton avis , tu n'auras qu'à sourire ,
A répondre d'un ton grave , mystérieux ,
On auroit là dessus bien des choses à dire.
Le secret réussit , même assez fréquemment.

Notre homme triomphoit de sa bonne fortune ;

Mais quelqu'un malheureusement

D'une réponse à tout , si vague & si commune ,
Peu satisfait un jour , lui dit malignement :
Voulez-vous bien , Monsieur , nous en dire quel-
qu'une ?

Sans paroître étonné , quoiqu'en effet surpris ,
Avec le même air grave & le même souris. —
Dans un siècle , Monsieur , aussi vain que le nôtre ,
Les gens sont chatouilleux ; je me garderai bien

De dire mon avis sur rien :

Si je plaisois à l'un , je déplairois à l'autre.

LE PRÉDICATEUR GASCON.

UN Abbé jeune & beau , brochant sur-tout, Gascon,
 Pourvu d'assez de confiance ,
 En sa figure , en sa science ,
 Se flattoit de prêcher le plus joli sermon :
 Vains projets des humains ! mille traits dans l'histoire
 Nous attestent qu'un rien les confond tous les jours !
 Au moment qu'enivré des vapeurs de la gloire ,
 Des plus brillans honneurs il se promet le cours :
 Dès l'exorde il perd la mémoire ;
 Pour avoir du cahier dédaigné le secours ,
 Il ne put retrouver le fil de son discours.
 Confus de renvoyer ainsi son auditoire ,
 Il se remet ; d'un ton posé , respectueux ,
 Noble , modeste , affectueux. —
 J'aboïs fait, Messieurs & Mesdames ,
 Pour enflammer vos cœurs , pour attendrir vos âmes ,
 Pour mé faire enfin tout à tous ,
 Un discours élégant , semé de lys , de roses ,
 Barié dans ses tours , tantôt bifs , tantôt doux ;
 Où j'aboïs fait entrer jusqu'aux métamorphoses !
 Discours dont la Neufville (1) auroit été jaloux !
 D'honneur , en bérîté , j'en suis fâché pour vous !
 Vous perdez mille velles choses.

(1) Le Pere de la Neufville, fameux Prédicateur.

LA POUPÉE QUI A PEUR.

UN enfant de six ans caressoit sa poupée.
 Un Negre vient, rien moins que beau,
 L'objet pour elle étoit nouveau;
 De surprise & de crainte, également frappée,
 Elle s'écrie, alloit pleurer :
 Tout à-coup pour se rassurer. —
 Qu'as-tu peur, ma pauvre Fanchette?
 Tu fais l'enfant ! regarde bien,
 Dit-elle tremblante & défaite;
 Fais comme moi, je ne crains rien !

TRAIT D'UN JEUNE INDIEN.

UN Espagnol à pied fait rencontre en voyage
 D'un Indien très-bien monté;
 La taille, la noble fierté,
 Le feu du beau coursier dans la vigueur de l'âge,
 Enflamment sa cupidité.
 Un poignard, la *spada* de longueur au côté,
 Contre un homme sans rien dont il put se défendre,
 D'un air impérieux il lui dit de descendre;
 Force fut de céder à la nécessité.
 Le voleur au galop gagna bientôt la ville.

L'Indien, vigoureux, agile ,
 Le suit de près ; du même trait
 Tout essoufflé porte sa plainte ;

L'Espagnol comparoit sans témoigner de crainte :
 Avec tant d'artifice il déguise le fait ,
 Que le Juge hésitant à décider la chose ,
 Le jeune homme commence à trembler pour sa cause.

Aussitôt il prend son parti ;
 Un mot suffit, dit-il, pour terminer l'affaire ,
 Et montrer clairement lequel en a menti ;
 Voici, Monsieur, tout le mystère :
 Sur les yeux du cheval il jette son mouchoir. —
 Quel œil a-t-il perdu ? vous devez le savoir
 S'il est à vous. — Le droit, répondit l'Adversaire,

L'Indien triomphe, en faisant voir
 Que le cheval avoit l'une & l'autre prunelle ,
 Egalemeut & bonne & belle.

Nous qui réduisons presqu'au rang des animaux
 Les Indiens, les Esquimaux ;
 Convenons, sur ce trait qui ne cede à nul autre ,
 Entre les plus ingénieux ,
 Que l'esprit est de tous les lieux ,
 Et que le leur vaut bien le nôtre.

LE HURON & L'ANGLAIS.

J'AI fait voir, par un trait que l'on seroit tenté
 De regarder comme inventé,
 Que l'esprit de l'Indien ne cede point au nôtre ;
 Je vais montrer encor, par un fait constaté,
 Qu'en bienfaisance, humanité,
 Le Huron, par le cœur, en vaut souvent un autre.

Dans de vastes forêts qu'il parcouroit en vain,
 Après deux jours entiers d'une pénible chasse,
 Épuisé de fatigue, & de soif, & de faim,
 Un Huron voit & suit une légère trace,
 Sur l'espoir de trouver quelque habitacle humain,
 Il marche ; il aperçoit une plaine fertile,
 Des champs couverts de bleds, un homme, une
 maison ;

Il croit pouvoir avec raison,
 Étant déjà si tard, se flatter d'un asyle.
 Il s'approche humblement. — Monsieur, je n'en
 puis plus !

Un peu de pain !... de grace ! il essuie un refus. —

Je meurs de soif ! un peu de biere. —

Tu n'auras rien. — Monsieur ! du moins un verre
 d'eau. —

Vas, misérable, à la rivière,
 Ou bien à cette mare, où tu vois ce troupeau ;

C'est assez bon pour toi. — Monsieur !... — Vas-t-en au diable !

Vas-t-en , maudit chien de Huron !

Poursuit le tigre impitoyable ,

Sinon , prends garde à ce bâton.

Le Huron se retire. A ce Planteur barbare

Même aventure arrive au bout de quelques jours ;

En chassant dans les bois , de détours en détours ,

Son gibier le promène ; il s'écarte , il s'égare.

Après avoir couru du matin jusqu'au soir ,

Dévoré par la faim , se soutenant à peine ,

Il voit une cabane ; il s'anime , il s'y traîne.

Le maître est à la porte , il l'invite à s'asseoir. —

Voudriez-vous bien me conduire

Jusqu'à la ville , ou bien chez quelqu'Anglois prochain ?

Dit le Planteur. — Le jour a peu de tems à luire ;

Nous nous égarerions , attendons à demain ;

Entre , je te verrai de bon œil , avec joie.

Dans son air d'amitié la candeur se déploie.

Il sert un plat de venaison ;

Une liqueur flatteuse & forte ;

Du rum , des fruits de la saison ;

A bien boire & manger le bon homme l'exhorte.

Après un assez long repas ,

De quantité de peaux d'une molle fourrure

Il lui compose un matelas ,

Un oreiller , la couverture. —

Vas dormir , tu dois être las ;

Tu voudrais te rendre à la ville ?

Compte sur moi , sois assuré

Que demain je t'y conduirai
 Par un chemin droit & facile ;
 Couche-toi donc , & dors tranquille ,
 D'abord qu'on pourra voir je te réveilleraï.
 En chasseur bien repu , bien fatigué , notre homme
 Se couche , & dort d'un profond somme ;
 Il dormiroit encor , si dès le jour naissant ,
 Son hôte , réveillé par le bruit domestique ,
 De tenir sa parole aussitôt s'empressant ,
 Ne fût venu troubler ce repos léthargique.
 Il ne le fait qu'avec pitié ;
 L'Anglois étend les bras , ouvre un œil à moitié ,
 Le frotte , bâille , enfin s'éveille.
 Le déjeûné prêt à l'instant ,
 Répare tout-à-fait le travail de la veille ,
 Le prémunit encor pour celui qui l'attend.
 D'un air dispos & gai le vieillard l'accompagne.
 La forêt traversée ; un chemin large & droit
 S'offre , & partage seul une immense campagne ;
 Le Planteur reconnoît l'endroit. —
 Ne venez pas plus loin , prenez cette guinée :
 Adieu , mon cher ! adieu ! mille fois grand merci ! —
 Frere , il ne me faut rien , j'ai gagné ma journée ;
 Tu reconnois donc ce lieu-ci ?
 Tu me connois sans doute aussi ?
 A ces mots le Huron s'arrête & l'envisage.
 L'Anglois fort étonné considère ses traits ,
 S'en rappelle d'abord une confuse image ,
 Qu'il débrouille un moment après ;
 Reconnoît en lui ce Sauvage
 Qu'il n'avoit pas traité si bien , à beaucoup près.

Il frémit, l'avoue avec crainte,
Pâlit, rougit, veut s'excuser... —
Ne cherche point à m'apaiser,
Ne crains rien de ma part sur ce sujet de plainte.
Ton procédé ne fut pas beau;
Souffre donc un avis avant que je te quitte.
Quand il viendra quelqu'un te demander de l'eau,
Qui que ce soit, donne-lui vite.
Ne dis plus, mon pauvre Breton!
Avec un air impitoyable,
Vas-t-en, vas-t-en, maudit Huron!
Chien de Huron, vas-t-en au diable!
Sinon, prends garde à ce bâton.
Souviens-t-en bien, & sois plus sage.
Il sourit, lui serre la main:
Frere, adieu! tu fais ton chemin;
Daigne le grand esprit te donner bon voyage!

O vous, de la nature orgueilleux fils aînés!
Qu'elle a traités en tout avec tant d'avantage,
Tandis que vos cadets en sont abandonnés!
Qui seuls avez l'esprit, les vertus en partage!
Habitans du vieux monde, & d'un monde chrétien!
Vous à qui le nouveau ne doit disputer rien,
Parlez! lequel est le Sauvage?

V E R S

Pour mettre au bas du portrait de Louis XVI.

A cet auguste aspect je reconnois mon Maître ;
A sa prudence , un Prince au-dessus des vainqueurs ;
Aux transports que sa vue inspire à tous les cœurs ,
Le plus chéri des Rois , le plus digne de l'être.

A M. LE BARON DE CASTELET ,

Sur sa Médecine universelle (1).

Digne fils d'un illustre pere ,
Qui te transmet sa charité !
Combien de malheureux , qu'un mal héréditaire ,
Une incurable infirmité ,
Tentoit au sein de la misère
De finir leur calamité
Par un trépas précipité ;
A ton remède salutaire ,
Aux seuls secours de ta bonté ,
Doivent la vie & la santé ,

(1) Les Poudres d'Ailhaud.

Par une suite nécessaire
 Le baume exquis de la gâité !
 Santé ! gâité ! sans vous , que faire
 Des biens dont la prospérité
 Eblouit une ame vulgaire !
 A quoi bon l'immortalité !

Tendre ami des humains ! citoyen respecté !
 De leur reconnoissance & publique , & sincere ,
 Reçois dans cet essai le tribut mérité

Qu'ils t'offrent par mon ministère !

J'y joins ici la mienne avec simplicité ;

C'est l'atour de la vérité ,
 Seule capable de te plaire.

Sur des maux de tout genre , à tout âge , en tous lieux ,

Sur des langueurs désespérées ,

Par ton remede précieux ,

Combien de cures opérées

Et sur moi-même , & sous mes yeux !

Combien par-tout de célébrées

En dépit de tes envieux !

Combien plus encor d'ignorées !

Si j'exalte si fort la douce activité ,

La puissante efficacité

Du plus grand purgatif dont ait parlé l'histoire ,

Le moins crédule peut m'en croire.

Pardonne à ma sincérité ,

Je pense bien moins à ta gloire ,

Qu'au bonheur de l'humanité.

DISPUTE ENTRE DEUX JEUNES ENFANS.

V EUX-TU voir, ma chere Vaubelle ,
 Le joli , le charmant couteau
 Dont papa m'a fait cadeau ?
 Voyons!... c'est un bijou!... d'une mode nouvelle!...
 Pour un couteau d'enfant, je n'ai vu de mes yeux
 Rien plus mignon , plus curieux!—
 Pour un couteau d'enfant!...je vois, Mademoiselle ,
 Que vous voulez dire par là
 Que j'en suis une.— Eh ! non , je ne dis pas cela.—
 Oui, c'est ce que vous voulez dire ,
 Avec ce petit air doucet ;
 Qui pourroit s'empêcher de rire ?
 La différence est belle entre huit ans & sept !
 Toute enfant que je suis, je pourrois bien, ma reine,
 Vous faire telle question ,
 Dont vous auriez peut-être peine
 A donner la solution. —
 Je le crois ; la partie est assez inégale
 Entre nous pour cela. — Quelle est la capitale
 De toute l'Italie & du monde chrétien?—
 Rome, je crois (1). — Comment ! vous doutez ? de
 l'Espagne ? —
 Madrid. — Vous hésitez ? de la Grande-Bretagne ? —

(1) Elle affecte un air embarrassé, ce qui fait prendre à l'autre un ton magistral.

Londres.

Londres. — Allons, c'est assez bien;
 Mais il faudroit un ton plus ferme;
 Vous hésitez à chaque terme.
 De l'Ecosse ? — Edimbourg. — de l'Irlande ? —
 Dublin. —
 De la France ? — Eh ! Paris. — De l'Allemagne ? —
 Vienne. —
 De la Suede ? — Stockolm. — Du Brandebourg ? —
 Berlin. —
 Vous connoissez l'Europe ; il n'est rien qui surprenne ;
 Tantôt nous verrons l'Inde ; assez pour cette fois. —
 Mais avant d'épuiser dans votre injuste guerre ,
 Tous les traits de votre carquois :
 Vous m'avez promenée assez long-tems sur terre ,
 Ne puis-je pas aussi , sans aigrir votre fiel ,
 Vous proposer un tour avec moi dans le ciel ?
 Savez-vous , ma petite amie ,
 Ce que c'est que l'astronomie ? —
 Nullement , je l'avoue. — En ce cas tout est dit,
 Je ne vous parle pas de nadir , de zénith ,
 De zodiaque , d'écliptique ,
 De colure , de zone , équateur , pôle arctique.
 Autant vaudroit vous parler grec.
 C'est à regret pourtant que je vous clos le bec
 Par ce grimoire astronomique.
 Que ceci soit du moins une leçon pour vous :
 Apprenez qu'il ne faut jamais pour les confondre
 Sonder , interroger gens plus âgés que nous ,
 ▲ qui du premier mot nous ne pouvons répondre.

LA CUPIDITÉ NOUS PERD.

TROIS Persans voyageoient , raconte certain
Sage (1).

L'un d'eux voit un trésor : trésor pernicieux ,
Et qu'il eût mieux valu pour eux
Qu'au fond d'un antre obscur , au lieu le plus sauvage ,

Pour jamais la nature eût soustrait à leurs yeux !

De l'alégresse où chacun nage ,
Ils font tous à la fois éclater le transport ;
Ne parlent tous que de l'usage
Qu'ils feront des faveurs du sort.

A l'auteur de tout bien aucun ne rend hommage !
Les vivres consumés , tous trois mourant de faim ,
Après une assez longue traite ;

Fort éloignés encor du lieu le plus prochain ,

Où l'on pouvoit en faire emplette ;

Il falloit & partir , & revenir soudain.

Le plus jeune s'offrit. Il part , & marche vite ,

Moins pourtant occupé du soin

De pourvoir au commun besoin ,

Que du noir dessein qui l'agite.

Il ralentit son pas pour songer à son or.

(1) Sadi , célèbre Poëte & Philosophe Persan.

Je suis riche , il est vrai , disoit-il en lui-même ;
 Mais quelle différence extrême ,
 Si j'avois été seul quand je vis le trésor !
 Ne pourrais-je trouver quelque heureux stratagème
 Pour ravoir ce qu'ils m'ont ôté ?
 Voyons , réfléchissons avec maturité...
 Aux vivres dont je vais me pourvoir à la ville ,
 Je n'ai qu'à mettre du poison ,
 J'en aurois bien vite raison ;
 Le moyen me paroît aussi sûr que facile.
 Je leur dirai que j'ai dîné ;
 Ils mangeront sans défiance ;
 Ils mourront , j'aurai tout. Quel sort plus fortuné !
 En vain son cœur murmure , il est déterminé.
 Inéxorable conscience !
 Inestimable don que le ciel fait à tous !
 Gardien de notre innocence !
 Insensé ! malheureux , qui combat contre vous !
 Autant que pour autrui vous réclamez pour nous !
 Aussi peu satisfaits de leur bonne fortune ,
 Ses compagnons , de leur côté ,
 Regrettoient la perte commune
 Qu'ils faisoient par le lot qu'il avoit emporté.
 Nous avions bien besoin que ce petit jeune homme
 Viât , disoient-ils , se joindre à nous ,
 Nous aurions eu toute la somme...
 Deux contre un , bien armés , il faut... qu'en pensez-
 vous ?
 Le crime entraîne un autre crime !
 Pour en avoir , seul , tout le fruit ,

Chacun dans son ami ne voit qu'une victime ;
Chacun pour l'immoler n'attend plus que la nuit.
De la brillante perspective
D'être bientôt leur héritier ;
Le pourvoyeur flatté, hâte le pas, arrive ,
Ils le poignardent sans quartier.
Dans la faim qui les aiguillonne ,
Se jettant sur les mets qu'ils dévorioient des yeux ,
Le traître couple s'empoisonne ;
Et le fatal trésor n'appartient à personne ,
En attendant quelqu'un qui le méritât mieux.

Jusqu'où de tes fureurs , sacrilège avarice !
Osés-tu porter les excès !
Parjure , hypocrisie , air rampant , artifice ,
Poison , poignard , ton injustice
N'épargne rien pour un succès ,
Où tu dois trouver ton supplice !

R É P O N S E

D'une Enfant de six à sept ans.

AVEC un maintien noble , une grace infinie ,
 Un air rien moins qu'embarrassé ,
 Une enfant de sept ans , par cent traits de génie ,
 Etonnoit tout un cercle autour d'elle empressé.
 Surpris de voir montrer tant d'esprit à cet âge ,
 Un Officier sur-tout avoit fort agacé
 Le petit , mais fier , personnage ;
 Il connut à la fin qu'il avoit trop poussé
 Ce qu'il croyoit un badinage. —
 Belle d'Anville ! y pensez-vous !
 Quelques mors de plaisanterie
 Méritent-ils votre courroux ?
 Faisons la paix !... je vous en prie !...
 Je vous en prie à vos genoux !...
 Que mon cœur en secret démentoît mon langage !
 En vous , figure , esprit , tout prévient , tout engage !
 Agréez-moi pour votre amant !
 Je le dis sérieusement ,
 Dans le flatteur espoir d'un si doux mariage ,
 J'attendrai vos douze ans ; & s'il faut davantage...
 Cet espoir enchanteur me seroit-il permis ? —
 Mon amant ! vous Monsieur ! ma surprise est extrême !
 Tout au plus un de mes amis ,
 Encor , par la raison que mon papa vous aime .

MADAME LA CURÉE.

CHEZ son Pasteur de grand matin
 Drelin tintin, drelin tintin,
 Drelin tintin, sonne une vieille;
 Au carillon la sœur s'éveille,
 Descend vite ouvrir au lutin. —
 Que voulez-vous, ma bonne femme? —
 Monsieur notre Curé; je voudrais lui parler. —
 Il est trop mal, ma chère Dame,
 Son accès vient de redoubler. —
 Puis-je pas voir du moins Madame la Curée? —
 C'est moi. — Mon pauvre fils a la fièvre pourprée,
 Son triste état me fait trembler!
 Hélas! je voudrais tant faire dire une messe!
 Mais promptement, la chose presse,
 Il est à toute extrémité!
 Si vous saviez combien je l'aime!...
 Puisque Monsieur est alité,
 Voulez-vous avoir la bonté
 De la dire aujourd'hui vous-même? —
 Oui, si je puis, je la dirai;
 Mais j'ai grand peur qu'il ne se fâche. —
 Dites-là cette nuit; moi, je la servirai;
 Par qui voulez-vous qu'il le sache? —
 Par vous, par moi; tenez, je l'avoue à regret;

Nous sommes la plupart babillardes & vaines,
 Nous aimons à conter nos affaires, nos peines ;
 Ne savons garder le secret
 Que sur notre âge & nos fredaines.

REPARTIE D'UNE PAYSANNE.

POUR vendre ses œufs, ses oignons,
 Une femme au marché conduisoit trois ânes ;
 D'un college voisin sortoient maints jeunes crânes :
 Ils la suivent, sautant, folâtrant, s'étouffant
 A crier tous, bon jour ! bon jour, la mere aux
 ânes ! —
 Eh ! bon jour ! bon jour, mes enfans !

CONVERSATION

Entre une Abbessé, un Abbé & une Enfant d'environ sept ans.

VENEZ , ma belle enfant ! venez , je suis ravie
 D'apprendre par ma sœur de Brie ,
 Que le papa vous laisse ici pour tout le jour ,
 Et même pour toute la vie !
 Qu'en dites vous , petit amour ?
 De faire ici votre séjour
 Ne seriez-vous pas enchantée ? —

Je dis , Madame , ici ce que j'ai dit au tour ,
 Que mon ami papa ne m'a pas consultée. —
 Vous semblez peu contente ? eh ! pourquoi donc cela ?
 Qu'a d'effrayant l'état de Religieuse ? —

Je n'aime point cet habit-là. —
 Considérez un peu les Dames que voilà ,
 Leur air annonce-t-il une vie ennuyeuse ? ...
 Mais enfin cet état ne vous plaît nullement ;
 Un époux , un petit ménage ,
 Vous flatteroit bien davantage ? —

Oui , Madame. — Quel est ce bienheureux amant. —
 Précisément son nom m'échappe en ce moment. —

Précisément ! ... on ne voit guere
 Oublier ces noms-là ; ce n'est point sans mystere
 Que le sien vous échappe aussi subitement ? ...

Mais cet amant aimable , & si tendre , & si sage !
 Car il est tout cela ; vous , si jeune ! à quel âge
 Comptez-vous l'épouser ? — Si je puis , à douze ans ,

Tout au plus tard à quinze ou seize. —

Eh ! croyez-vous , ne vous déplaît ,

Qu'il veuille attendre si long-tems ?

Dans le maudit siècle où nous sommes ,

Avec autant d'esprit ne savez-vous pas bien

Que les hommes , ces traitres d'hommes ,

Promettent tout , ne tiennent rien ?

Qu'avez-vous qui vous en réponde ?

Quelques écrits ? quelque serment ? —

Si faut-il bien certainement

Qu'il se trouve du moins un honnête homme au
 monde ?

Pourquoi ne veut-on pas que ce soit mon amant ? —

Madame , permettez . . . Ma chere Demoiselle ,

Dit un Abbé pour l'agacer ,

Le respectable état où vous osez penser ,

N'est rien moins qu'une bagatelle !

L'avez-vous bien considéré ?

Songer de si bonne heure à ce lien sacré ,

C'est porter loin la prévoyance !

Eh ! savez-vous votre croyance ? —

Un peu. — Combien de Dieux ? — Un seul. — C'est
 fort bien dit.

Dans ce Dieu , combien de personnes ? —

Trois ; le Pere , le Fils avec le Saint Esprit. —

Sont-elles toutes trois puissantes , sages , bonnes

Egalement ? — Sans doute. — Et moi , je vous
 soutiens ,

Et je vais vous prouver par un bon syllogisme... —

Je n'entends point ce mot ; c'est à mon catéchisme

Que je dois croire , & je m'y tiens. —

On ne peut mieux parler ; pensez toujours de même.

En louant sur cela votre prudence extrême ,

Je suis loin d'applaudir à votre air triomphant ;

Une mémoire un peu fidelle

Tient souvent lieu d'esprit ; d'ailleurs le moindre
enfant

En fait autant à la mamelle.

Mais pour les Sacremens ? on doit du moins savoir

Quels sont ceux qu'on veut recevoir ;

Tel est celui du mariage :

Savez vous les devoirs auxquels il vous engage ?

C'est ce qu'en premier lieu le Curé voudra voir. —

J'ai déjà dit , Monsieur , vous avez pu l'entendre ,

Que je n'y pense qu'à douze ans ;

Si je ne le fais pas , d'ici jusqu'à ce tems

J'en ai de reste pour l'apprendre.

F I N.



T A B L E

Des Pièces contenues dans ce Volume.

L <i>E malheur qui console de tous les autres.</i>	Page 1
<i>Le Novice rassuré</i>	3
<i>La bonne compagnie change quelquefois un mauvais naturel.</i>	4
<i>Le Récipiendaire à la Magistrature.</i>	5
<i>Réflexion morale.</i>	ibid.
<i>Le Procureur & le Chartier.</i>	6
<i>La Veuve.</i>	7
<i>Le Curé & son Valet.</i>	ibid.
<i>Les Politiques.</i>	9
<i>L'amour d'aujourd'hui.</i>	10
<i>Plaisanterie morale du Duc de... au Duc de...</i>	11
<i>Naïveté d'un Grenadier.</i>	ibid.
<i>Raison de la magnificence de quelques Femmes.</i>	12
<i>La Plaideuse embarrassée.</i>	ibid.
<i>Repartie d'une Bourgeoise à une Fille du Monde, à l'entrée des Tuileries.</i>	13
<i>Réponse d'un Chanoine à son Évêque.</i>	ibid.
<i>Conseils d'un Pere à son Fils.</i>	14
<i>Les présens d'une certaine conséquence sont toujours suspects à un mari.</i>	16
<i>Le Paysan discret.</i>	17
<i>Les Connoisseurs en mérite.</i>	18
<i>Le Gascon loin de son compte.</i>	ibid.

<i>Les Témoins.</i>	Page 19
<i>Le jeune Seigneur endetté.</i>	20
<i>Réponse d'un Religieux à son Evêque qui avoit été son Disciple.</i>	ibid.
<i>La Femme de bonne foi.</i>	21
<i>La Priere naïve.</i>	ibid.
<i>Epitaphe d'un jeune Homme aussi aimable par son caractère & par son esprit, que par sa figure; & qui mourut d'une des plus cruelles & des plus longues maladies.</i>	22
<i>Le Seigneur & son Jardinier.</i>	ibid.
<i>L'Evêque & le Paysan.</i>	23
<i>Le Criminel à l'interrogatoire.</i>	24
<i>Trait de Dominique, célèbre Acteur de la Comédie Italienne.</i>	25
<i>Le Paysan civil.</i>	26
<i>Une Femme avec mille bonnes qualités peut être insupportable à son mari.</i>	ibid.
<i>Gasconnade.</i>	27
<i>Le Mari raisonnable.</i>	ibid.
<i>La Chapelle désirée.</i>	28
<i>Compliment d'un jeune Officier à sa Cousine, dans une visite à la campagne.</i>	ibid.
<i>Le Comité littéraire.</i>	29
<i>Bon mot de Fontenelle.</i>	ibid.
<i>Gasconnisme.</i>	30
<i>Le Magistrat & le Chanoine.</i>	ibid.
<i>La Gouvernante de la Fontaine.</i>	31
<i>Les excuses édisantes.</i>	32
<i>La Dévote nonchalante.</i>	ibid.
<i>La réflexion humble.</i>	33

T A B L E.

237

<i>Réponse d'une petite Fille de cinq à six ans.</i>	Page 33
<i>Raison d'un Artisan pour battre sa Femme.</i>	34
<i>L'Eclipse.</i>	35
<i>Les Femmes s'aiment si peu entr'elles, qu'elles ne voudroient même n'avoir jamais de Filles.</i>	ibid.
<i>Le Bon ménager.</i>	36
<i>L'Auteur & le Commissaire.</i>	ibid.
<i>Le Curé friand de mûres</i>	37
<i>Le Plaidoyer court.</i>	39
<i>Simplicité d'un Marchand.</i>	40
<i>Le Valet trop dévôt.</i>	ibid.
<i>Le jeune Homme qui a bien profité dans ses classes.</i>	41
<i>Pauvreté du Limousin.</i>	ibid.
<i>Tour d'un Gascon.</i>	42
<i>La Priere humble.</i>	44
<i>Quel jour c'est.</i>	ibid.
<i>L'Avis dont on se seroit bien passé.</i>	45
<i>Les deux Sœurs.</i>	ibid.
<i>Le Maître & l'Ecolier.</i>	46
<i>Le Médecin mourant & ses Confreres.</i>	47
<i>Réponse d'un Officier à l'Impératrice-Reine.</i>	48
<i>Le Partisan zélé & sincere.</i>	ibid.
<i>Le jeune Seigneur & son Intendant.</i>	49
<i>L'inconvénient d'un Métier ne doit pas empêcher de le prendre.</i>	ibid.
<i>Il n'est pas le seul.</i>	50
<i>Réflexion Morale.</i>	51
<i>Raillerie d'un Soldat sur un Officier général.</i>	ibid.
<i>Maniere assez ordinaire d'écrire sa propre histoire.</i>	52

<i>L'Homme de bien est à charge aux méchans.</i>	Page 52
<i>La Prierre fervente.</i>	53
<i>Raison pour se tranquilliser sur le bien mal acquis.</i>	54
<i>Le Marchand à confesse.</i>	ibid.
<i>Le Procureur & le Paysan.</i>	56
<i>Le Soldat estropié.</i>	57
<i>Il est bon de s'expliquer avec Dieu.</i>	ibid.
<i>Le Prédicant & le Capucin.</i>	58
<i>Le Marchand attaqué par des Voleurs dans la rue.</i>	59
<i>Les Sentimens changent, suivant les circonstances.</i>	ibid.
<i>La Marchande de mues.</i>	60
<i>Sincérité des louanges.</i>	ibid.
<i>Maniere expéditive de se laver du soupçon du poison.</i>	61
<i>Réponse d'un Prédicateur à des louanges.</i>	62
<i>Billet de Henri IV au brave Crillon.</i>	ibid.
<i>La Remontrance efficace.</i>	63
<i>Fierté de l'Espagnol.</i>	64
<i>Gasconnade.</i>	ibid.
<i>Le Dépositaire.</i>	65
<i>Soulagement pour la goutte.</i>	66
<i>La distinction délicate.</i>	ibid.
<i>L'Expédient qui ne réussit pas.</i>	67
<i>Le Gascon prudent.</i>	68
<i>Courage des François.</i>	69
<i>Jean danse mieux que Pierre, Pierre danse mieux que Jean.</i>	70
<i>La Femme prévoyante.</i>	73
<i>Plainte touchante d'un Filou.</i>	ibid.
<i>Découverte sur le cours journalier du Soleil.</i>	74

TABLE.

239

<i>Le petit scrupule.</i>	Page 74
<i>Le Milicien.</i>	75
<i>Ce que c'est que le cœur d'une Mere.</i>	76
<i>Le Vieillard & son Laquais.</i>	ibid.
<i>Le Laquais alerte.</i>	78
<i>Il faut de l'extérieur.</i>	ibid.
<i>Le Musicien.</i>	79
<i>La Femme prévenante.</i>	ibid.
<i>Le Roi & le Marmiton.</i>	80
<i>Le bon petit cœur.</i>	81
<i>Le Gascon & le Normand.</i>	ibid.
<i>Le Fanfaron.</i>	82
<i>Le Maréchal ferrant & le Médecin.</i>	83
<i>Motif de conversion d'une Femme Calviniste.</i>	ibid.
<i>L'Usurier & l'Officier.</i>	84
<i>L'Auteur disgracié.</i>	86
<i>L'union mal assortie.</i>	ibid.
<i>Les Valets zélés.</i>	87
<i>Le Testament.</i>	88
<i>Gasconnade.</i>	ibid.
<i>Le Magistrat & l'Officier.</i>	89
<i>Tendresse martiale d'un Savant.</i>	ibid.
<i>Avis aux Vieillards.</i>	90
<i>Le Tableau expressif.</i>	ibid.
<i>Réponse d'une Fille de sept ans à son Pere.</i>	91
<i>L'Homme pressé de savoir à quoi s'en tenir.</i>	ibid.
<i>L'Aveugle & le Cul-de-jatte.</i>	92
<i>Passato il Pericolo , Gabbato il Santo.</i>	93
<i>L'avare & le Savoyard.</i>	94
<i>Le Gascon endetté.</i>	ibid.
<i>Le Mousquetaire & le Laquais.</i>	95

<i>Le Juge porté à la clémence.</i>	Page 95
<i>Maniere de faire oraison, qui n'est peut-être pas la moins bonne.</i>	96
<i>Le Président & l'Avocat.</i>	97
<i>Le Gascon pressé par son adversaire.</i>	98
<i>La pauvreté est le partage ordinaire des Savans.</i>	ibid.
<i>Le Compliment de consolation.</i>	99
<i>Candeur d'une jeune Personne aussi spirituelle que vertueuse, à l'occasion de ses sentimens pour son jeune Tuteur; sentimens qui ne commencerent à l'inquiéter qu'après qu'il se fut marié avec son amie. Cette même amie lui en fait connoître la nature & les dangers.</i>	100
<i>L'Espagnol & l'Anglois.</i>	101
<i>Le Cocher du Financier.</i>	102
<i>Combien de choses dont on croit ne pouvoir se passer, & dont on se passe pourtant fort aisément dans certaines circonstances.</i>	103
<i>Réponse du Prince Emmanuel de Savoie, à Philippe II, Roi d'Espagne, son beau-pere.</i>	104
<i>Le Querelleur & l'Homme sage.</i>	105
<i>Il faut tenir les conventions.</i>	106
<i>Gasconnade.</i>	107
<i>La Plainte bien reçue.</i>	ibid.
<i>La Dame de Province.</i>	108
<i>Le Savetier & le Curé.</i>	109
<i>Repartie d'un jeune Homme de quinze à seize ans.</i>	113
<i>Le Gascon à la Gabelle.</i>	ibid.
<i>Comme on aime Dieu pour son prochain.</i>	114
<i>Les</i>	

T A B L E.

441

<i>Les Barbes.</i>	Page 114
<i>L'Expédient curieux.</i>	115
<i>Réponse d'un petit Garçon de sept à huit ans.</i>	ibid.
<i>Le Gascon & le Mousquetaire.</i>	116
<i>L'Officier & la Servant d'auberge.</i>	117
<i>Le Jeune Seigneur Français & l'Italien.</i>	ibid.
<i>Décret du Sénat d'une République célèbre.</i>	118
<i>Le Gascon & le Savoyard.</i>	ibid.
<i>La Vieille & le Prédicateur.</i>	119
<i>L'Anbergiste Toulousain & l'Etranger.</i>	ibid.
<i>Les deux Avocats.</i>	120
<i>Le Juge & le Teinturier.</i>	ibid.
<i>L'humilité Espagnole.</i>	121
<i>Remontrance à des jeunes Gens à la Messe.</i>	122
<i>Le Savant.</i>	ibid.
<i>Réponse du Duc de.... au feu Roi.</i>	123
<i>Le Cochon de moitié.</i>	ibid.
<i>Querelle à l'Opéra.</i>	124
<i>Expression plaisante d'une Dame dans son dépit , contre un froid excessif au mois d'août.</i>	ibid.
<i>Les deux Gascons.</i>	125
<i>Le Batelier prudent.</i>	126
<i>La Fille de sept ans qui apprend à son Frère aîné à jouer à croix ou pile.</i>	127
<i>Épigramme d'un Ministre.</i>	ibid.
<i>Les deux Auteurs.</i>	128
<i>Réponse d'un Enfant de quatre ans.</i>	ibid.
<i>Henri IV & d'Aubigné.</i>	129
<i>L'Usurier & le Prédicateur.</i>	130
<i>L'Évêque & le Curé de campagne.</i>	132
<i>Bravoure des Français reconnue de tout tems.</i>	ibid.

Q

<i>Sang froid d'un Mari.</i>	Page 132
<i>La Malade imaginaire.</i>	133
<i>L'Orgueil confondu.</i>	134
<i>L'Homme heureux en procès.</i>	136
<i>Réponse d'une Dame à certain Fat des plus avantageux.</i>	137
<i>Le Prédicant & le Paysan.</i>	138
<i>L'Homme à quatre pieds.</i>	ibid.
<i>Le Mari mourant.</i>	139
<i>Conseil qui ne sera guere suivi.</i>	ibid.
<i>Qui n'est content que de son esprit?</i>	140
<i>Naïveté touchante d'une jeune Fille.</i>	141
<i>Le Dissipateur.</i>	142
<i>Réponse d'un jeune Seigneur à son Valet-de-Chambre, qui l'avertissoit de la malversation de tous ses gens.</i>	143
<i>Le sage Vieillard.</i>	144
<i>La question embarrassante.</i>	ibid.
<i>Espièglerie d'un jeune Garde-Marine.</i>	145
<i>Le Passager dans la tempête.</i>	146
<i>La chandelle n'est pas aussi inutile aux Aveugles qu'on le pense.</i>	147
<i>Réponse à une jeune Personne à son Amant.</i>	148
<i>Le Sergent rassuré.</i>	149
<i>Remontrance à un Jureur.</i>	ibid.
<i>Pourquoi le Soleil est fixe, & depuis quand?</i>	153
<i>Raison pour n'être pas touché d'un Sermon.</i>	151
<i>Idee plaisante.</i>	ibid.
<i>Qui à terme ne doit rien.</i>	152
<i>Le moyen de ne pas rester court en chaire.</i>	ibid.
<i>Le Procès-Verbal.</i>	158
<i>Les Gasconismes.</i>	154

T A B L E.

249

<i>Le Géometre.</i>	Page 155
<i>Repartie d'un Paysan.</i>	156
<i>La Mule gasconne.</i>	ibid.
<i>Double raison pour ne pas se marier.</i>	157
<i>Les deux Voyageurs.</i>	ibid.
<i>Le Railleur repouffé.</i>	158
<i>Plaidoyer d'un Procureur.</i>	159
<i>Repartie d'un Paysan.</i>	160
<i>Apologie tirée de l'Anthologie.</i>	161
<i>Le mauvais jeu.</i>	162
<i>L'Expérience un peu difficile à faire.</i>	163
<i>Plaisanterie du Duc de ... sur ses deux mariages.</i>	ibid.
<i>La conjecture juste.</i>	164
<i>Réflexion morale.</i>	ibid.
<i>Dieu prend garde à qui il a affaire.</i>	165
<i>La Femme scrupuleuse.</i>	ibid.
<i>Secret pour ne pas perdre son Procès, quoique la Loi soit contre nous.</i>	166
<i>Le Gascon à l'Hôtel-Dieu.</i>	167
<i>Réponse de Louis XIV.</i>	168
<i>Moyen de suppléer au Viatique, en cas de refus de la part du Curé.</i>	169
<i>Le chemin de la Greve.</i>	ibid.
<i>Épitaphe d'un Paysan.</i>	170
<i>Le Prêtre interdit.</i>	ibid.
<i>L'Avis sensé.</i>	171
<i>Trait d'un Gascon.</i>	172
<i>Réponse d'un Grenadier au Maréchal de Turenne.</i>	173
<i>La Mere, & la Fille de six ans.</i>	174

Q.

<i>Compliment d'un jeune Homme sortant de ses classes à une jeune Demoiselle.</i>	Page 174
<i>Autre remontrance à des jeunes Gens à la Messe.</i>	175
<i>L'à-Compte.</i>	ibid.
<i>Le Gascon & son Débiteur.</i>	176
<i>Les deux Cuisinieres.</i>	177
<i>Le Courtisan & son Frere.</i>	178
<i>Malheureusement l'un ne va pas sans l'autre.</i>	ibid.
<i>Le Philosophe un peu déconcerté.</i>	179
<i>Le Portrait qui demande du talent.</i>	ibid.
<i>Prévention des Artistes en faveur de leur art.</i>	180
<i>La tenture mortuaire d'un nouveau goût.</i>	181
<i>Le Maçon.</i>	ibid.
<i>Excuse d'un Paysan.</i>	182
<i>Le Magistrat sérieusement occupé.</i>	ibid.
<i>Le Gascon & le Novice.</i>	183
<i>Naïveté d'un Officier Suisse.</i>	ibid.
<i>Réponse d'un Grenadier au Général ennemi.</i>	184
<i>Vivacité d'un Gascon.</i>	ibid.
<i>La Vieille au miroir.</i>	185
<i>Sur la Princesse d'Eboli, qui étoit borgne, & qui accoucha d'un Fils qui l'étoit aussi.</i>	ibid.
<i>La chose difficile à prévoir.</i>	186
<i>Les feux de joie.</i>	187
<i>Le zèle éclairé.</i>	188
<i>Le Curieux.</i>	ibid.
<i>Les deux Maris de la même femme.</i>	189
<i>Henri IV. & le Paysan.</i>	190
<i>Qu'est-ce qu'un jour?</i>	191
<i>Le Cheval qui a de la rancune.</i>	ibid.

T A B L E.

245

<i>Les Maraudeurs.</i>	Page 193
<i>Le Bréviaire.</i>	ibid.
<i>Moyen de remédier dans un portrait au défaut d'une grande bouche.</i>	194
<i>Le Gascon d'assez bonne maison.</i>	195
<i>Le Médecin consolant.</i>	ibid.
<i>La vanité de la naissance dépare le mérite.</i>	196
<i>Le Déserteur.</i>	197
<i>Réponse de Henri IV à Crillon.</i>	ibid.
<i>La Gouvernante du Curé.</i>	198
<i>L'Aveugle de bon sens.</i>	ibid.
<i>Réponse du Cardinal de Polignac , encore jeune Abbé pour lors , à Madame la Duchesse du Maine.</i>	199
<i>L'Ivrogne.</i>	ibid.
<i>Consolation dans la calomnie.</i>	200
<i>Ce que c'est que nos maisons.</i>	201
<i>Les jeunes Seigneurs parlant de ménage.</i>	202
<i>Le Gascon & le Couvreur.</i>	203
<i>L'Auteur accommodant.</i>	ibid.
<i>L'utilité des Etudes.</i>	204
<i>L'Espion.</i>	205
<i>Réponse d'une Dame à certain Fax des plus avantageux.</i>	206
<i>Le Gascon à table.</i>	207
<i>L'Artisan & le Bénéficier.</i>	208
<i>Secret pour connoître s'il commence à faire jour.</i>	209
<i>Maxime d'un Juge.</i>	ibid.
<i>L'Excuse galante.</i>	210
<i>On fait quelquefois plier la regle.</i>	ibid.
<i>Réponse d'un Chanoine à son Evêque , qui lui donnoit</i>	

<i>beaucoup de soupe, & qui n'en prenoit que très-peu pour lui.</i>	Page 213
<i>Secret de paroître savant à peu de frais.</i>	ibid.
<i>Le Prédicateur Gascon.</i>	215
<i>La Poupée qui a peur.</i>	216
<i>Trait d'un jeune Indien.</i>	ibid.
<i>Le Huron & l'Anglois.</i>	218
<i>Vers pour mettre au bas du portrait de Louis XVI.</i>	222
<i>A M. le Baron de Castellet, sur sa Médecine universelle.</i>	ibid.
<i>Dispute entre deux jeunes Enfans.</i>	224
<i>La cupidité nous perd.</i>	226
<i>Réponse d'un Enfant de six à sept ans.</i>	229
<i>Madame la Curée.</i>	230
<i>Repartie d'une Paysanne.</i>	231
<i>Conversation entre une Abbessé, un Abbé & un Enfant d'environ sept ans.</i>	232

Fin de la Table.

A P P R O B A T I O N.

J'AI lu , par ordre de Monseigneur le Garde-des-Sceaux , un Manuscrit intitulé : *Amusemens d'un Septuagénaire , ou Contes , Anecdotes , Bons-Mots , Naïvetés* , mis en vers , par M. *** dans lequel je n'ai rien trouvé qui puisse en empêcher l'impression. A Paris , ce 9 Septembre 1784.

BLIN DE SAINT-MORE , Censeur Royal.

P R I V I L È G E D U R O I.

LOUIS , par la grace de Dieu , Roi de France & de Navarre , à nos amés & féaux Conseillers , les Gens tenans nos Cours de Parlement , Maîtres des Requêtes ordinaires de notre Hôtel , Grand Conseil , Prévôt de Paris , Baillifs , Sénéchaux , leurs Lieutenans Civils , & autres nos Justiciers qu'il appartiendra : SALUT. Notre amé le sieur POINÇOT , Libraire à Versailles , Nous a fait exposer qu'il désireroit faire imprimer & donner au Public les *Amusemens d'un Septuagénaire , ou Contes , Anecdotes , Bons-Mots , Naïvetés* , mis en vers , par M. *** s'il Nous plaisoit lui accorder nos Lettres de Privilège à ce nécessaires. A CES CAUSES , voulant favorablement traiter l'Exposant , nous lui avons permis & permettons , par ces Présentes , de faire imprimer ledit Ouvrage autant de fois que bon lui semblera , & de le vendre , faire vendre par tout notre Royaume , pendant dix années consécutives , à compter de la date des Présentes. FAISONS défenses à tous Imprimeurs , Libraires & autres Personnes de quelque qualité & condition qu'elles soient , d'en intro-

duire d'impression étrangere dans aucun lieu de notre obéissance ; comme aussi d'imprimer , ou faire imprimer , vendre , faire vendre , débiter ni contrefaire ledit Ouvrage , sous quelque prétexte que ce puisse être , sans la permission expresse & par écrit dudit Exposant , ses hoirs ou ayans cause , à peine de faïsse & de confiscation des exemplaires contrefaits , de six mille livres d'amende , qui ne pourra être modérée pour la premiere fois ; de pareille amende & de déchéance d'état en cas de récidive , & de tous dépens , dommages & intérêts , conformément à l'Arrêt du Conseil du 30 Août 1777 , concernant les contrefaçons. A la charge que ces présentes seront enregistrées tout au long sur le Registre de la Communauté des Imprimeurs & Libraires de Paris , dans trois mois de la date d'icelles ; que l'impression dudit ouvrage sera faite dans notre Royaume & non ailleurs , en beau papier & beaux caracteres , conformément aux Réglemens de la Librairie , à peine de déchéance du présent Privilège : qu'avant de l'exposer en vente , le Manuscrit qui aura servi de copie à l'impression dudit Ouvrage , sera remis dans le même état où l'Approbation y aura été donnée ès mains de notre très-cher & féal Chevalier Garde des Sceaux de France , le Sieur HUB DE MIROMESNIL , Commandeur de nos Ordres ; qu'il en sera ensuite remis deux Exemplaires dans notre Bibliothèque publique , un dans celle de notre Château du Louvre , un dans celle de notre très-cher & féal Chevalier Chancelier de France le Sieur DE MAUPEOU , & un dans celle dudit Sieur HUB DE MIROMESNIL : le tout à peine de nullité des Présentes ; du contenu desquelles vous mandons & enjoignons de faire jouir ledit Exposant & ses ayans cause pleinement & paisiblement , sans souffrir

qu'il leur soit fait aucun trouble ou empêchement. **VOULONS** que la copie des Présentes, qui sera imprimée tout au long, au commencement ou à la fin dudit Ouvrage, soit tenue pour dûment signifiée, & qu'aux copies collationnées par l'un de nos amés & féaux Conseillers Secrétaires, foi soit ajoutée comme à l'original. **COMMANDONS** au premier notre Huissier ou Sergent sur ce requis, de faire pour l'exécution d'icelles, tous actes requis & nécessaires, sans demander autre permission, & nonobstant clameur de Haro, Charte Normande, & Lettres à ce contraires. Car tel est notre plaisir. **Donné** à Paris le vingt-unieme jour du mois de Décembre, l'an de grace mil sept cent quatre-vingt-cinq, & de notre regne le douzieme. Par le Roi en son Conseil.

Signé, **LE BEGUE.**

Registré sur le Registre XXII de la Chambre Royale & Syndicale des Libraires & Imprimeurs de Paris, N^o 67, fol. 486, conformément aux dispositions énoncées dans le présent Privilège, & à la charge de remettre à ladite Chambre les neuf Exemplaires prescrits par l'Arrêt du Conseil, du 16 Avril 1785. A Paris ce 20 Janvier 1786.

LECLERC, Syndic.

NOTICE

DES Livres qui se trouvent en nombre
chez le même Libraire.

- T**ABLEAU Historique de l'esprit & du caractère
des Littérateurs François, depuis la naissance
des lettres jusqu'en 1785, 4 vol. in-8. br. 15 l.
Histoire générale de la Littérature d'Italie, depuis
son origine jusqu'à nos jours, par M. Tiraboschi,
& abrégée par M. Landi, 5 v. in 8. b. 1786. 15 l.
Recherches sur la nature & les causes de la Richesse
des Nations, traduit de l'Anglois de Smith, 6 v.
in-12. b. 1786. 12 l.
Proverbes Dramatiques de Carmontel, 6 v. in-8.
b. 1783. 18 l.
Le nouveau Robinson, pour servir à l'amusement
& à l'instruction des Enfans de l'un & de l'autre
sexe, ouvrage traduit de l'Allemand, orné de
30 gravures, 2 v. in-12. b. 1785. 6 l.
La découverte de l'Amérique par Colomb, Cortez
& Pizarre, faisant suite au nouveau Robinson,
par le même Auteur, sous presse.
Colomb paroîtra le premier, 2 v. in-12. car. & fig.
Cortez, de suite de même.
Pizarre, de suite de même.
Essais de Géographie, de Politique & d'Histoire
sur les possessions de l'Empereur des Turcs en
Europe, pour servir de suite aux Mémoires du
Baron de Rott, 1 v. in-8. 1785. 3 l.
Correspondance du Lord Germain avec les Géné-
raux Clinton, Cornwallis & les Amiraux, dans
la station de l'Amérique, avec plusieurs lettres

- intereceptées du Général Washington, du Marquis de la Fayette, & de M. de Barras, Chef d'Escadre, traduit de l'Anglois sur les originaux, publié par ordre de la Chambre des Pairs, 1 v. in-8. br. 1784. 3 l.
- Dolbreuse, ou l'Homme du siecle ramené à la vérité par le sentiment & la raison, Histoire Philosophique, 2 v. in-8. fig. 1783. 6 l.
- 1^{re}. Voyage de Cook, 8 v. in-8. avec atlas. b. 36 l.
- 2^e. 6 vol. avec atlas, b. 36 l.
- 3^e. 8 vol. avec atlas, b. 72 l.
- Idem. en 4 vol. contenant les 8. 24 l.
- Œuvres de Chaulieu, 2 v. in-8. br. 6 l.
- Collection complete des Œuvres de Charles Bonnet, 8 v. in-4. rel. 90 l.
- Idem. 18 v. in-8. br. 66 l.
- Lettres Angloises, ou Histoire de Miss Clarisse Harlowe, nouvelle édition, augmentée de l'éloge de Richardson, 14 part. r. en 7 v. in-12. fig. 21 l.
- Dictionnaire portatif de la Langue Françoisse du P. Richelet, 2 v. in-8. rel. 1786. 10 l.
- Cecilia, édition originale, 5 v. in-12. rel. 1783. 12 l. 10 f.
- Œuvres completes de Vade, 6 v. in-18. b. 9 l.
- Choir de Chançons, mises en musique par M. la Borde, 4 v. in-8. g. p. avec de superbes grav. à chaque chanson, v. é. d. f. r. 72 l.
- Traité de la Musique, par le même 4 v. in-4 r. 60 l.
- Etat & Délices de la Suisse, ou Description Historique & Géographique des Treize Cantons de Suisse, dernière édition, 2 v. in-4. ornés de cartes & fig. rel. 21 l.
- Les Mois, Poème en douze chants, par Roucher, 2 v. in-4 g. p. avec fig. rel. 30 l.
- Théâtre de Voltaire, 8 v. in-12. fig. rel. 24 l.
- Théâtre de P. Corneille, commenté par Voltaire, 10 v. in-8. rel. v. é. fil. 54 l.

- Œuvres complètes de Messire Esprit Fléchier**,
 Evêque de Nîmes, 10 v. in-8. rel. 40 l.
Recherches Historiques & Géographiques sur le
 nouveau Monde, par M. Schérer, Pensionnaire
 du Roi, 1 v. in-8. br. 1 l. 16 s.
Le Théisme, ou Introduction générale à l'étude de
 la Religion, 2 v. in-12. br. 1785. 3 l.
Œuvres complètes de J. J. Rousseau, édition
 originale. Geneve. 30 v. in-8. br. 90 l.
 Idem. 30 v. in-12. br. 60 l.
 Idem. 30 v. in-12 p. p. br. 45 l.
Observations grammaticales & morales sur Figaro.
 broc. 1 l. 4 s.
Lettres d'Yorick à Eliza, traduit de l'Anglois de
 Sterne, 1 v. in-18. 1 l. 4 s.
Le Porte-Feuille amusant, ou nouvelles Variétés
 Littéraires, par l'Auteur de l'Eleve de la Nature,
 1 v. in-12. 1 l. 16 s.
Les Erreurs de l'Amour-Propre, par M. de la
 Place, 3 v. in-12. br. 3 l.
Commentaire sur les Œuvres de Racine, 3 v. br.
 1 l. 16 s.
Alberti, Dictionnaire François & Italien, Italien
 & François, dernière édition considérablement
 augmentée, 2 v. in-4. rel. 36 l.
Ecole des Mœurs, quatrième édition, 3 v. in-12.
 rel. 7 l. 10 s.
Lettre d'un Souverain Philosophe à un véritable
 Ami, à ses Ministres, & à différens Particuliers,
 2 v. in-12. br. 4 l.
Publii Virgilio Maronis, Bucolica Georgica & æneis
 , exeditione Petri Burmanni Glasgux, 1778,
 in-fol. 2 v. rel. 60 l.
Amours Pastorales de Daphnis & Chloé, écrites
 en Grec par Longues, & traduites en François
 par Amiot, 1 v. in-18 fig. br. 2 l. 10 s.

Etat Civil , Politique & Commerçant du Bengale ; ouvrage traduit de l'Anglois de M. Bolts , par M. Dumeunier , 2 v. in-8. br.	3 l.
Elémens de la Guerre , 1 v. in-8. br.	2 l. 8 s.
L'Esprit des Poésies , par M. de la Mothe , de l'Académie Française, 1 v. in-12. p. p.	1 l. 10 s.
Nosologie Méthodique , dans laquelle les maladies sont rangées par classes, suivant le système de Sydenham & l'ordre des Botanistes , traduit du Latin de M. Desauvage, 3 v. in-8. br.	9 l.
Dictionnaire de Boyer , Anglois & François , François & Anglois , 2 v. in-4. rel.	30 l.
Idem. 2 v. in-8. rel.	15 l.
Soirées amusantes, ou Recueil de nouveaux Contes moraux , 3 v. in 12. br.	6 l.
Discours sur les Monumens publics de tous les âges & de tous les Peuples connus , in-fol. cart.	18 l.
Principes & Questions de morale , par M. le Comte de Fortia, 1 v. in-12.	18 s.
Amusemens Littéraires , par le même, 1 v.	1 l. 4 s.
Grammaire Anglaise de Berry , 1 v. in-12. br.	3 l.
Lettres d'un Voyageur Anglois sur la France, la Suisse, l'Allemagne & l'Italie , 4 v. in-8. br.	12 l.
Chef-d'œuvres Dramatiques de M. Marmontel , 1 v. in-4. rel. fig. g. p.	9 l.
Abrégé Chronologique de l'Histoire Universelle , par M. Magnier, 6 par. en 3 v. in-12 rel.	9 l.
Histoire Ecclesiastique de Fleury , 25 v. in-4. rel.	120 l.
Voyageur François , 28 v. in-12. rel.	84 l.
Œuvres de Destouches , in-4. rel.	36 l.
Idem. 10 v. in-12 rel.	25 l.
Pensées sur la Tactique & la Strategique, ou vrais Principes de la Science Militaire , par M. le Mar- quis de Silva, in-4. fig. br.	10 l.
Histoire de Dom Quichotte , 6 v. fig. rel.	18 l.

Mémoires de Sully , 10 v. in-12. rel.	24 l.
Vies des Hommes Illustres de Plutarque , édition d'Hollande , 14 v. fig	42 l.
Histoire de la Puissance navale de l'Angleterre , 2 v. in 12 br.	4 l.
Œuvres de Montesquien , 7 v. in-12. rel.	17 l. 10 s.
Histoire de Grandisson , 8 v. br.	8 l.
Epoux Malheureux . 4 v. br.	3 l.
Voyage dans la Suisse occidentale , 2 v. in-8. b	6 l.
Doyen de Killerine , 6 part. br.	6 l.
Siecle de Louis XIV & Louis XV , 3 v. b. 4 l.	10 l.
Œuvres de Pope , 6 v. in 8. fig. rel.	60 l.
Mille & une Faveurs , 5 v. in-12 rel.	15 l.
Essais sur l'Hygrométrie , in-4. br.	6 l.
Grammaire Allemande de Gottsched , 1 v. in-8. rel.	4 l. 10 s.
Yu le Grand & Confucius , in-4. rel.	9 l.
Elémens d'Histoire générale , 5 v. in-12 rel.	15 l.
—— Moderne , 4 v.	12 l.
—— de Francé , 3 v.	7 l. 10 s.
—— d'Angleterre.	9 l.
Les traits de l'Histoire sacrée & profane , d'après les plus grands Peintres & les meilleurs Ecrivains ; ouvrage destiné principalement à l'éducation de la jeunesse , & propre encore à l'instruction ou à l'amusement des personnes de tout age & de tout sexe qui veulent avoir des notions de l'His- toire , 6 v. in 8. rel. en vél.	42 l.
L'on vend séparément l'Histoire sacrée & profane.	
Voyages de Chapelle & de Bachaumont , 1 vol. in-12. rel.	3 l.
Détails Militaires , par Chenevieres , 6 vol. in-12 rel.	18 l.
Œuvres du Chevalier Parny , 2 v. in-18. r. fig	6 l.
Œuvres complètes d'Alexis Piron , 7 v. in-8. rel.	42 l.

Fables de la Fontaine, 2 v. rel. en 1.	2 l. 10 f.
Mille & un Jour, 5 v. in-12.	12 l. 10 f.
Mille & une Nuit, 6 v. in-12.	15 l.
Histoire ancienne de Rollin, 14 v. in-12.	42 l.
—— Romaine du même, 16 v. in-12.	48 l.
Traité des Etudes, du même, 4 v. in-12.	12 l.
Dictionnaire de l'Académie, 2 v. in-4.	30 l.
La Jérusalem délivrée, 2 v. in-12.	4 l.
Nouveau Traité d'Architecture, comprenant les cinq ordres des anciens établis dans une juste proportion entr'eux, avec un sixieme ordre nom- mé ordre François, par Charles Dupuis, Archi- tecte, 1 v. in-4. cart.	18 l.
Tableau de l'Amour conjugal, 2 v. in-12 b.	4 l.
Emile de J. J. Rousseau, 4 v. in-12 br.	8 l.
Eloïse, du même, br.	8 l.
Aventures de Thélémaque, 2 v. in-12 fig.	6 l.
Idem, Anglois & François, 2 v.	6 l.
Idem, Italien, 2 v.	6 l.
Idem, François, 1 v.	3 l.
Les Œuvres du Philosophe bienfaisant, 4 v. b.	7 l.
Ammien Marcellin, 4 v. rel.	10 l.
Histoire de l'Ordre de Saint-Louis, 3 v. in-8 br.	7 l. 10 l.
Parfait Maréchal, 1 v. in-4 rel.	12 l.
Dictionnaire de la ville de Paris, 4 v. in 8 b.	24 l.
Abrégé de la Vie des Saints de Mezangui, 1 v. in-12.	2 l. 10 f.
Le Droit des Gens, par Vatel, 4 v. in-12.	10 l.
Idem, in-4 br.	12 l.



